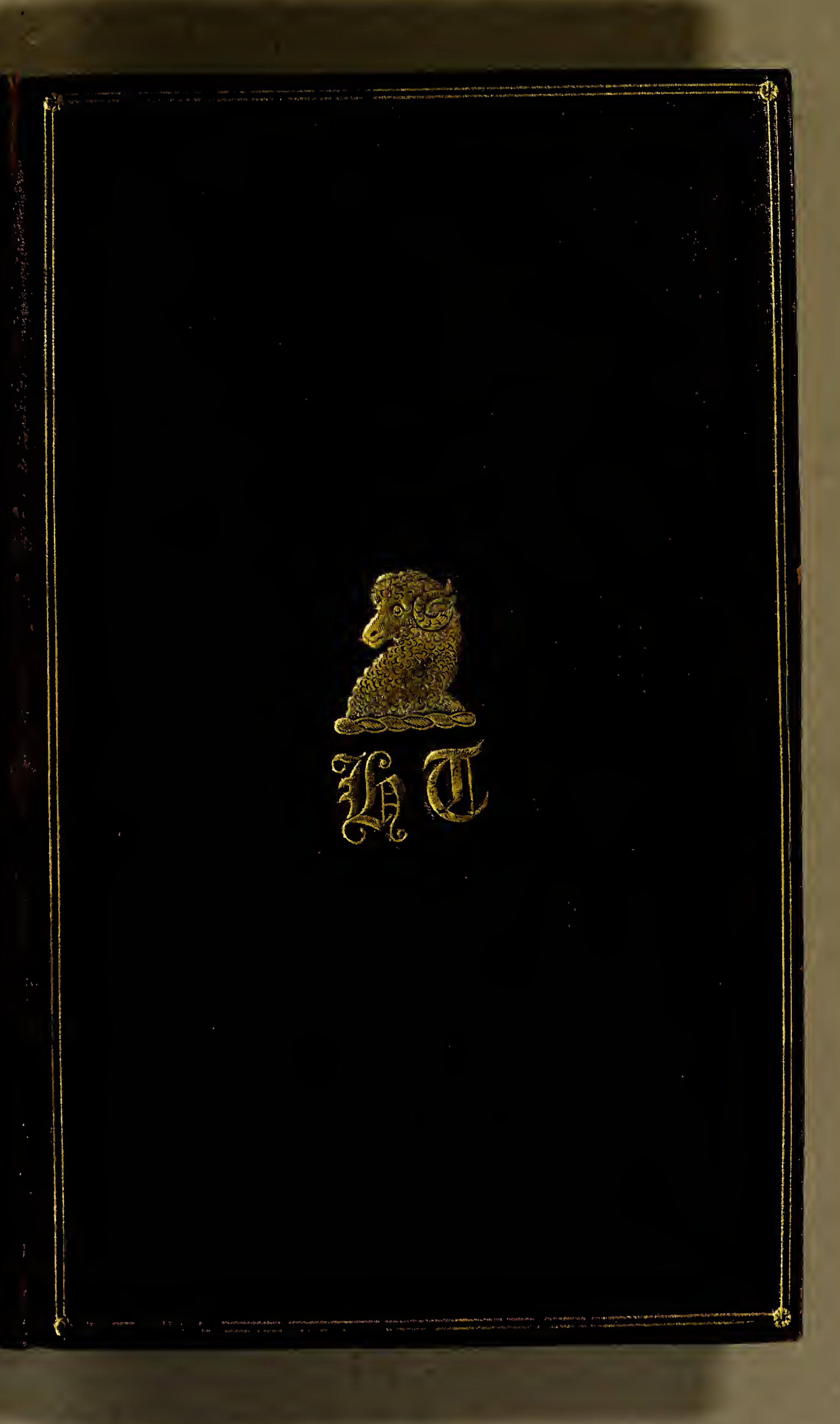
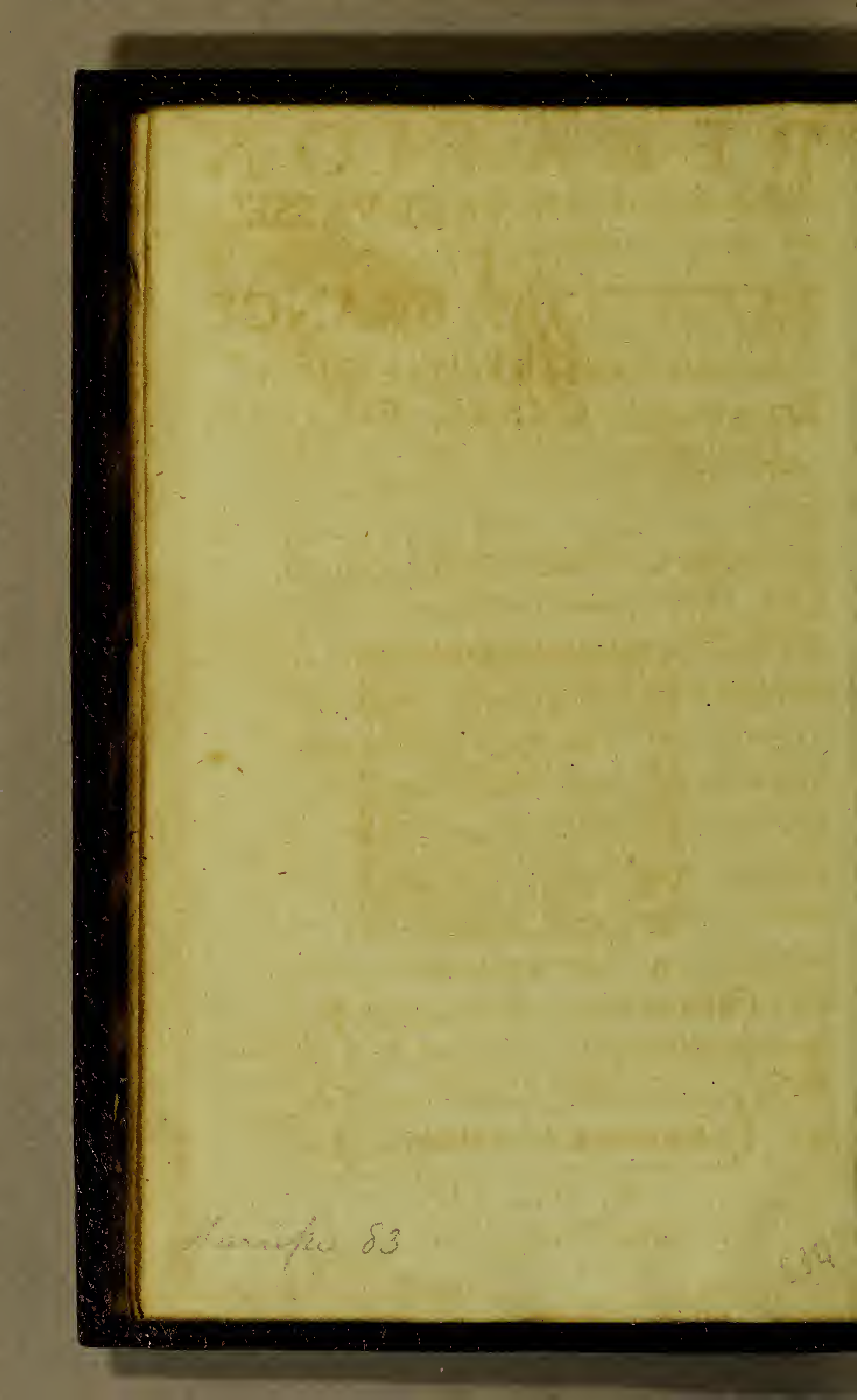

H T


GAUDEO.
John Carter Brown.




83

RELATION DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOUVELLE FRANCE

ÉS ANNÉES 1643. & 1644.

Enuoyée au R. P. IEAN FILLEAV, Prouincial de la Compagnie de IESVS, en la Prouince de France.

Par le R. P. BARTHELEMY VIMONT, de la mesme Compagnie, Superieur de toute la Mission.

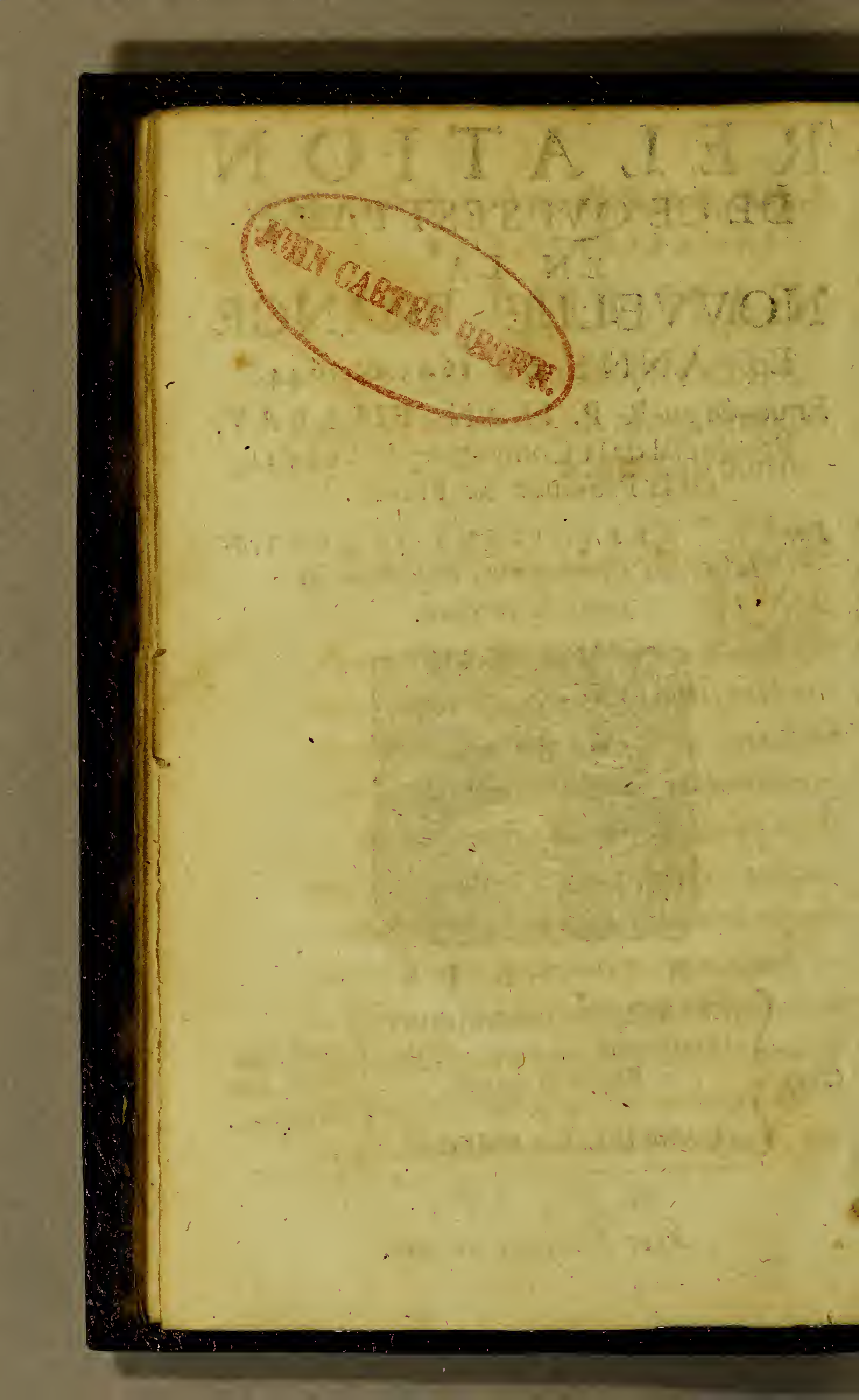


A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur du Roy, & de la Reyne Regente, ET GABRIEL CRAMOISY. ruë S. Iacques, aux Cicognes,

M. DC. XLV.

Auec Priuilege du Roy.


JOHN CARTER BROWN.

AV REVEREND PERE

IEAN FILLEAV,

PROVINCIAL DE LA Compagnie de IESVS en la Prouince de France.

MON REVEREND PERE,

Ce nous est vne consolation bien sensible de receuoir tous les ans des lettres de V. R. qui sont autant de tesmoignages authentiques de l'affection qu'elle a pour la conuersion de ces peuples, & des effets signalez de son amour en nostre endroit, elle ne seruent pas peu à nous encourager pour poursuiure le dessein que nous auons d'attirer à la connoissance & amour de Dieu toutes les Nations de ces contrées qui sont plus grandes en nombre qu'on ne se per-

ſuadoit au commencement, nous en deſcouurons tous les ans de nouuelles qui ne ſont point errantes & vagabondes, & qui pourroient ſeruir d'vn iuſte employ à ceux qui ont du zèle pour leur ſalut: deux cents mille Algonquins les attendent, & ſi leur zele n'eſt point borné, il pourra s'eſtendre à pluſieurs autres Nations qui ſont au Midy de noſtre grand fleuue, & s'ils ne ſont contens de cela, ils pourront s'auancer iuſques au Couchant, où ils trouueront aſſez d'exercice pour le reſte de leur vie. Ils verront que ces peuples ne ſont pas ſi Barbares qu'ils n'ayent l'eſprit capable d'inſtruction, & vn cœur ſuſceptible des maximes de l'Euangile, que ſi quelqu'vn auoit d'autres ſentimens, la Relation que i'enuoye à V. R. de ce qui s'eſt paſſé icy cette année, le pourra deſabuſer, elle y verra de bons & de mauuais ſuccez, & remarquera que Dieu va

toufiours exauçant de plus en plus les prieres qu'on fait en France pour nos pauures Sauuages, & qu'il va benissant les secours qu'on leur donne. Elle connoiſtra d'autre part que les ennemis du salut de ces peuples veillent toufiours à leur ruine & s'efforcent de les perdre, ce qui nous oblige de recourir plus particulierement à elle pour luy demander le secours & aßiſtance des prieres & saincts Sacrifices de nos Peres & Freres, & ſpecialement celle de V. R. de qui ie suis.

A Kebec, *ce* 5. *de Septembre*, 1644.

Tres-humble & tres-obeyssant seruiteur,
BARTHÆLEMY VIMONT.

TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CE LIVRE.

TABLE DES CHAPITRES.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne Regente Mere de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royalle au Chasteau du Louure, Ancien Escheuin & Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure, intitulé. *La Relation de ce qui s'est passé en la Nouuelle France, és années 1643. & 1644. enuoyée au Reuerend Pere Iean Filleau, Prouincial de la mesme Compagnie, Superieur de toute la Mission.* Et ce pendant le temps & espace de dix ans consecutifs, auec deffences à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changemẽt qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris le 14. iour de Decembre, 1644. Signé par le Roy en son Conseil Cramoisy, & séellé du grand Séel en cire iaune.

Permission du R. Pere Prouincial.

NOus Iean Filleau, Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé, pour l'aduenir, au Sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Iuré Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne Regente Mere de sa Majesté, Directeur de l'Imprimerie Royalle du Chasteau du Louure, Ancien Escheuin & Consul de la Ville Paris, l'Impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris le quinziesme Decembre, 1644.

Signé IEAN FILLEAV.



RELATION DE CE QVI S'EST passé en la Nouuelle France, és années 1643. & 1644.

CHAPITRE I.

De l'estat general des Chrestiens de la Nouuelle France.



'Estat où se void maintenant reduite cette Eglise naissante est capable de tirer des yeux, de tous ceux qui l'ayment, des larmes de tristesse & de ioye. Car d'vn costé c'est vne chose pitoyable de voir perir deuant nos yeux ces pauures peuples à mesure qu'ils em-

braſſent la Foy : & de l'autre nous auons ſujet de nous conſoler voyant que les miſeres qui les accueillent de toutes parts, ne ſeruent qu'à faire ſouhaitter la foy à ceux qui iuſques à preſent l'auoient meſpriſée, & la fortifier & faire paroiſtre auec plus de gloire dans les cœurs de ceux qui deſia l'auoient receuë. Nous voyons bien que Dieu eſt le Fondateur de cette Egliſe, auſſi bien que de la primitiue ; car il l'a fait naiſtre comme celle-là dans les trauaux, & croiſtre dans les ſouffrances, pour la couronner auec elle dans la gloire.

La maladie, la guerre, & la famine ſont les trois fleaux dont il a pleu à Dieu frapper nos Neophytes, de puis qu'ils ont commencé à l'adorer, & ſe ſouſmettre à ſes Loix. A peine eurent-ils oüy parler de la Doctrine que nous leur preſchons, & commencé à receuoir cette diuine ſemence, qu'vne maladie contagieuſe s'eſpandit dans toutes ces nations, & en moiſſonna la plus ſaine partie : Cette maladie n'euſt pas pluſtoſt ceſſé, que la guerre, qui iuſques alors leur auoit eſté ſi aduantageuſe qu'ils

s'estoient rendus Maistres du pays de leurs ennemis, & les auoient battus par tout, commença, & a continué depuis à leur estre si funeste, qu'ils y ont perdu tous leurs meilleurs guerriers, ont esté chassez de leur propre pays, & ne font plus maintenant autre chose que fuyr la cruauté des Iroquois, qui ne laissent pas neantmoins de les attrapper bien souuent & en faire d'horribles massacres.

En suitte de ce malheur estans contrains de quitter les bois les plus commodes à la chasse, qui sont au Midy du grand fleuue, & sujets aux courses de leurs ennemis, ils sont tombez entre les mains d'vn autre ennemy non moins cruel, qui est la faim, laquelle en a ramené plusieurs du milieu des forests à nos portes, pour nous demander l'aumosne en vn temps auquel ils auoient accoustumé d'estre tous les iours dans les festins. Nous en auons veu qui ont couru dans les bois dix, quinze, & vingt iours sans rien manger que quelque bout d'escorce ou de peau: d'autres se sont resolus de passer la grande riuiere

en vn temps auquel elle rouloit par tout des rochers & des montagnes de glace pour entrer dans les bois du Midy, nonobstant l'apprehension de leurs ennemis, disant qu'ils aimoient autant mourir du feu des Iroquois comme de faim; & comme si le malheur les eust accompagné par tout, apres auoir couru parmy les glaces & les neiges mille hazards de perdre la vie, ils sont retournez sans auoir mangé autre chose que les cordes de leurs raquetes. Ceux qui ont le moins souffert, sont vne partie des Chrestiens de Sillery & de Tadoussac, qui pour n'estre pas incommodez en leur chasse par les Iroquois, sont entrez dans les bois du Midy trois mois plustost qu'à l'ordinaire, & sont allez si auant que les Iroquois ne les ont peu rencontrer, quoy qu'ils les ayent cherchez comme on a reconneu par leurs pistes. Cela a esté cause que les Meres Hospitalieres & nos Peres de Sillery ont eu sur les bras pendant tout l'Hyuer plus de quarante Sauuages, la plus part infirmes, & vieillards qu'il a fallu nourrir auec de grands frais, & qui autrement

fussent morts de faim & de misere dans les bois sans aucune assistance corporelle ny spirituelle.

Tous ces accidens ont tellement esclaircy nos Sauuages, que là où l'on voyoit il y a huict ans, quatre-vingt & cent cabanes, à peine en voit-on maintenant cinq ou six : & tel Capitaine qui commandoit pour lors à huict cents guerriers, n'en compte plus à present que trente ou quarante, & au lieu des flottes de trois ou quatre cents Canots, nous n'en voyons plus que de vingt ou trente ; & ce qui est pitoyable, c'est que ces restes de Nations consistent quasi toutes en des femmes veufues, ou filles qui ne sçauroient toutes trouuer vn mary legitime ; & qui partant sont en danger de souffrir beaucoup ou de faire de grandes fautes.

Ce comble de miseres qui les accablent, deuroit se me semble les fortifier dans la creance qu'ils auoient dés le commencement, que la priere les faisoit mourir, que nous estions des sorciers, qui auions coniuré contre leurs vies, que nous auions des intelligences

ſecretes auec leurs ennemis. Mais celuy qui eſt le Maiſtre des cœurs leur donne d'autres penſées, & leur fait reconnoiſtre, & aduoüer publiquement au milieu de leurs afflictions, que la main qui les frappe eſt celle du vray Dieu, qu'ils n'auoient pas encore conneu, & dont les iugemens ſont auſſi ſecrets comme ils ſont equitables. Nous auons cependant grand ſujet de loüer Dieu de ce qu'il tire ſa gloire de l'affliction de ce pauure peuple & la fait ſeruir auantageuſement à ſa conuerſion. Quoy qu'il ne ſoit point dans le monde aucune nation plus pauure que celle-cy, il n'en eſt pas neantmoins de plus orgueilleuſe, lors qu'ils eſtoient dans la proſperité, nous ne pouuions quaſi les aborder, les François eſtoient des chiens, & tout ce que nous leur preſchions eſtoient des fables. Mais depuis que les afflictions les ont humiliez, & que la neceſſité les a rendus plus dependans des François, & leur a fait eſprouuer les effects de la charité Chreſtienne, ils ont ouuert les yeux, & voyent maintenant plus clair que iamais qu'il n'y a point d'autre Diuinité

que celle que nous leurs preschons. En effect de tous ceux qui ne sont pas encore Chrestiens, il n'y en a presque point qui ne tende pour le moins exterieurement vn tesmoignage public de l'estime & approbation qu'il fait de nostre creance : Car si on les interroge s'ils croyent ce que nous leur disons, & s'ils ne veulent pas estre baptisez, ils respondent qu'ils croyent en effect, & qu'ils souhaittent le Baptesme, que s'ils ne sont pas encore tous disposez à receuoir la Foy, ou si quelques vns mesme l'abandonnent, c'est tousiours en aduoüant à la gloire de Dieu, que ce que nous preschons est vray, mais difficile. Ce n'est plus maintenant vne chose honteuse parmy eux de professer le Christianisme, de prier Dieu le soir & le matin en presence des infideles mesmes. La grace va tous les iours adoucissant leur ancienne barbarie. Le mestier des Iongleurs & des sorciers perd son credit peu à peu, les nations esloignées attirées par l'odeur de nos bons Chrestiens s'approchent de nous pour ioüyr de la mesme faueur que reçoiuent celles qui nous

ſont plus proches : ils commencent à s'appriuoiſer à nos couſtumes, les difficultez qu'ils ont à ſe ſouſmettre aux loix Chreſtiennes s'applaniſſent de plus en plus, la vertu & l'honneſteté eſt maintenant parmy eux en veneration, ceux meſme qui la pratiquent le moins, ne laiſſent pas de l'honnorer exterieurement. Ils connoiſſent maintenant & deteſtent pluſieurs choſes ſous le tiltre de vice, qu'ils eſtimoient auparauant & loüoient fauſſement comme des vertus. Enfin la verité triomphe de l'erreur, & le Prince des tenebres eſt contraint de ceder la place au Roy de gloire & de lumiere.

Ce n'eſt pas à dire que tout ſoit fait. Nous auons plus de peine à conſeruer nos Chreſtiens, qu'à les acquerir. Leur vie errante eſt vn grand empeſchement à la vertu, & neantmoins les difficultez qu'il y a pour les arreſter, ſont quaſi inſurmõtables. Les terres que nous leur défrichons, les maiſons que nous leur baſtiſſons, & les autres ſecours ſpirituels & corporels que nous taſchons de leur rendre les arreſtent vn peu, mais

non pas tout à fait. La colonie des François qui est à vray dire le fondement du Christianisme en ces contrées va tousiours croissant, mais lantement, n'estant pas assistée de l'ancienne France assez puissamment. Les Algonquins de l'Isle, & ceux de la Nation d'Hiroquet apres tant d'années d'instruction ne sont pas à la verité si insolens comme auparauant ; mais aussi ils ne sont pas si humbles comme ils faudroit pour estre capables du Baptesme. Les exemples de quelques-vns d'entr'eux qui ont quitté la Foy, ou l'ont profanée par des actions indignes nous empeschent d'en baptiser plusieurs qui se presentent. Les mariages nous donnent encore bien de la peine. Nous sommes tous enuironnez de Nations qui ne nous ont encore iamais veu, si le grand fleuue est vne fois libre, il nous donnera l'entrée dans des Nations innombrables, & grandement peuplées, dont quelques-vnes ont desia ouy parler de nous, & nous souhaittent. En vn mot nous ne faisons que commencer ; mais nous esperons que ces heureux commencemens auront d'heu-

reux progrez, & que Dieu consommera enfin l'ouurage qu'il a entrepris, puis qu'il est à sa gloire.

CHAPITRE II.

De quelques Baptesmes en la residence de Sainct Ioseph.

DIeu est tousiours admirable dans la predestination de ses esleus ses desseins sont secrets, & ses pensées cachées, mais l'execution en est merueilleusement efficace. Nous l'auons veu en la personne d'vn Capitaine Abnaquiois, que Dieu a tiré du milieu d'vne Nation toute infidele, & bien esloignée de nous pour le mettre dans le sein de son Eglise. Il y a trois ans qu'il estoit venu à Sillery pour offrir à nos Sauuages des presens en satisfaction de la mort d'vn Algonquin que ceux de sa Nation auoient tué. Nos Chrestiens accepterét les presens, les parens du defunct essuye-

rent leurs larmes, & la Paix fust renoüée entre ces deux Nations. Vn de nos Principaux Neophytes harāgua pour annoncer cette paix, & adiousta à la fin, parlant au Capitaine Abnaquiois qui estoit entremetteur de la paix, que pour rendre leur amitié asseurée & immortelle, il falloit qu'il renonçast à ses superstitions, & qu'il embrassast la creance dont ils faisoient maintenant profession. Si tu veux, luy dit-il, lier nos deux Nations par vne parfaite amitié, ils faut que nous croyons tous le mesme: Fais-toy baptiser, & procure que tes gens fassent le mesme, ce lien sera plus fort que tous les presens. Nous prions Dieu, & ne reconnoissons point d'autres amis ny freres que ceux qui prient comme nous. Comment aimerions-nous ceux que Dieu haït? Or Dieu haït ceux qui ne prient pas: Si tu veux doncques nous auoir pour frere & pour amis, aprends à prier comme l'on nous a enseigné: Ces paroles firent vne telle impression dans l'esprit du Capitaine Abnaquiois qu'il promit de retourner à Sillery l'Esté prochain pour se faire enseigner. En effet

il s'acquitta de sa promesse, & parust icy au commencement de l'Esté auec huict Canots, lors qu'on se preparoit pour aller à la guerre contre les Iroquois, où il fust emmené, & estant de retour, il commença à presser fortement son Baptesme. Ses gens firent quelque insolence qui fust cause qu'on parla de les chasser. Il prie Monsieur le Gouuerneur qu'on luy permette de demeurer auec trois de ses gens; on le luy accorde. Il se fait instruire, il assiste aux Prieres soir & matin, il entre souuent dans l'Eglise pour visiter le Sainct Sacrement & luy demander la grace d'estre bien tost baptisé. Le Pere Dequen le rebute diuerses fois pour l'éprouuer, alleguant qu'il faut vaquer aux autres qui sont plus pressez que luy & mieux disposez, qu'il est estranger, & qu'on ne se fie point à sa parole. Il respond à tout cela, que s'agissant du salut de son ame, il est autant pressé que les autres estant autant en danger de se perdre comme estoient les autres qui poursuiuoient leur Baptesme, qu'il sçait desia les Prieres & le Catechisme, l'ayant apris de Charles Me-

jaskȣat, auec qui il auoit demeuré pendant l'Hyuer, que pour estre Estranger, il ne doit pas estre rebuté puis que le Paradis est fait aussi bien pour ceux de sa Nation que pour les autres, qu'il n'est pas vn enfant pour se desdire, qu'il a quitté son pays & renoncé à sa charge de Capitaine pour estre instruit, qu'il veut demeurer tousiours auec les Chrestiens de Syllery pour conseruer la Foy, apres qu'il aura fait vn voyage en son pays, & pourueu à ses petites affaires. Le Pere voyant son courage & sa perseuerance apres vne longue espreuue luy donna le contentement qu'il desiroit, & le mit au nombre des enfans de Dieu. Monsieur le Gouuerneur le nomma Iean Baptiste. Apres son Baptesme il vint trouuer le Pere Dequen & luy dit qu'il n'auoit iamais ressenty vne ioye pareille à celle de ce iour: Non, dit-il, ie ne serois pas si ioyeux quand on m'auroit retiré des mains des Iroquois. Helas ! nous croyons qu'il y est tombé. Il s'en alloit à son pays pour prendre cõgé de ses parens, & dire à Dieu à ses gens, il nous auoit promis de parler hautement

& hardimẽt en faueur de la foy,& cõme i'écris cecy vn Canot d'Abnaquiois viẽt d'arriuer par la mesme riuiere par laquelle il s'en alloit, qui ne la point rencontré, mais bien plusieurs pistes d'Iroquois, & vn de leurs Canots qu'ils ont laissé, apres s'estre saisis, comme l'on croit, de celuy de ce pauure Chrestien, il estoit en compagnie d'vn Catechumene de sa Nation qui auoit de grandes ardeurs & dispositions à la Foy. Dieu soit beny de tout, nous ne deuons pas foüiller dans ses conseils, mais les adorer tous auec respect.

Vn vieillard de la Nation d'Hiroquet fameux Sorcier, & grandement expert dans toutes les superstitions de sa Nation, qui en est toute pleine, ne pouuãt suiure ses gens à la chasse, fust obligé de s'arrester à Sillery, où les Meres Hospitalieres luy firent la charité de le nourrir dans leur Hospital pendant tout l'Hyuer auec plusieurs autres infirmes & malades. La charité est parfaitement éloquente dans son silence, les œuures font bien plus d'impression sur les espris que toutes les plus exquises paroles.

Auſſi eſt-ce le plus fort argument de credibilité que nous ayons pour toucher les cœurs des Sauuages. Ce pauure vieillard ſe voyant ſeruy & aſſiſté ſi charitablement par ces bonnes Meres, & conſiderant le ſoing & les grands frais auec leſquels elles ſoignoient les autres malades & infirmes ſans aucune eſperance de recompenſe, & oyant dire qu'elles auoient quitté leurs parens & vn ſi beau pays pour venir ſecourir icy les pauures & les malades, conçeut vne grande idée de la bonté & ſainčteté de noſtre Religion, & ſe ſentit eſmeu à l'embraſſer. Ces bons mouuemẽs eſtant aſſiſtez des bonnes paroles qu'il oyoit dire, & de l'inſtruction qu'on luy faiſoit le firent reſoudre à demander d'eſtre inſtruit & diſpoſé au Bapteſme, ſon aage ne luy permettoit pas d'auoir beaucoup d'eſprit ny de memoire; neantmoins il s'appliqua auec tant de ferueur & de contention à apprendre les Prieres qu'il en vint à bout dans trois iours au grand eſtonnement de tous les autres & de ſoy-meſme qui deſeſperoit auparauant de ſçauoir rien apprendre. Il ne

restoit qu'à luy faire rendre vn poil qu'il conseruoit cherement, & adoroit cōme vne petite diuinité. C'est vn poil, disoit-il, que i'ay arraché de la moustache du Manitou; c'est ce poil qui m'a conserué la vie dans mille hazards où ie me suis rencontré de la perdre. Ie me fusse noyé cēt fois sans ce poil: c'est luy qui m'a fait tuer des orignaus, qui m'a preserué des maladies, & m'a fait viure si long-temps: I'ai gueri auec ce poil des malades, il n'y a rien que ie ne fasse auec ce poil: me le demander, c'est me demander la vie. Il fallut bien du temps & de la patience pour desabuser ce pauure vieillard; le Diable le tenoit fortement par ce poil, & luy persuadoit viuement, qu'il estoit mort s'il s'en défaisoit: Mais enfin le Sainct Esprit fust le maistre; Ie crois que ie mourray, dit-il, quand i'auray rendu mon poil, mais il n'importe, ie le donneray: i'ayme mieux mourir & aller en Paradis, que de viure plus long-temps & aller en Enfer. Quand la volonté est gaignée, l'entendement ne fait pas de grandes resistences. Apres cette genereuse resolution, il fut aisé

de luy

de luy persuader, qu'il n'en mouroit pas, & que sa vie n'estoit pas attachée à ce poil, mais à la Prouidence d'vn Dieu plus fort que son Manitou. Le Ieudy Sainct les Sauuages estans tous assemblez pour assister à la ceremonie du lauement des pieds, & du festin qu'on leur deuoit faire ensuite dans l'Hospital, ce bon Catechumene se resolut enfin de se défaire de son poil, & en faire vn sacrifice à Dieu; il prend son sac à petun, & en tire vn autre plus petit, & de cettuy-cy vn troisiesme gentiment ouuragé à leur mode, & bigarré de Porc-Epi, qu'il me met entre les mains. Ie l'ouure & le trouue remply de duuet au milieu duquel, ce poil estoit enuelopé: brusle-le me dit-il, afin qu'il ne me brusle, ie haïs & deteste le meschant Manitou, ie ne le crains point, ie renonce & à luy, & à tout ce qui luy appartient. Apres cela ie n'ay rien à te donner, ny à quiter, ce poil estoit mon thresor, toute ma malice estoit attachée-là: baptisez-moy. Nous luy accordasmes ce bon-heur le Samedy Sainct, iour deputé particulierement à la cere-

monie du Sainct Baptesme: Monsieur de Sainct Sauueur le nomma Bonauenture, il monta quelque temps apres aux trois Riuieres, là où ceux qui l'auoient conneu, le voyant prier Dieu, s'estonnerent de ce grand changement, & comme ils luy demandoient, si en effet il aymoit la Priere, il faut bien, dit-il, que ie l'ayme, puis que pour l'amour d'elle i'ay donné mon poil, & interrogé derechef qu'elle chose l'auoit conuerty, il respondit que c'estoit la Charité qu'il auoit esprouuée chez les Filles qui sont habillées de blanc: il vouloit dire les Hospitalieres.

Nous baptisames bien-tost apres vn ieune homme de la mesme Nation, auquel arriua vne chose assez notable auant son Baptesme: Il estoit allé à la chasse auec ses compagnons, & auoit couru plusieurs iours dans les bois sans rien trouuer, la faim les pressoit tous viuement, lors que cettuy-cy qui n'estoit encore que Catechumene & n'auoit receu quasi aucune instruction se retira à l'escart, se mit à deux genoux dans la neige, & esleuant les yeux &

les mains au Ciel : Mon Dieu, dit-il, aye pitié de moy ; i'ay bien faim : Tu le ſçais bien ; ie voudrois tuer vn orignac : ie n'en ay iamais tué ; ie n'en vois point : ſi tu veux pourtāt, i'en tuerai bien-toſt vn. C'eſt toy qui les a faits, & tu les a faits pour nous : ſi tu ne le veux pas, n'importe : mais, ne me laiſſe pas mourir, car ie ne ſuis pas encore baptiſé, & ie le veux bien eſtre. Dieu aggrea cette priere faite auec tant d'ingenuité, de confiance & de reſignation : il voit incōtinent la piſte d'vn orignac, il court apres, il l'attrape, le tuë, ſe remet à genoux dans la neige, remercie ſon bien-facteur & luy deſtine la meilleure partie de ſa priſe qu'il luy offrit à ſon retour en la perſonne des malades de l'Hoſpital.

Les autres Bapteſmes que nous auons fait icy ne ſont remarquables par aucune circonſtance extraordinaire, ie ne puis neantmoins m'empeſcher de coucher icy quelques bons ſentimens de ces nouueaux enfans de Dieu. Pierre Oumenabano s'eſt diſpoſé à ſon Bapteſme auec vne ferueur extraordinaire, on ne pouuoit l'enſeigner aſſez, ny aſſez

faire prier Dieu : dés qu'il commença à estre Catechumene, il eust vne deuotion particuliere au Sainct Sacrement qu'il visitoit plusieurs fois soir & matin : sa priere estoit, Iesus aye pitié de moy, qu'il repetoit cent fois, ne sçachant dire autre chose. Il regarda soigneusement toutes les sortes de reuerences qu'on fait au Sainct Sacrement, & autant de fois qu'il entroit & sortoit de la Chappelle, il les faisoit toutes l'vne apres l'autre, & celles des Prestres, & celles des hommes, & celles des femmes, & interrogé pourquoy il en faisoit tant : Ie voudrois, dit-il, honorer Dieu autant que font tous les autres ensemble, quelques-vns ne pouuoient s'abstenir de rire, il persistoit tousiours neantmoins dans sa deuotion, ie crois que Dieu aggreoit cette simplicité. Apres son Baptesme il continua dans sa deuotion au Sainct Sacrement le visitant souuent, & repetant continuellement ces paroles : Iesus ie te remercie, Iesus ie te remercie. Il dit vn iour au Pere qui l'instruisoit, & le repeta par apres fort souuent. Ie suis bien mal, outre les escroüelles qui me dessei-

chent, i'ay beaucoup d'autres incommoditez qui me trauaillent. Ie ſuis content de mourir ſi Dieu le veut ; mais neantmoins ie ſerois bien aiſe de viure long-temps ſi Dieu le vouloit. Eſtant interrogé pourquoy il auoit ce deſir ; ce n'eſt pas, dit-il, pour ioüyr des plaiſirs de cette vie, car ie n'en gouſte point, ny ne les ſouhaitte, mais afin de pouuoir remercier Dieu long-temps, & le ſeruir. Ie ne commence qu'à le connoiſtre : ie n'ay encore rien fait pour luy, ie voudrois bien faire quelque choſe pour ſon amour,&auoir beaucoup de temps pour le ſeruir, & apprendre à le bien prier. Le Pere luy dit, qu'il feroit tout cela en Paradis mieux qu'en terre : Mais, dit-il, en Paradis on n'a point de peine à ſeruir Dieu, & il en a tant eu pour nous. Ce bon Neophyte diſoit en ſa langue ce que Sainct Auguſtin diſoit en vn autre. *Sero te cognoui bonitas antiqua, ſero te amaui.*

Ioſeph Memench ieune garçon de la Nation des Nipiſſiriniens eſtant encore Catechumene,& voyant qu'on differoit de le baptiſer, nonobſtant qu'il fuſt ſuf-

fiſamment inſtruict, en demanda la raiſon. On luy reſpondit, qu'on apprehendoit qu'il ne fuſt pas aſſez conſtant, & que remontant en ſon pays, il n'abandonnaſt la Foy : Cette parole l'affligea ſenſiblement ; il s'addreſſe au Pere qui l'inſtruiſoit. Eſcrits-luy, dit-il, au Pere Vimont : Voyla ce que tu luy eſcriras. Pere Vimont, Memench eſt triſte, de ce qu'on ne veut pas le baptiſer, il ſemble qu'il perd courage, il te veut parler afin que tu le faſſe baptiſer ; eſcoute-le, Voicy comme il te parle. I'ay quitté mon pays & mes parens pour venir icy, & y eſtre baptiſé : car quelle autre choſe ſerois-ie venu chercher icy où ie n'ay aucun parent, ny aucune connoiſſance? Ie ſçais toutes les Prieres, & tout le Catechiſme, ſi ie ſuis vne fois baptiſé, ie ne veux point remonter la-haut où ſont les meſchans, ie demeureray icy auec les bons, ie ſuis ieune, mais ie ſçay pourtant ce que ie fais, ie conſerueray la Priere toute ma vie : ie ne mens point, commande-donc qu'on me baptiſe ; ſi tu ne le veux pas faire, ie ſeray triſte, ie m'en retourneray en mon pays où ie

mourray peut eſtre ſans Bapteſme, tu en ſeras la cauſe: Voyla ce que te dit Memench; Ce n'eſt pas mal dit pour vn Sauuage de quinze ans, il voulut eſtre luy-meſme le porteur de la lettre, pour plaider ſa cauſe en propre perſonne, & il la plaida ſi bien qu'il la gaigna. Monſieur de Godefroy luy fit l'honneur de luy donner le nom de Ioſeph.

CHAPITRE III.

Des bons ſentimens & actions des Chreſtiens de Sainct Ioſeph.

POur donner vne idée generale des Chreſtiens de Saint Ioſeph, il ſuffit de dire en peu de mots, que cette petite trouppe qui fait ſon ſejour dans cette reſidence eſt le leuain de cette nouuelle Egliſe, & la plus belle perle de la Couronne que Ieſus-Chriſt s'eſt acquiſe dans ce nouueau Royaume, ce ſont eux qui ont receu les premiers la Foy,

qui l'ont portée dans les autres Nations, & qui la soustiennent maintenant par tout par leurs paroles, & bons exemples, quand on parle de reformer quelque mauuais Chrestien, on le met en la compagnie de ceux-cy, de laquelle ceux qui sont les plus feruens, ne sçauroient se separer, sans ressentir quelque refroidissement de leur ferueur. Si quelquesfois ils se trouuent meslez auec les Algonquins & autres Nations plus hautes, on les distingue assez par la profession publique qu'ils font de toutes les vertus Chrestiennes, & par l'auersion qu'ils tesmoignent auoir de tout ce qui ressent leur ancienne barbarie. Aussi leur reputation est estenduë dans toutes ces contrées, & fait vn merueilleux esclat parmy toutes les Nations qui accourent icy pour voir ce qu'elles ont oüy dire du changement admirable que la Foy opere dans des cœurs qui auparauant n'estoient rien moins barbares que les leurs: Nous attribuons ce bonheur apres Dieu, aux deux Capitaines qui commandent à ces bons Neophytes, Noël Tekȣerimatch & Iean Baptiste qui

embrassent & poussent les affaires de la Foy auec vn zele & vne prudence qui surpassent tout ce qu'on peut esperer d'vn Sauuage. Iean Baptiste se contente d'agir, & ne parle pas beaucoup. Noël est puissant en ses paroles, aussi bien qu'en ses actions. Ie rapporteray icy quelques-vns de ses discours, où l'on verra les lumieres & les sentimens que Dieu luy donne.

Vn iour le Pere Dequen faisant festin à nos Neophytes à l'occasion du Baptesme d'vn Sauuage, à mesure qu'il leur rapportoit selon leur coustume les diuers mets dont estoit assaisonnée la sagamité, ils respondoient à vn chacun par autant de hō qui sont des cris de ioye, qu'ils arrachent du fonds de la poictrine. Mais à la fin quand il leur eust dit que le sujet du festin estoit le Baptesme d'vn de leurs gens, ils esleuerent la voix & ietterent non vn, mais trois cris, ho, ho, ho: cela donna occasion à Noël de parler en faueur de la Foy, & de dire à ces gens:

A la bonne-heure, que vous vous fassiez tous baptiser; & que vous desiriez

tous de croire en Dieu. La Doctrine que les Peres nous preſchent, eſt excellente. Tout ce qu'elle contient, eſt parfaitement raiſonnable ; elle ne reſſemble pas à nos anciennes fables qui ſont remplies de ſotiſes, & d'extrauagances. C'eſt vrayement vn Dieu celuy qu'on nous preſche : Les promeſſes qu'il nous fait, ſont rauiſſantes, les ſupplices dont il menace les meſchans, ſont eſpouuentables, mais iuſtes & équitables; Pour moy ie vous aſſeure que i'eſtimé & aymé cette doctrine dés qu'elle me fuſt propoſée ; & quoy que i'aymaſſe ma reputation & ma vie, neantmoins ie l'ay embraſſée nonobſtant la crainte que i'auois pour lors de perdre l'vn & l'autre : ie voyois que tous les iours nous allions mourant, & que la mort moiſſonnoit pluſtoſt les Chreſtiens que les infideles. Ceux qui croyoient pour lors paſſoient pour des eſprits foibles, n'importe, diſois-ie en mon cœur, à la bonne-heure que ie ſois meſpriſé & que ie meure, ie veux croire, puis que c'eſt la volonté de Dieu qui eſt preferable à la reputation, & à la vie. C'eſt Dieu qui

m'a fortifié contre ces vaines apprehensions : hastez-vous de vous faire baptiser, vous qui ne l'estes pas encore, ne craignez pas la mort, ny le mespris, la Priere n'en est pas la cause, c'est elle qui nous donne la vie, & qui nous met dans la possession de la vraye gloire.

Voicy vn autre de ses discours à l'occasion d'vn mariage. Vn Capitaine de la Nation des Abnaquiois baptisé depuis peu recherchoit en mariage vne fille Chrestienne. Noël estant consulté sur ce sujet, apres auoir demandé du temps pour y penser, respondit qu'il n'estoit point d'aduis qu'on se hastast, dans l'apprehension qu'il auoit de l'inconstance de ce Capitaine : mais cettuy-cy ayant persisté long-temps dans sa recherche, & donné toutes les asseurances qu'on pouuoit esperer de sa fidelité, Noël & les autres Capitaines & principaux Chrestiens consentirent à céte alliance, laquelle se fit publiquement dans nostre Chappelle auec toutes les solemnitez de l'Eglise, apres que le Pere eust fait vn petit discours pour exhorter à l'amour coniugal ceux qui venoient de

receuoir la Benediction Nuptiale, Noël Tekȣerimatch print la parole, & se tournant vers l'assemblée:

Ne vous estonnez pas, leur dit-il, si i'ay differé si long-temps à consentir à ce mariage, c'est vne chose de grande importance que le mariage des Chrestiens, & qui est extremément contraire à nos humeurs & à nos coustumes: nous aymons auec passion la liberté, nous nous plaisons à changer de femme, & quelquesfois nous en voudrions auoir plus d'vne; Tout cela est contre les loix du mariage des Chrestiens, c'est vn affaire auquel il ne faut pas se precipiter, ie connois l'humeur de nos filles, qui sont volages, & ont de la peine à demeurer tousiours attachées à vn mary, ie sçay d'ailleurs que les Abnaquiois sont sujets à quitter & changer leurs femmes, & à en retenir plusieurs ensemble: Pour toy tu n'as pas tousiours esté fort sage, ie sçay que tu as couru de nuict les Cabanes, il semble que tu as plus d'esprit depuis ton Baptesme; mais il falloit t'esprouuer, i'apprehendois qu'il n'y eust pas assez de sincerité & de fermeté en

tes paroles, & ie ne ſuis pas encore tout à fait hors de cette apprehenſion, ſouuiens-toy de ce que tu as dit maintenant : nous l'auons ouy, ſi tu nous trompe, nous t'en ferons de ſanglans reproches deuant Dieu & deuant les hommes. Tu as eu loiſir de penſer à ce que tu deuois faire, tu n'eſt pas vn enfant pour t'en deſdire, reſpecte ton mariage qui n'eſt pas profane comme celuy des infideles, mais Sainct & Religieux; ſois fidel à Dieu & à ta femme, ſi tu fais ce que ie te dis, Dieu t'aymera, & nous auſſi : prends courage, ne te fie-pas à toy meſme, prie Dieu eſpere en luy, il t'aydera.

Cette harangue prononcée en bons termes & auec ardeur beaucoup plus cõfuſément & efficacement qu'elle n'eſt icy couchée fuſt eſcoutée auec attention de toute l'aſſemblée, & donna à tous les Sauuages qui eſtoient la preſens en bon nombre, du reſpect & de la veneration enuers le Sacrement de Mariage, principalement au nouueau Marié, qui reſpondit à Noël en ces termes.

Tu dis vray, le Mariage des Chreſtiens eſt vn affaire de grande importance, & auquel il ne faut pas ſe precipiter : i'y ay penſé meurement, auant que d'en parler, & ay prié Dieu ſouuent ſur ce ſujet, ie n'ay iamais trouué mauuais que vous eſprouuaſſiez ma conſtance, & quoy qu'il me ſembloit que vous n'agreaſſiez pas ma recherche, ie ne me ſuis pas pourtant rebuté: Mais ie me faſche de ce que vous doutez encore de ma fidelité, il eſt vray que ie ſuis d'vne Nation volage & ſujete à ſes plaiſirs; mais ne ſçauez-vous pas que ie ſuis baptiſé, & que i'apprends depuis long-temps par vos exemples comme ie dois viure, i'aduouë que deuant mon Bapteſme ie n'eſtois pas aſſez ſage, mais depuis que ie ſuis baptiſé, ie ne crois pas auoir donné aucun ſujet de ſcandale, i'eſpere que celuy qui m'a fait la grace comme à vous autres, d'eſtre baptiſé, me donnera auſſi la meſme force qu'il vous donne pour luy garder la foy que ie luy ay promiſe dans mon mariage : ie vous promets derechef que ie garderay inuiolablement la parole que ie vous

ay donnée, & que ie respecteray mon mariage comme vne chose saincte, & ne le profaneray iamais par aucune action contraire au deuoir auquel il m'oblige. A tant le tout, & en effet il a gardé sa parole, en telle sorte que c'est vn des plus heureux & paisibles mariage que nous ayons fait parmy les Sauuages, mais continuons à ouïr les discours de nostre Noël.

Apres que les Sauuages de Sillery furent reuenus de leur grande chasse, les Capitaines & principaux Chrestiens furent saluër Monsieur le Gouuerneur, Noël fit le compliment au nom de tous les autres, auquel Monsieur le Gouuerneur respondit (tesmoignant le contentement qu'il auoit de les voir, & d'apprendre leurs bons deportemens pendant leur hyuernement) apres quoy il adiousta, qu'il n'estoit pas content de tous, & qu'il y en auoit quelques-vns qui donnoient du scandale par leurs mauuaises actions : Le Pere Dequen qui seruoit d'interprete en cette occasion, ayant exposé aux Sauuages le mescontentement que receuoit Mon-

ſieur le Gouuerneur de ces mauuais Chreſtiens, ſans les nommer, Noël luy repartit, parle clair : Le Pere Dequen s'explique, ſans nommer neantmoins ceux dont il eſtoit queſtion : Noël replique ; Ie te dis derechef que tu parle clair, & que tu nomme ceux qui ſont meſchans : Le Pere les nomme, & leur dit que c'eſt Eſtienne Pigaroüich, & François Koskȣeribagȣgȣch qui entretienne des concubines au lieu de leurs femmes legitimes qu'ils ont abandonnées : Noël pour lors s'abandonnant à ſon zele ordinaire.

Ie voulois ſçauoir, dit-il, ſi ce n'eſtoient point de mes gens ſur qui i'euſſe de l'authorité, i'y euſſe pourueu : Pour ceux-cy, ie ne ſuis point leur Capitaine, mais ie haïs leur malice, & deteſte leur compagnie, ie n'ay iamais approuué les actions qu'ils ont faites contre la Foy, & la fidelité de leur Mariage : ie les improuue, & les condamne, ils n'ont point d'eſprit, les femmes le leur ont oſté, peut-eſtre qu'ils le recouureront ſi on les chaſtie, ils retourneront bien-toſt de la chaſſe, ils voudront

voudront cabaner à Sillery, ils auront besoin du secours des François, mais il faut les chasser bien loing de nous, ie ne souffriray point qu'ils s'approchent de mes cabanes, ny eux, ny ceux qui les supportent, ils nous corromproient par leurs mauuais exemples: pour toy, dit-il, parlant à Monsieur le Gouuerneur, ne te laisse point flechir par les prieres qu'ils te feront, ferme tes oreilles, & n'escoute point leurs paroles, s'ils tesmoignent quelque repentance de leur faute, & s'ils s'offrent à en faire satisfaction, ie suis d'aduis, qu'on les esprouue pendant vn an, durant lequel temps ils demeureront bannis de Quebec & de Sillery, & esloignez de leurs concubines, & apres cela on pourra les admettre dans l'Eglise, & leur faire misericorde.

Ce discours de Noël fust suiuy de celuy d'vn autre Capitaine de Tadoussac qui se trouua en cette assemblée, ie suis bien aise, dit-il, de voir comme vous traittez les meschans. Vous m'apprenez comme ie me dois comporter en semblables occasions, quand ie seray à mon païs, ie feray comme ie vous vois

faire, si quelqu'vn de mes gens veut estre meschant, ie le chastieray en telle sorte qu'il seruira d'exemple aux autres, & moy-mesme si ie veux estre meschant, ie desire qu'on me châtie plus seueremẽt que tout autre, ie veux qu'on me degrade de la qualité de Capitaine, qu'on me foüette, qu'on me pende, ou qu'on me iette dans la riuiere. Quiconque offense Dieu, merite la mort: il faut croire tout de bon, ou ne s'en mesler pas, les meschans gastent les bons, ce meslange ne vaut rien, c'est vne contagion qui s'espand & se dilate peu à peu, iusques à ce que tout est infecté, dequoy nous sert d'estre baptisez, si nous n'obeyssons, on nous a dit souuent que le Baptesme ne sert qu'à vne plus grande damnation, quand on le deshonore par des mauuaises actions. Ie veux estre obey quand ie commande, & ie me fasche si mes gens se reuoltent contre mes ordres. Et Dieu n'a-il pas plus de sujet d'estre irrité contre nous si nous ne luy obeïssons pas, ie feray que mes gens seront sages, ou eux, ou moy y perdrons la vie.

Si le zele de ces deux Capitaines tient

vn peu de celuy des enfans de tonnerre, il ne laiſſe pas de proceder d'vn bon principe,& d'eſtre loüable en des cœurs barbares, qui n'auoient pas auparauant d'ardeur ny de ſentiment que pour la chair & pour le ſang.

Ie ne puis obmettre vn autre diſcours que fiſt Noël à la nouuelle de la priſe du Pere Breſſany & des Hurons: Le Pere Dequen leur ayant fait vn diſcours ſur ce ſujet, pour leur monſtrer que cét accident & tant d'autres malheurs eſtoient des effets de la cholere de Dieu, iuſtement irritée par la meſchanceté des mauuais Chreſtiens, & des infideles qui ne vouloient pas obeïr à ſa parole; Noël vouluſt parler à ſon tour, il commande que perſonne ne ſorte de la Chappelle & qu'on ferme la porte.

Tu dis vray; dit-il, ce ſont nos pechez qui ont mis le Pere Breſſany & les Hurons entre les mains des Iroquois: ce ſont nos pechez qui peut eſtre maintenant les chargent de coups de baſtons, leurs arrachent les ongles, leurs coupent les doigts, leur mettent les tiſons dans les flancs,& les bruſlent à petit feu; qu'on

ne die pas que c'eſt la priere qui eſt cauſe de ces malheurs. Ce ſeroit vn autre peché capable d'attirer de plus grandes maledictions de Dieu ſur nos teſtes; c'eſt nous-meſme qui exterminons noſtre Nation, & celle des Hurons, & des François : Comment eſt-ce que Dieu ne nous chaſtieroit pas? Il y a ſi long-temps qu'on nous enſeigne, & qu'on nous preſche la crainte & l'amour de Dieu, & il s'en trouue encore parmy nous qui s'enyurent, qui font des feſtins à tout manger, qui conſultent les Demons, luy font des Sacrifices, & renouuellẽt leurs anciẽnes ſuperſtitions: moy-meſme, qui dans la qualité que ie porte de Capitaine, deurois donner de bons exemples aux autres particulierement ayant eſté tant inſtruit, ie ne laiſſe pas pourtant d'eſtre meſchant & peut eſtre plus que tous les autres; aprés cela faut-il s'eſtonner ſi les Iroquois nous conſument, il eſt vray que nos ennemis ſont meſchans auſſi bien que nous, mais neantmoins nous ſommes plus coupables qu'eux, parce que nous ſommes inſtruits & eux ne le ſont pas; ſi on les

enſeignoit comme l'on nous enſeigne, ils croiroient peut eſtre plus fortement que nous ne faiſons. Nous ne croyons qu'à demy, & nos actions deſmentent nos paroles. C'eſt ce qui irrite Dieu contre nous. Il eſt temps que nous l'apaiſions ſi nous voulons conſeruer ce peu qui nous reſte de noſtre Nation, & il n'eſt pas difficile de l'apaiſer. Il eſt bon ; il eſt noſtre Pere, c'eſt à regret qu'il nous chaſtie : ſi nous conſpirons tous à l'aymer & à luy obeyr, il aura pitié de nous, prenez courage, ne laiſſez pas d'aymer la priere, quand bien elle nous deuroit cauſer la mort, mais i'eſpere, qu'au contraire, ſi nous l'aymons, elle nous donnera la vie, non ſeulement l'eternelle, mais auſſi la temporelle, Dieu nous chaſtie pour nous rendre ſages : il ceſſera de nous chaſtier quand nous ceſſerons d'eſtre meſchans. Voyla ce que i'auois à vous dire.

Cette harangue prononcée par ce Capitaine auec vne ferueur extraordinaire eſtonna les meſchans, & conſola les bons qui ſe trouuerent en cette aſſemblée, & peut eſtre fortifia quelque

cœur qui chanceloit, car comme il eſt homme d'authorité parmy ſes gens, & en reputation de perſonne prudente, ſes diſcours font vne merueilleuſe impreſſion ſur les cœurs de tous les Sauuages.

Ie n'aurois iamais fait ſi ie voulois raporter toutes les autres harangues qu'il a fait en faueur de la Foy, car il ne laiſſe paſſer aucune occaſion de parler ſur ce ſujet, & il en parle touſiours auec plus d'energie & de force que nous ne ſ aurions exprimer par nos paroles. Au reſte ſa vie eſt conforme à ſa parole : Il n'entreprend rien d'importance qu'il n'ait auparauãt conſultéMõſieur le Gouuerneur & nos Peres, ſa cabane ne ſouffre point que de bons Chreſtiens, il tient ſa famille dans la crainte & dans le reſpect, il eſt le premier aux prieres, & s'intereſſe ſingulierement en tout ce qui regarde le progrez du Chriſtianiſme en ſes contrées. Diſons vn mot de Iean Baptiſte Etinechkaȣat qui eſt le Capitaine des Montaignets & Attikamegues qui font leur ſeiour ordinaire à Sainct Ioſeph.

La responſe qu'il fit à ce Capitaine Abnaquiois, duquel nous auons parlé, teſmoigne l'eſtat qu'il fait de la Foy. Ce Capitaine auant que d'eſtre baptiſé recherchoit vne de ſes parentes en mariage, il luy enuoya pour ce ſujet par vn autre Sauuage vn beau colier de Pourcelaine, Iean Baptiſte reſpondit froidement : Nous ne vendons pas nos filles, mais nous les donnons en mariage à des gens qui font profeſſion de la Foy comme nous, & puis fit reporter le preſent ſans y toucher. Ce Capitaine eſtant par apres baptiſé, & continuant dans ſa recherche, Iean Baptiſte apres auoir longtemps eſprouué ſa conſtance & ſa fidelité luy donna tout le contentement qu'il deſiroit teſmoignant par cette action, que s'il n'auoit auparauant agrée ſon alliance, eſtoit ſeulement par ce qu'il n'auoit pas encore la Foy.

Vn autre ieune Sauuage, bon Chreſtien, nommé Alexis, de la Nation des Nipiſſiriniens, recherchant vne de ſes filles en mariage, comme il n'entreprend rien non plus que Noël ſans le conſentement de nos Peres, il nous vint

consulter sur ce sujet : ce ieune homme, dit-il m'agrée à cause de sa bonté & vertu; mais i'apprehende vne chose : c'est qu'il est parent du Capitaine des Nipissiriniens, & doit succeder à sa charge, ie crains que cela ne le rende superbe, & que l'ambition de paroistre Capitaide, ne l'oblige de monter là haut & retourner en son pays apres la mort de l'autre, & qu'en suite il perde l'affection qu'il a maintenant pour la priere : car la superbe est vn grand empeschement à la Foy, & i'estime plus auoir vn gendre pauure & mesprisé, mais bon & vertueux, que glorieux, & superbe Capitaine.

Voicy vne autre marque du mespris qu'il fait de l'honneur, & de l'humilité qu'il porte dans le cœur ; ie voudrois bien, disoit-il, vn iour au Pere Dequen, me pouuoir demettre de ma charge de Capitaine en faueur de Philippe Sakapȣam, elle luy appartient par droit de naissance estant fils de Capitaine, que si ie l'ay receuë & conseruée iusques à present, c'est parce qu'il estoit trop ieune pour la pouuoir exercer apres la

mort de son pere, mais puis qu'à present il a l'aage, & les forces suffisantes pour s'acquiter de cét office, & en faire tous les deuoirs, i'estime qu'il est raisonnable qu'il en iouysse : Ie ne veux pas retenir ce qui n'est pas à moy, outre qu'il faut icy des Capitaines qui soient vigoureux, qui puissent discourir en faueur de la Foy, & qui ayent de l'authorité enuers les ieunes gens, & toutes ces qualitez sont beaucoup plus aduantageusement en luy qu'en moy, qui n'ay point d'esprit, ny de paroles, ny dequoy me donner du credit & de l'authorité, & puis ie ne me pique point de ces honneurs, ie les mesprise dans mon cœur, ie crains encore de rendre compte des actions & deportemens de mes gens, ie serois bien aise qu'vn autre que moy en respondist. A quoy le Pere n'ayant pas respondu conformemẽt à sa volonté, il s'en retourna fort affligé. La superbe estant le plus grand vice de ces Sauuages, ce n'est pas peu que cettuy-cy soit arriué à ce degré d'humilité que de hayr ce qui est de plus auguste & esclatant parmy eux. Il nous fera voir

maintenant comme l'humilité Chre-ſtienne n'eſt point contraire à vn franc & genereux courage.

Deſlors qu'il euſt ouy la nouuelle de la priſe du Pere Breſſany, des Hurons, & de pluſieurs Algonquins, il forma incontinent le deſſein d'aller à la guerre pour tirer raiſon des Iroquois de tous ces affrons & dommages. Voicy les raiſons qu'il nous en rendit dans le conſeil qu'il tint auec nous ſur ce ſujet.

C'eſt vne choſe honteuſe, dit-il, que les Iroquois nous battent par tout, & que nous demeurions ſans ſentiment, & ſans faire autre choſe que fuir, on dit maintenant auec ſujet que nous ne ſommes plus des hommes, mais des femmes, & ce qui me pique dauantage, c'eſt que les infideles & quelques mauuais Chreſtiens diſent publiquement que c'eſt la priere, qui nous rend poltrons, & qui abbat nos courages, depuis qu'on fait eſtat de prier Dieu, nous n'auons plus de cœur, diſent-ils, il faut leur monſtrer qu'ils ont menty, & que tant s'en faut que la Foy nous rende timides,

qu'au contraire c'est elle qui anime nos cœurs au milieu des plus grands dangers & nous baille du courage dans nostre plus grande foiblesse. Il ne faut pas souffrir que la Foy soit deshonorée par les mensonges & calomnies des meschans.

Ce qui m'oblige encor de faire la guerre, c'est la prise du Pere Bressany, il est vn de ceux qui viennent de si loing pour nous instruire, & qui nous ayment tant, il s'est exposé pour nous à ce danger, ses freres sont affligez de sa prise, il faut les consoler & essuyer leurs larmes par la prise de quelque Iroquois. Peut estre encore reprimerons-nous l'insolence de nos ennemis, si nous remportons quelque aduantage sur eux, comme il nous sera facile dans la methode que ie veux tenir pour faire cette petite guerre, & parce que Dieu hayt les meschans, & qu'il ne benist pas leurs desseins, ie ne veux souffrir en ma compagnie que de bons & fideles Chrestiens; nous serons peu, mais i'espere que nous serons plus forts, que si nostre bande estoit grossie d'vn grand nombre

de guerriers, ou infideles, ou mauuais Chreſtiens : Voila mon deſſein, ſi le Capitane des François & nous autres l'agrée, ie ſuis reſolu de l'executer.

En voila aſſez pour reconnoiſtre la bonté & le zele de Iean Baptiſte, que ſi ces deux Capitaines, dont nous venons de parler, ont tant de vertu, de prudence, & de zele pour la Foy ; il eſt aiſé de iuger quels ſont les deportemens de nos Chreſtiens de Sillery, auſquels ils commandent & ſeruent, de regle & d'exemple. Nous verrons cecy plus en particulier & en deſtail dans le Chapitre ſuiuant.

CHAPITRE IV.

Continuation des bons ſentimens & actions des Chreſtiens de Sainct Ioſeph.



Vſſi-toſt que les Nauires eurens leué l'anchre de deuant Quebec pour retourner en France, la meilleure partie des Sauuages de cette reſidence leuerent leurs eſcorces pour aller à la chaſſe de l'orignac anticipant de trois mois le temps ordinaire de leur depart, de crainte des Iroquois qui les auoient menacez de les venir attaquer iuſques dedans nos portes, & qui leur euſſent oſté la liberté de chaſſer bien auant dans les bois, s'ils n'euſſent preuenu le temps auquel ils ont accouſtumé de ſe mettre en campagne & venir en guerre. Comme ils s'embarquoient ils ne peurent s'empeſcher de nous témoigner les reſſentimens qu'ils auoientde ſe

ſeparer de nous pour ſi long-temps. Non ſommes triſte, nous diſoient-ils, de vous quitter : Qui nous enſeignera dans les bois? Si quelqu'vn de vous autres, nous pouuoient accompagner, cela nous conſoleroit : mais puiſque cela ne ſe peut, nous taſcherons de faire le mieux qui nous ſera poſſible : nous prierons Dieu ſouuent : nous reſpecterons les iours de Feſtes : nous croirons touſjours fortement : nous ſommes bien aiſe que nous ayons vn petit François en noſtre compagnie pour eſtre teſmoin de nos actions, il vous rapportera à noſtre retour l'eſtat que nous faiſons de la priere. Priez Dieu pour nous.

C'eſt vn effect merueilleux de la grace que des hommes nez dans la plus cruelle barbarie qui ſoit ſur la terre, eſleuez dans la liberté de toute ſorte de vice, qui ſe ſont nourris ſouuent du ſang & de la chair des hõmes, baptiſez depuis peu de iours, conſeruent neantmoins l'innocence & la grace de leur Bapteſme pendant ſix mois ſans inſtruction & ſans Sacrement, auec plus de facilité & de perfection que ne font beaucoup de

Chreſtiens en France & ailleurs parmy tant d'aydes & inſtrumens de ſalut. Ie crois que le Ciel prend plaiſir de voir ces bonnes ames adorer Dieu au milieu des bois, où ſi ſouuent le diable auoit eſté adoré, & d'ouyr retentir ces vaſtes deſers des noms de Ieſus & de Marie, qui auparauant ne reſonnoient que des cris & hurlemens effroyables.

Leur premiere & derniere action de la iournée, c'eſt de fleſchir les genoux deuant vn Crucifix ou vne Image qu'ils attachent à vne eſcorce, & faire là leurs prieres: ils celebrent les Dimanches & les Feſtes, s'abſtenans de la chaſſe, & faiſant des prieres plus longues: il y en a qui parmy les grands trauaux & fatigues de leur chaſſe obſeruent les ieuſnes commandez: Ils ont recours à Dieu dans leurs neceſſitez & ne manquent pas de reconnoiſtre ſur le champ les graces qu'ils reçoiuent de ſa main liberale: Mais voyons des actions & ſentimens plus particuliers.

Il y auoit trois mois que ces bons Neophytes couroient chaſſans dans les bois, & diuiſez en diuerſes trouppes, lors que

plusieurs familles qui ne s'estoient veuës depuis l'Automne, se rencontrerent en vn mesme lieu où la premiere chose qu'ils firent fust de confronter les papiers que nous leur auions donné, pour reconnoistre les iours de Festes qu'ils doiuent celebrer auec respect : la resjouyssance ne fut pas petite, voyant qu'ils se rencontroient tous au mesme iour, & que pas vn n'auoit oublié à reconnoistre & honorer le Dimanche. Charles Mejaskȣat tousiours semblable à soy-mesme, c'est à dire, tousiours zelé pour la Foy, prist la parole : mes freres, dit-il, il n'y a pas icy de Peres pour nous enseigner, & faire prier Dieu ; ne laissons pas de prier tous ensemble puisque la commodité se presente, ie crois que vous ne manquez pas à vous acquiter soir & matin de vostre deuoir ; mais puis que Dieu agrée & benist l'vnion des prieres, prions-le en commun, vn chacun s'y accorde, on dit les prieres, on chante vn Hymne en leur langue. Apres cela ce braue Neophyte leur fait vn petit discours de la presence de Dieu. Mes freres, dit-il, ie n'ay point

point d'esprit, ie ne retiens point ce qu'on nous enseigne; ie ne suis pas Capitaine pour entreprendre de haranguer, ie crois neantmoins que vous agréerez que ie vous die ce que Dieu m'inspire: Ne vous persuadez pas qu'estans esloignez de l'Eglise, & errans parmy les bois, vous soyez esloignez de Dieu: il est par tout, il nous escoute, & nous void aussi bien icy comme à Sillery: c'est vne grande folie de croire qu'il ne nous void pas; c'est encore vne plus grande folie de croire qu'il nous void & de mal faire; on peut bien se cacher des hommes, mais non pas de Dieu, nous auons honte de faire de sales actions deuant les hommes, n'auons-nous pas honte d'en faire deuant Dieu. Souuenez-vous donc que Dieu est par tout, & qu'il le faut honorer en tout lieu, comme nous croyons qu'il nous cherit, qu'il nous conserue, & nourrist en tout lieu. Il a soin de nous dans les bois, il nous baille des orignaus, il nous habille il nous chauffe, il nous loge, il nous nourrist: honorons-le donc dans les bois, & faisons icy ce que nous

faiſons dans les Egliſes, car Dieu merite d'eſtre honoré par tout, puis qu'il eſt par tout le meſme, & qu'il nous fait du bien par tout: il pourſuiuit ce diſcours fortement & efficacement: qui euſt iamais attendu cela d'vn Barbare? Mais il n'y a point de Barbarie qui reſiſte à l'eſprit de Dieu.

Voicy vn effet de ſa charité qui s'eſtend auſſi bien ſur les corps que ſur les ames. Dans ce rencontre de Sauuages, dont ie viens de parler, il ſe trouua vne vieille femme, qui auoit bien de la peine à marcher, ce bon homme en euſt pitié, & la chargeant ſur ſa traiſne auec tout ſon meuble, la traiſna ſur les neiges pluſieurs iours, & puis ſe deuant ſeparer, incita ceux de cette bande où eſtoit la malade, de luy continuer la meſme charité qu'il auoit exercée enuers elle.

Vn autre nous racontoit qu'il auoit eſté grandement tenté dans les bois par le malin eſprit: ie ſentois, diſoit-il ſouuent quelqu'vn qui me parloit dans le cœur de la ſorte; il y a long-temps que tu ne t'es pas confeſſé, ton ame eſt main-

tenant toute ſale, tu ne la ſçaurois ſallir dauantage: fais ce que ie te dis, tu vois ta femme qui languiſt depuis tant de temps, elle t'empeſche de vaquer à la chaſſe, prends vn tambour, inuoque le Manitou, vſe de tes anciennes iongleries, peut eſtre elle guerrira, tu auras le loiſir de chaſſer, & tuer des orignaus, & puis ſi tu veux, tu te confeſſeras, & tu ſeras laué à meſme-temps de cette faute auſſi-toſt, & auſſi facilement que des autres; quoy que tu faſſe, tu ne laiſſerois pas d'aller en Enfer, ſi tu mourrois maintenant: I'eus de la peine, dit-il, à vaincre cette penſée, qui me venoit ſouuent dans l'eſprit, ie priay Dieu, & puis ie dis à celuy qui me parloit dans le cœur, & me vouloit rendre meſchant. Tu mens: ſi mon ame eſt ſale, ie ne la dois pas ſallir dauantage, ſi ie dois eſtre damné, i'ayme mieux que ce ſoit pour vn ſeul peché, que pour deux, ie n'offenceray iamais Dieu pour guerir ma femme, ou pour auoir de la chair, ie n'auois qu'vn regret, diſoit-il, c'eſtoit de voir ma femme dans vn danger continuel de mourir ſans confeſſion. Ie di-

ray ſouuent à Dieu : Aye pitié de ma femme , ie ne demande pas que tu la gueriſſe , ta volonté ſoit faite, mais ie te prie de luy conſeruer la vie, iuſques à ce qu'elle ſe ſoit confeſſée : Dieu m'a exaucé, me voicy de retour de la chaſſe, & ma femme a aſſez de vie pour ſe confeſſer, il eſt vray que ie n'ay rien, n'ayant peu faire autre choſe pendant l'Hyuer que traiſner ma femme apres les chaſſeurs ; mais n'importe, Dieu eſt bon, il me nourrira : Celuy qui gouuerne la conſcience de ce bon Chreſtien, le trouua quaſi auſſi innocent , apres ſix mois paſſez dans les bois , comme il eſtoit quand il y entra. Dieu ſoit loüé qui fait triompher ſi parfaitement ſa grace de tous les efforts de l'Enfer.

Vn autre rendant compte de ſes deportemens pendant l'Hyuer, nous auõs, diſoit-il , obſerué exactement les Dimãches & les Feſtes, nommemẽt celles qu'on reſpecte particulierement, & meſme la nuict où l'on prie ſi long-temps; (c'eſt la veille de Noël) mais encore, que fiſtes-vous , leur dit-on ? perſonne ne dormit cette nuict, on ne fit autre cho-

ſe que prier Dieu : il y en euſt tel qui recita ſept ou huict fois ſon Chapelet.

La prouidence de Dieu a teſmoigné ſouuent dans les bois le ſoin qu'elle a de ces bonnes gens, toute la prouiſion qu'ils emportent auec eux quand il vont à la chaſſe, conſiſte en quelque ſac de bled d'Inde, & quelques paquets d'anguiles boucanées, c'eſt bien peu pour ſix mois, ils attendent le reſte de la main de Dieu qui eſprouue quelquesfois leur confiance & la foy qu'ils ont en ſa bonté. Il eſt arriué ſouuent qu'ils ont couru pluſieurs iours ſans rencontrer aucune beſte : mais ils n'ont pas pluſtoſt fleſchi le genoüil dans la neige pour inuoquer ſon aſſiſtance, qu'ils en ont reconneu les effets, & trouué dans l'extreme neceſſité de quoy ſoulager leur faim tres-abondamment.

Vne femme Chreſtienne auoit vne de ſes filles extremément malade, apres auoir languy long-temps, en fin elle tombe dans des ſymptomes, & conuulſions de mort; la mere a recours à Dieu, luy recommande ſa fille auec tant de

foy & de deuotion que Dieu l'exauça, & rendit à la malade en l'espace d'vne nuict vne tres-parfaite santé.

Voyla comme nos Sauuages se comportent dans les bois, cela montre que si les Demons n'en sont pas sortis, les bons Anges y sont les plus forts, & que le temps est venu auquel Dieu veut sanctifier cette barbarie, & verifier la parole de son Prophete. *Populus quem non cognoui, seruiuit mihi. In auditu auris obediuit mihi.*

Dés que la riuiere commença à estre libre par le depart des glaces, nos chasseurs s'embarquerent pour nous reuenir voir: vne tempeste furieuse s'estant esleuée cõme ils estoient au mileu du grand fleuue, nous les pensa rauir. Ce danger ne leur fust pas si sensible comme la perte qu'ils firent d'vne chaloupe que nous leurs auiõs prestée, apprehendãt le desplaisir que nous pourrions conceuoir de cette perte: mais Noël Tekȣerimatch les consola bien-tost dans l'asseurance qu'il leur donna que les Peres croyoient fortement, & que quiconque croit fortement, ne se soucie point des biẽs de la

terre, & ne craint de perdre rien que Dieu.

La premiere action qu'ils firent à leur abord fust de nous demander si ce iour là n'estoit pas la veille de celuy qu'on respecte: (c'est ainsi qu'ils appellent le Dimanche) cela fust trouué vray, en suite de cela ils mettent pied à terre, entrent dans la Chappelle, font leur deuotion, nous mettent entre les mains les corps de cinq ou six petits enfans baptisez, & morts depuis dans les bois, empaquetez proprement dans des escorces, pour estre enterrez auec les ceremonies de l'Eglise, & autant d'autres nouuellement nés pour estre baptisez, puis adjoustent parlant au Pere qui les gouuerne, tiens-toy prest pour nous confesser, il fallust veiller cette nuict & les autres ensuiuantes pour satisfaire à leur deuotion: il y en auoit tel qui se vouloit confesser en vn iour deux & trois fois, disant que c'estoit pour reparer la faute qu'il auoit commise ayant demeuré si long-temps sans se confesser; ce nous est vne consolation bien sensible de voir d'vn costé le zele & l'ardeur

auec laquelle ils s'approchent de ce Sacrement, & de l'autre l'innocence & la pureté de leur vie.

CHAPITRE V.

Continuation des bons ſentimens & actions des Chreſtiens de Sainct Ioſeph.



LE zele de Charles Meiaskawat eſt autant agreable, que feruent. Il auoit pris auant que d'eſtre baptiſé vne femme qui eſtoit d'vn naturel extremément ſuperbe, & violent, & n'auoit aucune diſpoſition à la Foy : cependant il ſe rend digne du Bapteſme, & le reçoit : & elle demeure touſiours opiniaſtre dans ſon infidelité, il taſche de l'adoucir, & de la diſpoſer peu à peu à la Foy, auec vne patience admirable : il en vint à bout, la voyla qui preſſe fortement ſon Bapteſme, & l'obtient : on parle de les eſpouſer en face de l'Egliſe, & donner à leur mariage la qualité & la

grace du Sacrement, ils s'y accordent tous deux, ils s'en vont à l'Eglise pour receuoir la Benediction du Prestre, qui demande premierement à Charles s'il agrée vne telle pour sa femme. Attends vn peu, respond Charles, & se tournant vers sa femme; mais-toy, luy dit-il, seras-tu encore superbe, desobeyssante, cholerique, comme tu as esté par le passé: responds moy; car si tu ne veux estre plus sage, ie ne t'agrée point pour ma femme, i'en trouueray bien vne autre, elle luy répond toute confuse, qu'elle sera plus sage à l'aduenir: parle plus haut replique Charles, on ne t'entend pas, quand tu te fasche, tu crie comme vne folle, & tu fais maintenant la petite bouche, il fallust que cette pauure femme criast bien haut & protestast publiquement qu'elle seroit obeyssante à son mary, & viuroit auec luy dans la douceur, & auec toute sorte d'humilité: Voyla qui est bien dit Charles, pourueu que tu fasse ce que tu dis, autrement tu me donneras occasion de me fascher; & si ie me fasche, i'iray en Enfer, & toy aussi: puis s'addressant au

Pere, continuë, dit-il, ie ſuis content, ie l'aymeray touſiours comme ma femme vnique & legitime. Dieu a beny ce mariage viſiblement, & nous n'auons point veu de plus ſenſible changement qu'en cette femme qui eſt maintenant deuenuë vn vray aigneau, & a des ſentimens de deuotion tres-ſolides & tres-affectueux.

Voicy vn autre effet du zele de ce meſme Neophyte qui eſt tout feu dans les choſes de Dieu. Il a quelque connoiſſance du pays des Abnaquiois & de leur langue, depuis quelques voyages qu'il y a fait: Il a pris la reſolution d'y retourner cette année, non pour autre fin que pour leur preſcher Ieſus-Chriſt, il nous vient communiquer ſon deſſein. Il n'y a point de Peres chez les Abnaquiois, nous dit-il, perſonne ne les enſeigne, vous autres n'y pouuez pas aller, i'ay pitié de ces pauures gens qui ſe damnent: ie m'en vais les voir, ie leur apprendray ce que vous m'auez apris. On luy demanda qu'eſt-ce qu'il leur enſeigneroit? Là-deſſus il fit vn Sermon tres-iudicieux qui cõprenoit les princi-

paux myſteres de noſtre Foy, & les maximes les plus cõſiderables de l'Euangile: Voyla, dit-il, ce que ie leur preſcheray. Ie n'ay point d'eſprit, mais ſi Dieu ſe veut ſeruir de moy, il m'en donnera, & nous ferons tous deux des merueilles. Apres cela il s'embarque dans vne pauureté vrayement Apoſtolique: apres deux iournées de chemin ſon compagnon l'abandõne & il ſe trouue ſeul dans ſon canot, il s'en retourne froidement à Sillery en chercher vn autre: il s'embaque derechef, & nage fortement pendant deux iours, apres leſquels ſon canot ſe rompit, il s'en reuient à Sillery en prendre vn autre. Cependant quelques Abnaquiois arriuent de leur pays & racontent qu'ils ont veu en chemin quantité de piſte d'Iroquois: cela n'eſtonne point noſtre Apoſtre, on luy veut diſſuader ſon voyage, en luy propoſant le danger où il s'expoſe, il s'en moque, ie ne crains pas les Iroquois: ie ne crains que Dieu, s'il veut, il me conſeruera: s'il ne le veut pas, il ſçait bien pourquoy, ie ne me ſoucie pas d'eſtre pris, bruſlé, & mangé pour vne telle occaſion. En ſuite de

cela il se confesse, demande vn Crucifix, le baise, & se iette dans son escorce, il auoit desia esté en toutes les maisons Religieuses pour se recommander à leurs prieres: Dieu le conserue, & benisse son dessein; mais le voisinage des Anglois met de grands obstacles à la conuersion de cette Nation, pour laquelle ce bon Neophyte a tant de zele. Dieu trouuera des voyes que nous ne sçauons pas pour faire entrer la Foy dans cette Nation, & en tant d'autres où l'entrée nous a esté fermée iusques à present.

Ie crois qu'on pourroit faire vn iuste Liure des bons sentiment & actions de cét homme: il est admirable quand on le met à discourir sur les choses de Dieu, il a la conscience extremément tendre, les seules pensées qu'il a de faire du mal, quoy qu'il les chasse incontinent auec horreur, luy sont criminelles, il pense souuent s'accuser d'vn grand peché, quand il dit vn acte heroïque de vertu qu'il a pratiqué: il s'accusera par exemple comme d'vn grand peché, d'auoir eu la pensée de manger de la chair vn

Vendredry, n'ayant aucune autre chose quoy qu'il aye detesté cette pensée, & passé tout ce iour sans rien manger. Celuy est indiferent de s'accuser en Confession où hors de confession. Il fust inuité vn Samedy au soir à vn festin où il y auoit de la chair : il eust quelque desir d'en gouster : mais il se mortifia bien-tost : il coucha toute la nuit auec sa chair sans y mordre, & le lendemain il ne manqua pas de s'accuser de cette faute innocente c'est vn plaisir de l'oüyr crier quelques fois parmy les cabanes quand il apelle les autres aux prieres : car il se glorifie du tiltre de Capitaine des prieres, & s'acquite excellemment de cette office ; c'est assés de cestuy-cy : nous n'aurions iamais fait, & il est assez conneu par tout.

Il y en a qui pratiquent de bonne graces les œuures de misericorde visitant les malades, les consolant, & leur donnant à manger. Vn certain ayant ouy dire l'estat que Dieu fait de ceste sorte de bonnes œuures, entre soudain dãs l'Hospital & y trouuant des malades sans esperance de guerison, ne perdez pas courage mes freres, dit-il, ne soyez pas tristes de ce

que vous deuez bien-toſt mourir, ceſte vie eſt pleine de miſeres. Apres celle-cy vous en aurez vn autre pleine de contentemens qui ſera eternelle nous mourons tous les iours, & quand nous acheuons de mourir, nous ne mourons pas totalement. Il n'y à que la moitié de nous-meſme qui meure, & la plus baſſe & chetifue : L'ame ne meurt point : ce n'eſt que le corps, lequel encore doit reſuſciter vn iour : penſes à cela & vous ne ſeres pas triſtes.

Vn autre leur diſoit, Pourquoy vous affligés vous, de ce que vous mourez, voſtre corps n'eſt pas à vous, il eſt à Dieu qui vous l'a donné : vous n'eſtes pas le maiſtre, de vos vies; c'eſt Dieu ſeul qui en eſt le maiſtre, il eſt raiſonnable qu'il en diſpoſe comme bon luy ſemble. Confeſſez vous ſeulemēt, mettez voſtre ame en bon état, & puis n'aprehendez rien.

Vne bonne vieille ayant ouy dire dans vn'exortation que Dieu aggreoit grandemēt qu'on donnaſt à manger aux pauures, s'en va incontinent dans ſa cabane prend le meilleur morceau de chair qu'elle euſt, & le porte aux malades de

l'Hospital. C'est vn acte genereux à vn Sauuage de donner ainsi sa chair gratuitement, & pour l'amour de Dieu.

Les Sauuages ayment leurs enfans auec des passions estranges, & la perte qu'ils en font est l'vnique dõt ils tesmoignent du ressentiment. Il s'est trouué neantmoins vne femme courageuse qui apres en auoir perdu trois, & voyant le quatriesme languissant, ne s'estonnoit point: voila l'vnique enfant qui me reste disoit-elle vn iour à vn de nos Peres, i'en ay perdu trois, cestuy-cy mourra bien-tost. Ie suis agée, & sans mary, n'importe, Dieu le veut ainsi, il est le maistre: ie ne laisseray pas de l'aymer & seruir.

Cette mesme femme de laquelle nous parlons à vn zele admirable da la pureté des filles: lors que la ieunesse reuient de la guerre, elle prend le soin de les ramasser toutes, & les enfermer pendant la nuict sous la clef où dans les maisons que nous leur auons basty à la françoise, où dans les greniers où ils serrent leurs prouisions. Vn soir comme nous faisions les prieres dans nostre chapelle, elle entre brusquement, & nous haste de sortir,

nous trouuasmes qu'elle nous apelloit au ſecours contre quelques ieunes gens qui ſe promenoient pres d'vne maiſon où quelques filles eſtoient enfermées : ce fuſt aſſez pour les chaſſer de Sillery, où les moindres ſubçons en cette matiere ſont criminels.

Vn de nos Peres ayant teſmoigné à vne fille fort innocente en ſuite de quelques diſcours & raports, qu'il craignoit quelque choſe touchant ſon honneur, & l'aduertiſſant d'y prendre garde ; elle ſe mit à pleurer, & ſe retira dans ſa cabane, là où ayant raconté à ſes parens le ſujet de ſes pleurs, tous ſe mirent à pleurer auec elle, & paſſerent toute la nuict en larmes, iuſques à ce que le lendemain, le Pere ayant ſceu ce qui ſ'eſtoit paſſé, les conſola en les aſſeurant qu'il ne doutoit point de l'innocence de ceſte fille, mais ce qu'il luy auoit dit, n'eſtoit que pour luy faire apprehender d'auantage ce qui pouuoit nuire à ſa pureté.

Il y en a pluſieurs qui s'accuſent comme d'vn grand peché de ce que quelques ieunes hommes leur a parlé de ſe marier, quoy qu'elles ayent reſpondu froide-

ment

ment à cela que cét affaire ne dépend pas d'elles, mais de leurs parens. Vne bonne femme estant grandement malade, demanda instamment qu'on ne la despoüillast aucunement apres sa mort, mais qu'on la laisse enuelopée dans sa robe de castor, comme elle estoit alors : vn soir vne troupe de ieunes filles vindrent crier à nostre porte mon Pere aye pitié de nous, on leur demande qu'est-ce que c'est ? nous auons peur, disent-elles, de quelques ieunes gens qui ne sont pas sages, nous ne sommes pas en asseurance dans nos cabanes, ferme-nous à la clef dans quelqu'vne de ces petites maisons, il y en a qui rendent compte de leur conscience s'accusent comme d'vn grand peché de hayr grandement vn homme qui leur a dit quelque parole trop libre, ces scrupules sont suportables en des filles, & font voir l'estat qu'on fait icy de la pureté, là où auparauant à peine en connoissoit-on le nom. C'est assez de ce sujet ; voicy comme nous traitons ceux qui font quelque faute publique.

Vn Chrestien, d'ailleurs innocent,

& fort homme de bien, s'estoit enyuré non tant par sa faute, que par celle d'vn François qui l'auoit inuité à boire, il fallust qu'il satisfit à Dieu qu'il auoit offensé, & aux hommes qu'il auoit scandalisé. Le Pere Dequen luy fit vne bonne reprimende à la fin de la Messe, en presence de tous les Sauuages, luy enioignit de baiser trois fois la terre, & de ieusner trois iours consecutifs, ce qu'il accomplit auec humilité, & édification de tous les assistans : outre cela il fust obligé de payer l'amende qu'on a taxé par le consentement mesmes des Sauuages à ceux qui s'enyurent, il fust au fort pour cét effet, où apres auoir esté derechef repris par Monsieur le Gouuerneur de sa faute, il ietta trois Castors à terre: Voyla, dit-il, que ie iette ma meschanceté, ie ne suis pas mary de bailler mes Castors, mais ie suis marry de les bailler pour ce sujet, i'ay fasché Dieu, & perdu son amitié, c'est ce qui m'afflige & non pas la perte de mes Castors, c'est la premiere fois que ie me suis enyuré, se sera la derniere : celuy qui m'a fait boire n'a point d'esprit : mais ie ne deuois pas luy obeïr,

Ie te deuois aduertir : Voila ce que ie feray vne autre fois, quand cela m'arriuera, ces rigueurs sont douces à nos Chrestiens, & ne laissent pas neantmoins d'estre efficaces.

Ie mettray icy vn ou deux traits pour faire voir le respect qu'ils portent aux choses sainctes. Vn Chrestien auoit perdu dans les bois vn Crucifix qu'on luy auoit donné, il creust auoir offensé Dieu griefuement ; quoy qu'il fust innocent dans cette perte, il part soudain pour venir à Sillery, il rencontre vn de nos Peres, ie suis triste, luy dit-il, i'ay fasché Dieu, haste-toy, ie me veux confesser. Ce crime pretendu le pressoit si fort, qu'il en fit vne Confession publique sur le champ, n'ayant pas la patience d'attendre qu'il fust aux pieds du Confesseur, i'ay perdu, dit-il, mon Crucifix, depuis cette perte, ie suis extremement affligé, que feray-ie pour appaiser Dieu?

Vne bonne vieille ayant trouué son Chappelet qu'elle auoit perdu, ô que ie suis aise, disoit-elle, d'auoir trouué mon Chappelet, il y a deux iours que ie l'auois perdu : pendant tout ce temps, il m'a

ſemblé que i'auois mal au cœur, non ſeulement à cauſe de la perte que i'auois faite, mais auſſi parce que ie ne ſentois plus la croix me battre ſur le cœur, comme elle faiſoit d'ordinaire lors que ie portois mon Chapelet pendu au col. Ces ſentimens monſtrent qu'il n'y a plus de barbarie dans ces cœurs, puis que l'amour de la Croix y eſt.

Ie finiray ce Chapitre par l'édification publique qu'ont donné les Chreſtiens de Sillery allant à la guerre contre les Iroquois, le rendez-vous eſtoit aux trois Riuieres où il ſe trouua ſix-vingts Guerriers parmy leſquels il y auoit quelques mauuais Chreſtiens, & pluſieurs infideles : Les noſtres voulurent touſiours cabaner à part pour n'auoir aucune communication auec les meſchans. Quelques-vns de ceux-cy firent vn feſtin de guerre, où ils introduiſirent (ſelon leur ancienne couſtume) des filles nües ; Ceux des noſtres qui s'en doutoient ny allerent point, les autres qui y allerent innocemment, deteſterent céte impieté, & en témoignerent de vifs reſſentimens. Monſieur de Chamflour Gouuerneur

des trois Riuieres chaſtia tous ceux qui auoient trempé dans cette faute par vne peine corporelle en les chaſſant de ſon Fort, & le Pere Brebeuf d'vne peine ſpirituelle en les chaſſant de l'Egliſe. La veille de leur depart, ceux-cy paſſerent toute la nuict en des feſtins ſuperſtitieux, en des danſes, & en des cris & hurlemens effroyables, les noſtres la paſſerent dans la Chappelle en priant Dieu & ſe confeſſant; ſi leur pieté a paru en ſe diſpoſant à la guerre, leur courage n'a pas moins paru en y allant: Voicy le teſmoignage qu'en rend le Pere Buteux qui les a veus à Montreal, & eſt deſcendu auec eux aux trois Riuieres. Ils eſtoient, dit-il, les premiers à s'embarquer pour aller à la deſcouuerte de l'ennemy, & entrer bien auant dans les bois aux lieux les plus dangereux, ils alloient par tout la teſte leuée ſans aucune demonſtration de crainte; mais i'ay admiré encore dauantage la bonté de leur courage les voyant prier Dieu parmy les infideles ſans aucun reſpect humain. Lors que ie prenois mon Breuiaire pour prier Dieu, celuy qui commandoit dans cette chaloupe, & les

autres Chreſtiens à ſon exemple prenoient leur Chapelet, qu'ils recitoient deuotement lors que le vent les exemptoit de ſe ſeruir de l'auiron. Ceux qui les voyoient dans cette poſture, quoy qu'infideles faiſoient autant d'eſtat de leur vertu, comme ils conceuoient de meſpris des autres qui ayant eſté baptiſez ne viuoient pas conformément à leur profeſſion, tant il eſt vray que la vertu a de grands attraits pour ſe faire aimer, meſme parmy les barbares.

CHAPITRE VI.

De l'Hoſpital

LEs Iroquois qui ſont les vrais tirãs & les perſecuteurs de cette nouuelle Egliſe, ont ietté la terreur cette année dans le païs, ils eſtoient diuiſez ce Prin-temps dernier en dix bandes eſparſes çà & là ſur la grande Riuiere pour eſcumer tout ce qu'ils rencontreroient, l'vne de ces ban-

des prist le Pere Bressany & les Hurons, qui le cõduisoient en leur païs au dessus des 3 Riuieres : vne autre escoüade ayant massacré trois François à Mont-Real, en emmena deux autres captifs, qu'ils ont depuis bruslez dans leur païs au raport d'vn Huron qui s'est eschappé de leurs mains, plusieurs Sauuages de la residence de Sainct Ioseph espouuantez, eurent sujet de craindre que ces ennemis ne descendissent plus bas, & pour cela se retirerent, qui deçà, qui delà, ce qui obligea les Religieuses Hospitalieres auec l'aduis de Mõsieur le Gouuerneur, des Peres, & des habitans de ceder au temps, & de ce transporter en leur maison de Kebec, non sans vne grande incommodité, pour ce que cette maison n'auoit encor que les quatre murailles & la couuerture, mais aussi elles emporterent cette consolation auec elles que les Sauuages sains & malades auoient acquis l'habitude, & familiarité de cette saincte maison, & perdu la difficulté de les venir trouuer à Kebec en leur necessitez & maladies.

Noël Tekȣerimath Capitaine de Sillery, s'estant retiré aux trois Riuieres pendans ces bruits, pria le Pere Brebeuf qui y estoit pour lors d'escrire aux Religieuses Hospitalieres que si tost que les semences seroient faites elles se retirassent à Kebec & y menassent aussi auec elles toutes les femmes, enfans & vieillards iusques à son retour, cela ne peût pas s'executer entierement, mais quand les Religieuses quitterent Sillery, toutes les femmes Sauuages vinrent à Kebec dresser deux cabanes prés de la maison des Religieuses, l'vne pour les hommes qui trauailloient au bastiment, l'autre pour les malades, attendant qu'il y eust vne sale faite pour ce sujet & ne manquerent pas d'enuoyer incontinent deux ou trois de leur gens qui estoient malades, & qui ont encor esté suiuis de quelques autres. Les Sauuages les visitant à tous propos, & les pressent de parracheuer quelque lieu commode pour passer l'Hyuer, & se garantir des neiges, & des glaces.

Leur charité a secouru cette année plus de 35. malades, dont le Ciel en a pris

dix, & outre ces malades, plusieurs Sauuages ont passé les deux ou trois iours en cette maison de misericorde pour s'y faire purger & medicamenter voulans preuenir quelque maladie dont ils se sentoient menacez. Ce n'est pas là encor tout l'exercice de charité de ces bonnes meres, la maison de Dieu fait du bien aux pauures aussi bien qu'aux malades, plusieurs vieillards, plusieurs femmes & plusieurs enfans leur sont demeurez deux ou trois mois sur les bras pendant l'Hyuer, & fussent morts de miseres sans ce secours, c'est vne necessité, mais aussi vn contentement de s'espuiser en ces rencontres, comme la pluspart de ces pauures gens estoient Chrestiens, ils ont donné vne grande édification aux Religieuses, en voicy quelques actions particulieres.

On a souuent parlé dans les relations precedentes d'vne bonne femme aueugle nommée Helene, sa mort a donné vne sainte approbation aux actions de la vie qu'elle a menée depuis son Baptesme, vn excez peu blasmable la iettée dans le tombeau, se sentant attaquée

d'vne forte fiéure, elle dist aux Meres Hospitalieres la tristesse que ie ressents voyant la dureté des Algonquins de l'Isle mes compatriotes & le scandale qu'ils donnent aux autres Sauuages par le mespris qu'ils font de la Foy me fera mourir, si i'entre dans leur cabane pour raconter quelque Histoire Saincte, ou pour les inuiter à prier Dieu, ils se mocquent de tous les aduis qu'on leur donne, ils mesprisent la priere comme s'ils estoient independans de Dieu, leur malheur me touche si viuement le cœur, que i'en suis triste iusques au mourir, voila, disoit-elle, la cause de ma maladie. Vn grand Sainct dit que toute chose doit auoir sa mesure & sa reigle excepté l'amour qu'on porte à Dieu, cette bonne ame auoit trop de zele en sa ferueur & estoit trop pressante, i'ay, disoit-elle vne grande consolation quand ie vay visiter les Sauuages d'icy bas, ils prennent plaisir d'entendre parler de Dieu, ie leur raconte l'Histoire d'Abraham, de Moyse & les autres que i'ay retenuës dans l'instruction qu'on m'a donnée (en effet elle estoit aussi sçauante

dans les myſteres du vieil Teſtament, que pluſieurs femmes des plus capables de noſtre France) ils prennent tous plaiſir d'oüyr parler de choſes ſi rauiſſantes, ils ſe mettent à genoux tous les ſoirs, & ils prononce les prieres tout haut chacun me ſuit auec beaucoup de modeſtie, mais ils mãquent encor en vn point pour la pluſpart, c'eſt que ie voudrois qu'apres leur priere ils gardaſſent le ſilence, qu'ils ruminaſſent ce qu'ils ont dit à Dieu, & qu'il s'endormiſſent en pẽſant à luy, or vne bonne quãtité ne laiſſe pas de parler & de s'entretenir apres qu'ils ont prié Dieu, cela m'afflige vn petit, car ie voudrois qu'ils fiſſent encor mieux qu'ils ne font.

Elle adioûtoit que depuis qu'elle étoit deuenuë aueugle & qu'elle s'eſtoit rãgée à la foy, elle auoit touſiours eſté trauaillée de quelque maladie, le diable prenoit de la occaſion de luy ſuggerer cette penſée, mais d'où viẽt que depuis que ie cõnoy Dieu & que ie l'aime ſi particulierement, ie ſuis touſiours dans les ſouffrances, & voyla des femmes qui ſe portent, ſi bien & qui le m'eſpriſent? auſſi-toſt, il

luy venoit vne autre penſée c'eſt l'amour de mon Dieu qui fait cela pour m'eſprouuer & pour me faire paier mes debtes icy bas, afin que ie ne ſois point tourmentée en l'autre vie, voyla comme il traite ſes amis, cela luy donnoit des deſirs de ſouffrir, en ſorte que ne pouuans ieuſner le Careſme, & croyant que les ſouffrances eſtoient agreables à Dieu, elle luy diſoit ſi ie ne puis ieuſner ie peux endurer, ie vous offre les douleurs de ma maladie.

Ie n'aurois iamais fait ſi ie voulois rapporter le nombre des prieres que faiſoit cette bonne ame, elle auoit vne deuotion amoureuſe enuers Noſtre Seigneur, elle aimoit cordialement la ſaincte Vierge, elle s'addreſſoit ſouuent à ſon bon Ange & à ſaincte Helene dont elle portoit le nom, faiſant des colloques auec vn langage qui eſt bien venu au Ciel, ſur tout ſe voyant charitablement aſſiſtée non ſeulement elle remercioit les Meres qui la ſeruoient, mais elle ne manquoit point de dire ſouuent ces paroles: mon Dieu determinez de ma vie vous eſtes le maiſtre; ayez pitié de ceux qui ont pitié de moy, ſecourez tous ceux qui

nous fecourent, & fur tout éleuez au Ciel la perfonne qui a fait baftir cette maifon où on reçoit les pauures malades, éleuez y auffi tous fes amis Min8kiteh ainfi foit-il.

Elle auoit vne grande deuotion d'Entendre la faincte Meffe, enuoyant aduertir certain iours les bonnes Meres qu'elle fe trouuoit fi mal qu'elle ne pouuoit aller feule à la Chappelle, on luy refpondit qu'elle n'eftoit point obligée d'affifter à la Meffe dans vne fi grande maladie, mais deuant que la refponce luy fuft rendüe deux femmes Sauuages s'eftant venüe voir, elle fi fift traifner & l'entendit à deux genoux, & pour marque que fa ferueur la fouftenoit, fes deuotions finies elle n'en pouuoit plus tombans en deffaillance, fi bien qu'à peine la peût-on reporter fur fon lict d'où elle difoit à Dieu les iours qu'on ne luy permettoit pas d'aller à la Chappele, tu fçais bien que ie fuis malade, & que ie fuis trifte de ne pouuoir entrer dans la maifon des prieres, & elle prenoit pour lors fon chappelet; & fe tournant vers l'Eglife le recitoit auec toute l'attention

qu'elle pouuoit auoir.

Elle demanda qu'elle opinion auoit le Medecin de sa maladie, on luy dit qu'il auoit bonne esperance de sa santé, c'est à Dieu fist-elle d'en determiner, qu'il face ce qu'il voudra ie ne seray pas marrie de le voir, comme elle vit que les remedes la tourmentoient sans effect elle en eût auersion, neantmoins elle les prenoit disant qu'il falloit obeyr.

Elle estoit dans vne ardeur bruslante, la colique la pressoit quelquefois viuemét, & si dans ses angoisses il luy eschapoit quelques paroles de chagrin, aussi-tost elle demandoit pardon, c'est le mal disoit-elle qui parle, ie veux obeyr à Dieu priez-le qu'il aye pitié de moy, c'est chose bien remarquable que iamais sa maladie ne l'empescha d'instruire, & de parler de Dieu à ceux où celles qui la venoient visiter, & mesme encor par fois elle enseignoit quelque chose de sa langue aux Meres qui l'assistoient. Elle auoit de grandes affections de mourir Religieuse comme on ne iugeoit pas à propos de luy accorder sa demande, on luy promit pour sa consolation qu'on l'enterreroit

aupres de la Mere de ſaincte Marie, qui eſt paſſée de ce monde dans l'eſtime d'vne haute vertu, on luy diſt auſſi qu'on l'enſeueliroit à la Françoiſe, cela luy donna vne ioye ſi ſenſible qu'elle ne ſe pouuoit contenir, elle auoit neantmoins encor vn regret c'eſtoit de mourir deuãt que les Sauuages fuſſent retournez de leur grãde chaſſe deſirãt leur témoigner le contentement qu'elle reſſentoit d'auoir embraſſé la foy de I. Chriſt, elle demanda cette faueur à Dieu, qui luy fût accordée: car ils arriuerent 2. iours deuãt ſa mort, & l'eſtant venuë viſiter elle déploya ſon zele & ſa rhetorique, elle ſe met ſur ſon ſeant, & les ſentant à l'entour de ſon lict elle leur dit d'vne voix ferme, à la bonne-heur que ie vous parle encor vne fois deuant ma mort, iauois deſiré cela tres-ardemment, ne croyez pas que ie ſois triſte, quoy que vous me voyez malade & toute mourante, mon cœur eſt plein de ioye de ce que ie m'en vay au Ciel; ô que ie remercie Dieu de bon cœur de ce que ie ſuis baptiſée & de ce qu'il m'a fait la grace de croire touſiours en luy depuis que ie ſuis Chreſtienne, ie

meurs dans ce contentement là, soyez fermes en la foy, ie prieray Dieu pour vous quand ie seray en Paradis, afin que vous perseueriez en son Eglise, priez-le aussi qu'il m'ayde à bien mourir. I'ay vne consolation toute particuliere de ce que mes bonnes Meres m'ont promis que ie serois enterrée aupres de la Religieuse qui mourut il y a 3. ans. A ce discours les Sauuages respondirent à leur ordinaire ho, ô, ô, pour marque qu'ils approuuoiét tout ce qu'elle auoit dit, plusieurs lui parlerent en particulier, & tous luy donnant le dernier adieu, s'en retournerent fort satisfaits; Nous sommes grandement faschez disoient-ils, de la mort de cette bonne femme, elle sçauoit toutes les prieres, elle nous instruisoit & nous parloit souuent de Dieu dans nos cabanes, nous l'aymions tous.

Le Pere Superieur la voyant baisser notablement luy donna le sainct viatique & en suitte l'Extreme-Onction, & luy recommanda de s'occuper tant qu'elle pourroit dans l'amour de celuy qu'elle alloit voir, se sentant affoiblir c'est à ce coup dit-elle, ie me meurs, & ioignant les

les mains & leuant les yeux au Ciel, elle perdit la parole, mais non pas l'oüye, si bien que comme on luy suggeroit quelques actes d'Amour & de confiance elle monstroit en serrant la main des Meres qui l'approchoient, qu'elle prenoit plaisir en ces sainctes actions, elle passa au Ciel dans cette douceur, nous laissant vn riche exemple des bontez de l'esprit diuin. Les Religieuses Hospitalieres qui aimoient vniquement cette bonne femme pour sa vertu luy firent vn seruice le plus solemnel qu'elle peurent, auquel assisterent les Sauuages qui se trouuerent pour lors à sainct Ioseph.

Le 12. d'Octobre vne autre femme nommée Marie 8ki8ichun8k8e rendit l'ame à Nostre Seigneur dans le mesme Hospital apres vne maladie de trois mois, causée en partie pour la perte de son mary Chrestien tué par les Iroquois, sa patience fut insigne, elle brusloit d'vn feu qui luy consommoit la langue & le gosier & toute la poitrine; elle desseicha comme vn squelet, iamais neantmoins elle ne manqu'à de rendre ses petits deuoirs à Dieu soir & matin, elle n'eust pas

crû estre Chrestienne si elle n'eust fait ses prieres, le Pere Superieur là consolant sur ses Angoisses elle s'escria d'vne voix fort dolente, ie n'apprehende point la mort, ie ne me fasche point de ce que Dieu ordonnera de moy, mais i'ay des regrets bien sensibles de laisser cette pauure petite orfeline, (monstrant vne seule enfant qui luy restoit) sans aucun secours, le Pere luy promit qu'il l'aideroit & les Hospitalieres luy firent faire vne petite robe au plustost ce qui consola tellement cette bonne Mere qu'elle embrassa son enfant, auec des tendresses admirables, puis la donnant à vne femme Sauuage luy dît, prẽd là pour ta fille & ne l'apporte plus, de peur que cela ne resueille mes douleurs. Quelque temps deuant sa mort, elle demanda à se confesser, ie me suis faschée disoit-elle, ie desire qu'on me face venir vn Pere, ce fut la derniere Confession de sa vie, car bien-tost apres elle perdit la parole, ne laissant pas par vn signe de ses yeux de tesmoigner qu'elle entendoit ce qu'on luy disoit & qu'elle exerçoit les actes qu'on luy suggeroit, estant encor

aux troisRiuieres deuant qu'elle descendist à l'Hospital, elle dist a vn Pere qui la consoloit ie m'en vay à sainct Ioseph, ie me logeray aupres de l'Hospital, & ie demeureray le reste de mes iours auec les croyans, ie m'approcheray d'Helene qui sçait toutes les prieres (c'est cette bonne femme dont nous venons de parler) elle m'instruict profondément, en effect cette bonne femme Aueugle a aidé beaucoup de personnes à voir & embrasser la vertu & les verités de nostre creance.

Vne ieune fille d'vne Nation qui tire plus vers le Nord que Tadoussac, estant venuë voir les Sauuages de ce quartier là, tomba malade, on la fist apporter de 40. lieuës loin en cét Hospital, où elle a demeuré 4. où 5. mois malade, c'est chose estrange que cette ame qui auoit tousiours esté dans la barbarie estoit neantmoins doüée d'vne douceur si amiable qu'on la gouuernoit aussi facilement qu'vn petit enfant, quoy qu'elle eust des douleurs tres-sensibles & tres-ennuyantes, iamais elle ne se plaignoit iamais elle ne demandoit rien, elle aggreoit auec vn visage gay & serain tout

ce qu'on luy donnoit ſes delices eſtoient de prier Dieu & quoy qu'elle fut debile, elle ne vouloit rien prendre qu'elle n'euſt entendu la Meſſe, ayant deſir de communier elle ſouffrit beaucoup pour ioüir de cette faueur, car eſtant bruſlée d'vne ſoif qui la conſommoit elle endura toute la nuict cette peine ſans iamais vouloir prendre vne goutte d'eau, elle en fût ſi foible que cette communion luy ſeruit de viatique. Le Pere Dequen la conſolant apres la Meſſe les Meres s'apperceurent qu'elle defailloit, le Pere luy dõne au pluſtoſt l'Extreme-Onction, & ce petit Agneau laué depuis-peu dans le ſang de Ieſus-Chriſt, s'en alla auec ſon vray paſteur dans le Ciel.

Vn ieune Attikameque, c'eſt vne nation qui eſt au Nord des trois Riuieres, auoit trois grandes playes mortelles & vne violente fievre qui l'oppreſſoit de temps en temps, ſes grandes maladies ne luy déroboient point la paix de ſon ame n'y la ſerenité de ſon viſage, aux moindres petits ſeruices qu'on luy rendoit, il teſmoignoit des actions de graces plaines de cœur, comme il n'auoit

pas esté profondément instruict, sa maladie nous ayant obligé de le baptiser promptemẽt, il ne sçauoit que quelques prieres qu'il recitoit si souuent auec son Chappelet, qu'on eust-dit qu'il n'auoit rien au monde de plus cher, en effect si dans son sommeil, son Chappelet luy eschapoit, il n'auoit point de repos, qu'on ne l'eût cherché & qu'on ne luy eust rendu, comme on vit que sa maladie luy donnoit le temps d'estre instruict de la Communion, d'ont il n'auoit point encor eu de connoissance, on luy en parla: mais on n'eust pas si-tost entamé ce discours que le voyla en ferueur, il presse a toute-heure ces bonnes Meres de l'inst uire, si quelque Sauuage le vient voir, il luy demande s'il est admis à la Communion s'il respond, que ouy, tu sçais donc bien ce que c'est, sied toy là & m'instruy; car ie veux Communier deuant que de mourir, en effect il mourut le lendemain qu'il eût receu son Sauueur.

Vn nommé Charles kȣerasing fils d'vne bonne veufue nommée Charitée estoit seul chasseur de sa famille composée de dix personnes, il a esté trois ans

malade, enfin s'estant retiré à l'Hospital; iamais on ne l'entendit pleindre, iamais il ne tesmoigna aucune tristesse n'y ennuy de son mal, il estoit tres-bien instruict, c'est pourquoy il n'estoit pas besoin de luy remettre en memoire son petit deuoir, il perdit la veuë 8. ou 9. mois deuant son trespas, ses douleurs augmenterent, mais sa patience ne diminua iamais : enfin elles en vindrent à tel point, qu'on ne pensoit pas qu'il les peust supporter deux iours sans mourir, & il les endura encor trois semaines entieres & dauantage, il prononçoit par fois le S. Nom de IESVS, comme en criant & en se plaignant dans ses plus grandes presses : mais aussi-tost qu'on luy parloit de Dieu il s'arrestoit tout court, prenant vn singulier plaisir dans les discours de pieté, & quelquefois il disoit aux assistans, encor que vous m'entendiez crier, ie ne suis pas neantmoins fasché, ie ne suis point las de souffrir, c'est la douleur qui à ses saillies ie veux ce que Dieu veut, c'est à luy d'ordonner de ma vie, il passa de ce monde muny de tous les Sacremens de l'Eglise.

Le 5. d'Auril, vn nommé Alexis Piminakȣauich Algonquin, quitta cette vie pour entrer dans vne autre meilleure, & de plus grande durée, ce pauure garçon estoit d'vn naturel assez vif, mais la grace temperoit bien son ardeur, vn an ou enuiron deuant son trespas s'estant rencontré aux trois Riuieres auec ses camarades qui traittoient auec leur rage ordinaire vn pauure prisonnier, il se retira doucement d'auec eux, ils se gausserent de luy, ils luy osterent son Chappelet le mirent en piece, en vn mot ils firent ce qu'ils peurent pour l'induire à tourmenter auec eux ce pauure miserable, ce ieune homme s'enfuit & se retira dans nostre maison, suppliant le Pere qui estoit-là de luy donner le couuert, & de l'aider à trouuer vne commodité pour retourner auec les croyans de saint Ioseph, le Pere s'y employa, ce bon garçon ne se contentant pas de viure à la façon des Neophytes, qui gagnent le cœur de ceux qui les connoissent tesmoigna vn desir de passer en France, pour apprendre la langue & employer le reste de ses iours au seruice de Nostre Sei-

gneur ſans ſe marier, la mort le prît dans ce deſir & dans l'exercice des vertus Chriſtiennes, il auoit vn grand ſoin de purifier ſon ame dans le Sacrement de Penitence, & de s'approcher de ſon Sauueur autant de fois qu'on luy permettoit, peut-eſtre que cét amour luy obtint la grace de ioüyr deuant ſon treſpas de tous les Sacremens que Dieu a laiſſez en ſon Egliſe pour le ſoulagement, & pour la ſanctification de ſes enfans, & qu'il puiſa dans ces diuines fontaines les eaux de grace qui luy donnerent vne mort auſſi douce que celle d'vn petit enfant.

Vn autre ieune garçon aagé d'enuiron 16. ans, nous a laiſſé des exemples d'vne patience de fer, vn abcez s'eſtant formé dans ſa teſte, & en ſuitte eſtant deuenu paralitique ſon pauure corps commença à ſe pourrir deuant que d'eſtre en terre, les vers luy ſortoient par les oreilles, ſa peau eſtoit toute déchirée & ſes membres s'en alloient quaſi en lambeaux, ie vous laiſſe à penſer de combien de douleurs eſtoit enuironné ce pauure garçon? on ne le pouuoit remuer

ny tourner, ny toucher qu'il ne souffrist dans l'extremité. cependant il ne disoit que deux mots Kitakϑchsin vous me faites mal, & il le disoit si doucement qu'on eust dit qu'il parloit pour vn autre, il n'auoit de l'esprit qu'autant qu'il en falloit pour souffrir patiemment & pour prier Dieu, la viuacité qu'il faisoit paroistre en santé, & qui auroit donné vn indice d'vne ame colere & impatiente ne parut plus dans sa maladie, sinon pour demander qu'on luy fist dire les prieres que nous enseignons aux nouueaux Chrestiens, ayant esté muny de tout le secours qu'on donne aux enfans de Dieu, il nous quitta chargé des merites d'vne riche patience.

Vne femme desia aagée fut portée à l'Hospital pour y trouuer son salut eternel, car selon les apparences humaines elle couroit des risques d'vne reprobation quasi certaine, si elle n'eust trouué ce refuge, il faut confesser que Dieu exerce vne estrange prouidence, & qu'il tient des voyes tres-cachées sur ce pauure peuple, les Peres qui sont venus icy des premiers ont veu cette femme ma-

riée à vn Capitaine de grande authorité parmy ceux de sa Nation, elle auoit vne famille grosse & florissante, vne parenté nombreuse, quantité d'alliances, elle a veu de ses yeux toute cette splendeur reduite au neant ne laissant apres soy quantité d'enfans qui luy sont morts qu'vne fille aueugle, laquelle ne luy donnoit pas trop de contentement, ces grāds coups dechargez du Ciel sur la teste d'vne pauure femme qui demeuroit parmy des impies, lesquels attribuent à nostre creance tous les fleaux, & toutes les calamitez qui accablent les Sauuages depuis qu'ils ont receu la Foy, estoient capables non seulement de luy donner de grandes secousses, mais aussi de la terrasser & de la perdre de fond en comble si elle n'eust esté secouruë, mais comme elle auoit grandement bien secouru & fortifié ses enfans & ses alliez à l'heure de la mort, ayant vn soin qu'ils mourussent en vrais Chrestiens, nostre Seigneur la voulu prendre en vn lieu où elle fust grandement assistée. Le diable luy liura plusieurs attaques, mais elle auoit cela de bon qu'elle ouuroit aisement son cœur

& nonobſtant ſes tentations elle prioit Dieu fort volontiers, ſa bonté luy a accordé à la mort ce qu'elle auoit procuré aux autres, nous laiſſans dans la croyance qu'elle auoit trouué grace deuant ſes yeux.

Cette maiſon de Charité n'a pas eu ſoin des grandes perſonnes ſeulement, mais elle a ſoulagé les plus petits enfans auec cette charge qui eſt de ſurcroiſt en la Nouuelle France qu'il faut nourrir & heberger les meres pendant qu'on ſecourt leur enfans, car elles ne les quittent point de veuës, ces pauures femmes voyant ſouffrir ce qu'elles ont de plus cher paſſeront les iournées entieres ſans dire vn ſeul mot ſi on ne leur parle, les enuiſageant auec des tendreſſes affligeantes, elles meſmes les enſeueliſſent & les portent en la Chappelle en attendant qu'on les mettent en terre, ſe tenant par force vn long-temps deuant l'Autel à prier Dieu. Vne Religieuſe ſe perſuadant vn iour que ces bonnes meres prioient pour leur enfans leur diſt, vous n'auez que faire de preſenter vos prieres à Dieu pour ces petits innocens, ce ſont

des Anges deuant ſa face, nous le ſça-uons bien, reſpondent-elles, c'eſt noſtre ioie que nos enfans ne ſentent point le feu deuant que d'aller au Ciel nous pen-ſons aux contentemens qu'ils ont, & nous les ſupplions en noſtre cœur de ſe ſouuenir de nous aupres de Dieu.

Comme on faiſoit tous les ſoirs les prieres à l'Hoſpital, où les Sauuages voiſins ſe trouuoient quatre ou cinq femmes eſtãt reſtées apres les autres di-rent à la Mere qui vouloit eſteindre les cierges de la Chappelle, attend vn petit, ma Mere, nous n'auons pas acheué nos prieres, auiourd'huy on a enterré vne femme Chreſtienne, nous voulons prier Dieu pour elle, leur deuotion dura vne bonne heure, ces actions conſolent bien fort ces bonnes ames qui recueïllent dés cette vie le fruict de leur charité, ayãt veu de leurs yeux quantité de ſainctes actions qui ſe ſont faites dans leur Hoſpital.

On a baptiſé pluſieurs perſonnes, entre autre vn Vieillard y ayant paſſé l'Hyuer monſtra vne ferueur extraordinaire à ap-prendre les myſteres de noſtre creance & a faire entrer dans ſa memoire les prie-

res & l'exercice d'vn vray Chreſtien, il ne ſe laſſoit point de les dire & redire inceſſamment, enfin ſon aſſiduité & ſa diligence luy obtindrent vne faueur dont il n'en cognoiſtra la beauté qu'au Ciel.

D'autres ayant appris que Dieu agreoit qu'on luy preſentaſt les premices de toutes choſes, prirent les plus beaux faiſſeaux d'eſpics de leur Bled-d'Inde, que nous leur aidons à cultiuer, & les allerent preſenter ſur l'Autel auec plus de cœur que de compliments.

Les petites filles Sauuages voiſines de l'Hoſpital vont viſiter ſouuent les Religieuſes, les ſuppliant de les inſtruire, on leur faict reciter le Catechiſme, on les interroge, on les fait prier Dieu, & il y en a de ſi conſtantes qu'il les faut pluſtoſt reprendre d'eſtre importunes que de manquer de diligence, comme les Religieuſes donnoient certain iour quelque petite recompenſe à celles qui auoient bien retenu ce qu'on leur auoit enſeigné, & qu'on voulût auſſi preſenter quelque choſe à leur compagnes, elles repartirent, fort bien, interrogez nous & nous demandez comme aux autres, &

ſi nous diſons bien nous prendrons vos preſens.

Voila en quoy ces bõnes Religieuſes ſe ſont occupées cette année voyla leur exercices outre leur fonctions ordinaires dont elles s'acquittent ſainctement, ſi le deffaut des petits ſoulagemens qu'on à en France, ſi la pauureté & la diſette, ſi les incommoditez d'vn nouueau pays aide à faire des ſaincts, elles y auront bonne part.

CHAPITRE VII.

Du Seminaire des Vrſulines.



L'Arriuée des vaiſſeaux à augmenté la ioye de ce petit ſeminaire luy rendant ſaines & ſauues deux braues Vrſulines qui ſe ſont moquées auſſi bien que les autres des dangers de la mer, & qui pour toutes les fatigues d'vn long voyage n'ont iamais tourné la teſte en arriere, le choix de ces deux bons ſubiects à eſté

fait par Monſeigneur l'Archeueſque de Tours, lequel eſtant ſupplié par la Superieure du petit Conuent de Kebec, de leur enuoier du renfort douta quelque temps s'il confiroit aux longs dangers de l'Ocean des filles qui viuoient icy dans l'aſſeurance, mais voyans que le chemin eſtoit deſia frayé & qu'il ne pouuoit ſans quelque reproche de ſa bonté refuſer vne demande ſi raiſonnable & ſi ſainte, n'eſtant pas bien ſeant de laiſſer vn tel ouurage imparfait, il y voulut luy meſme contribuer ſes ſoins & ſes affections. Il ſe tranſporte en la maiſon des Vrſulines de Tours il écoute celles qui auoient plus de feu & plus de zele pour cette miſſion, & apres les auoir diligemment & ſainctement examinées, il donne ſa Benedicton à ſœur Anne de ſaincte Cecile & à ſœur Anne de Noſtre Dame, & pour teſmoignages des deſirs qu'il à de ſouſtenir ce petit ſeminaire, il fait conduire ces deux bonnes filles dans ſon propre Caroſſe iuſques à Poitiers, ſes affections ne ſe renferment pas dans l'enceinte de ſon Dioceſe, ſon cœur eſt plus grand que le Iardin de la France, il fait eſperer aux pau-

ures Sauuages vne partie de ses bontez; mais disons deux mots de l'employ de ces bonnes Ames.

Les Vrsulines ont de petites écolieres Françoises elles en ont aussi de pensionnaires & le païs se peuplant dauantage augmentera leur employ, elles ont des seminaristes sedentaires, elles en ont de passageres tirées des cabanes des Sauuages, leurs grilles sont par fois visitées des nouueaux Chrestiens & des bons Neophytes qui les vont voir pour entendre parler des choses du Ciel, il y a des filles en cette maison qui parlẽt Algonquin, d'autres qui parlent Huron, elles honorent Nostre Seigneur en plusieures langues, & sa bonté leur donne occasion de debiter la science qu'il leur à departies leur enuoyant des personnes qui apprennent par leur moyen à le connoistre & à l'aimer.

Cette année vne seminariste qui auoit desiré ardemment d'estre Religieuse est passée de cette vie dans vne meilleure elle se nommoit Agnes Chabȣekȣechich ses parens l'ayant retirée du seminaire pour se seruir de son petit trauail comme

elle

elle eſtoit deſia grãde, il arriua qu'en nauigeant dans leurs petits canots elle trouua dans la grande riuiere ſon beau frere; l'ayãt apperceuë ſe iette à l'eau & la retire de la mort car elle couloit deſia à fonds, il ſauua auſſi ſes compagnes qui eſtoient dans le meſme naufrage, or comme on ne rechauffe point cette pauure fille que le froid d'vne ſaiſon deſia bien rude auoit portée à deux doigts du trépas elle ne fiſt que traiſner iuſques enuiron les feſtes de Noël qu'elle prit vne nouuelle naiſſance en Paradis, elle donna beaucoup dedification aux Sauuages dans le peu de temps qu'elle fût auec eux, comme elle auoit vne belle voix, elle leur chantoit des Cantiques ſpirituels qu'on luy auoit appris au ſeminaire, elle ſe rendoit obeiſſante & ſa deuotion agreoit extremément à ces bons Neophytes, quand ceux qui l'aſſiſtoient luy eurent annoncé la nouuelle de ſa mort voyans la rigueur de ſa maladie, elle rentra dans ſoy-meſme puis tirans vn profond ſoupir, helas ie voudrois bien dit-elle me pouuoir Confeſſer, ie ne ſens rien qui me preſſe la conſcience,

mais ie ſouhaitterois bien fort neantmoins d'eſtre aſſiſtée par quelque Pere, il n'y auoit pas de moyen pour lors, car ſes parens l'auoient menée auec eux dans leurs grandes chaſſes, vn ieune François qui accompagnoit cette eſcoüade de Sauuages Chreſtiens, pour apprendre leur lãgue s'en reuint ſi édifié & ſi eſtonné de tous tant qu'ils eſtoient, & notamment de la belle mort de cette ieune ſeminariſte qu'il en conſola bien fort tous ſes parẽs qui nous l'ont raconté, elle produiſoit des actes de douleur d'auoir fâché Dieu, mais auec des tendreſſes ſi grandes, que les Sauuages en eſtoiẽt touchez, elle auoit touſiours en main & deuant ſes yeux ſon liure de prieres: car elle liſoit fort bien & quand ſa veuë vint à s'affoiblir elle ſe ſeruoit de ſon Chappelet pour entretenir ſes petites deuotions, ſes parens enterrerent auec elle ſon liure & ſon Chappelet pour marque de ſa pieté & de l'amour qu'elle auoit enuers Dieu, & enuers la ſaincte Vierge. Comme on leur demandoit s'ils n'auoient point de regret de ſa mort non dirent-ils, elle eſt trop bien morte nous la croyons bien-

heureuse, il ne faut pas s'attrister de son bon-heur, c'estoit vn excellent esprit, Dieu luy à accordé de mourir vierge comme elle l'auoit desiré, nonobstant qu'elle eust esté recherchée de quelque François & de quelques Sauuages.

Vne bonne femme Chrestienne ayant eu deux filles d'vne ventrée demandoit il n'y à pas long-temps à vn des Peres de nostre Compagnie si les Meres Vrsulines ne voudroient pas bien prendre l'vn de ses enfans, n'ayant pas le moyen de les nourrir tous deux, le Pere luy repartit qu'il estoit trop petit n'estant encore qu'au maillot, il est vray respondit-elle que les Religieuses n'ont point de laict, mais elles ont tant de charité & tant d'esprit qu'elles trouueront bien le moyen de luy sauuer la vie, elles disoit cela à mon aduis à raison que les Vrsulines ont eu auec elles trois petites orphelines ausquelles il falloit quasi faire l'office de nourrices; Il y en à vne autre qui n'a que trois ans & qui a esté trois mois de l'année percluse de tous ses petits membres, si bien qu'elle n'auoit que la langue libre, vous diriez que la raison

à notablement preuenu le temps qu'elle se découure és autres enfans, & que les benedictions du Ciel luy ont esté données en abondance, elle à esté voüée à Dieu par son Pere, & par sa Mere dés sa premiere naissance, il n'y à rien de si obeyssant rien de si complaisant c'est vne humeur composée de succre & de miel tant elle est douce, ce qui n'a pas peu seruy pour soulager les peines de ses maistresses, car il falloit qu'ils la tinssent quasi iour & nuit sur leurs bras, lors que ses douleurs plus pregnantes luy tiroient les larmes des yeux, si on luy disoit c'est assez pleuré, priez Dieu, elle se mettoit à chanter *l'Aue maria*, où quelque autre priere, il arriua que l'vne de ses maistresses fut contrainte de la leuer quatre fois pour vne nuict, le lẽdemain matin on luy dit Charité, c'est ainsi qu'elle se nomme, vous auez bien donné de la peine a vostre mere, il est vray dit-elle mais m'a mere est bien patiente, elle ma fait comme elle feroit à Iesus, cette enfant qui n'a que trois ans fait plusieurs actions qui la font admirer, les Meres ne chantent quasi rien au Chœur que cette petite in-

nocente ne retienne quelque verſet, variant les champs & les entonnans auſſi gentiment qu'vne grande perſonne, cela conſole bien fort ces bonnes Religieuſes de voir de ſi gentilles inclinations en des Sauuageons ſi peu cultiuez depuis tant de ſiecles.

Comme les Seminariſtes ſedentaires ſont veſtuës à la Françoiſe, demeurant auec les Penſionnaires Françoiſes, on taſche par fois de leur donner de l'emulation, on en a fait communier cette année vne petite bande d'vnes & d'autres, vne Maiſtreſſe a pris ſoin des Françoiſes, & vne autre a pris le ſoin des filles Sauuages, elles ont employé ſix ſemaines à les inſtruire & à les diſpoſer plus particulierement à cette premiere Communion, ces enfans firent paroiſtre tant d'affection & tant de ferueur que ces bonnes meres en eſtoient dans l'eſtonnement, les voyant conceuoir & gouſter les choſes de Dieu d'vne façon toute particuliere, i'aduouë, diſoit la Mere Superieure que les interrogeant pour reconnoiſtre ſi elles eſtoient capables de receuoir ce pain celeſte, qu'elles

ont surpassé mon attente, les voyant instruites & touchées au delà de mes esperances, le temps de leur Communion approchant, leur Maistresse voyant que leur desir augmentoit, leur dit qu'il leur manquoit encor quelque chose pour plaire à celuy qu'elles vouloient receuoir, ces pauures petites creatures se croyans quasi rebutées demandoient en pleurant ce qu'il falloit donc faire, on leur parle d'vne Confession generalle qui ne pouuoit pas estre de beaucoup d'années, non seulement pour ce qu'elles sont encor ieunes, mais par ce qu'il n'y a pas long-temps qu'elles sont baptisées, on les instruit là dessus, elles s'y comportent en personnes meures & touchées de Dieu, se confessans auec beaucoup de tendresse, & auec beaucoup de ressentiment de leurs pechez, s'estant ainsi disposées elles vont trouuer leur Maistresse & luy disent il, n'y a plus rien dans nostre cœur, tout le mal en est dehors, c'est à ce coup que Iesus y viendra, on leur accorde ce qu'elles auoient tant demandé & tant attendu ; de verité Nostre Seigneur ne fait point de distin-

ction du Barbare ou du Grec, il agit en ce Sacrement, ſelon la diſpoſition de noſtre cœur, ces petites ames en firent paroiſtre les effects : pleuſt à Dieu, diſoit l'vne que celuy qui m'eſt venu voir demeuraſt touſiours auec moy, ô que i'ay reſſenty vn grand deſir de iamais ne l'offenſer, diſoit l'autre, fut-il ainſi, adiouſtoit ſa compagne, que iamais plus ie ne retournaſſe aux cabanes des Sauuages, i'ay trop peur de faſcher Dieu.

A peine auroit-on creu que les filles Sauuages ſe d'euſſent iamais aſſujettir à tous les exercices d'vne Claſſe comme font les Françoiſes, on n'eût iamais penſé dans les premiers commencemens qu'il euſt fallu parler de correction à des enfans qui iamais n'en reçoiuent de leurs parens, cela ſe fait neantmoins & auec fruict, & maintenant elles s'y accouſtument ſoit par l'exemple des Françoiſes, ſoit que leur eſprit ſe rende petit à petit plus ſouple. La Mere Superieure en ayant veu quelqu'vne commettre vne faute, recommanda à ſa Maiſtreſſe d'en tirer le chaſtiment, la pauure enfant ſe monſtra plus contrite & plus affligée

de sa faute que de la peine, elle se vint ietter aux pieds de la Superieure apres la correction auec des regrets si sensibles qu'il la fallu consoler.

Comme on disoit certain iour aux Seminaristes que les corps des bien-heureux auroient d'autant plus de gloire qu'ils auroient souffert ça bas auec plus de patience, & que la grandeur des souffrances seroit la mesure de leur beauté: Voyla qui va bien, respondirent-elles, les Sauuages seront donc bien releuez au Ciel, car ils souffrent beaucoup notamment pendant l'Hyuer, cela nous donne enuie d'estre malade, afin d'endurer dauantage pour auoir plus de gloire, elles offrent à Nostre Seigneur leurs petits trauaux & leurs petites peines, elles dressent leurs pensées & leurs intentions auant que de commencer leurs petits ouurages, que si la chose est penible, elles s'arrestent par fois vn peu de temps pour faire vne petite priere, & vne petite eleuation de cœur au Ciel, elles passent encore plus auant, car pour entretenir cette ferueur, il y en a tousjours quelqu'vne qui reueille les autres

s'escriant tout haut, faisons tout pour l'amour de Nostre Seigneur, mes sœurs, faisons tout pour son amour, cette deuotion les tire petit à petit de la paresse & de la liberté qui n'est que trop naturelle aux Sauuages.

Deux Seminaristes ayant esté enuoyées en quelque endroit, & s'estant arrestées plus de temps qu'il n'en falloit pour la commission qu'on leur auoit donnée, ne respondoient rien à leur Maistresse qui les tançoit, iusques à ce qu'elle leur vint à demander à quoy elles auoient employé leur temps, nous nous sommes arrestées, dirent-elles, à penser & à parler des souffrances du Fils de Dieu, car cela est bien estrange qu'il se soit fait homme pour endurer, & pour payer son Pere; il aime bien les hommes, puis qu'il a tant pâty pour leurs pechez, ie pense souuent à cela pendant la Messe, disoit l'vne des deux: & moy, disoit l'autre, i'y pense aussi, & ie me donne à luy, & ie le prie qu'il dispose de moy comme il voudra.

Ie n'aurois pas pensé que les Sauuages fussent si constans à prier pour quelques

personnes quand ils l'ont entrepris, vne ieune fille aagée, peut-estre de douze ans disoit au Pere qui est retourné cette année de France, il ne s'est passé iour que ie n'aye prié pour toy, le Pere ne la croyant pas, luy demande ce qu'elle disoit à Dieu, aussi-tost sans broncher, elle luy dist promptement, voicy comme ie luy parle; Mon Dieu ayez pitié de nostre Pere, conseruez-le, empeschez qu'il ne fasse naufrage par vn trop grand vent, ou par de trop grandes vagues, menez-le en son pays, & le ramenez, vous pouuez-tout: Voyla toute sa Rethorique qui vaut mieux que celle de Ciceron.

Il y a vne ieune Seminariste qui n'a point manqué depuis trois ans de prier Dieu à la saincte Communion pour Madame de la Peltrie Fondatrice du Seminaire, les autres font le mesme pour les personnes qui leur font du bien en particulier dont ont leur donne aduis; mais à propos de Madame de la Peltrie, quand ces petites plantes la virent de retour au Seminaire, apres quelque sejour qu'elle a fait à Montreal, elles ne pouuoient contenir leur ioye, c'est bien pour

rs qu'elles la regardoient pour leur
aye Mere qui les a tousiours bien che-
:s & bien-aimées : Or ce n'est pas seu-
nent à l'endroit de ces ieunes enfans
ie ces bonnes meres employent leur
le, des femmes toutes faites, & mes-
: encor d'autres personnes les vont vi-
er à leurs grilles, & les supplient de
ir donner quelque instruction : d'au-
s laissent leurs filles comme en depost
ndant quelques mois qu'ils vont faire
irs grandes chasses, ce qui les accom-
ode entierement, car ils n'ont point la
ine de les traisner apres eux dans les
is, ils sont bien asseurez que leurs en-
is ne souffriront ny la faim, ny le froid
ndant qu'elles seront auec ces bonnes
res, & ce qui vaut mieux que tout le
te, ils se resioüyssent de ce qu'on leur
rend le chemin du Ciel, vne pauure
nme voulant à ce propos laisser sa fille
c les autres, cét enfant ne peust de-
urer si long-temps esloignée de sa
re, elle pleure, elle s'afflige, bref on
enuoye à ses parens ; La mere s'en at-
tant, disoit, ma fille n'a point d'esprit,
perois qu'elle m'enseigneroit ce qu'el-

le auroit apris aupres de ces bonnes Me
res pendant cét Hyuer, & me voila fru
strée de mon attente: Vne autre sienn
parente disoit à l'enfant; pleust à Die
que ie fusse en aage d'estre auec les Rel
gieuses, i'aurois plus d'esprit que to
car ie ne les quitterois pas que ie ne fu
se instruite: pour conclusion ces deu
bonnes femmes se rendirent assidu
cinq ou six semaines pour venir enter
dre parler de la doctrine de Iesus-Chri
& puis il fallut suiure ceux qu'elle r
pouuoient quitter.

Vne autre femme baptisée depuis que
ques années s'en alla exprez chez l
Meres & demanda qu'on l'instruisit d
mystere du tres-sainct Sacrement, i'
esté long-temps absente de sainct I
seph, disoit-elle, ie ne me suis poi
trouuée aux instructions, i'ay perdu
memoire de ce que ie dois sçauoir,
chaque article que luy expliquoit la bo
ne Mere qui luy fut donnée pour ma
tresse, voila iustement ce qu'on m'a u
enseigné, ie n'ay point d'esprit, ie n
sçaurois retenir ce qu'on me dit, en ve
té tu me fais plaisir, ie te remercie,

ie i'estois affligée autre fois, adioutoit-
le quand quelqu'vn de mes enfans ve-
oit à mourir ; ie ne pouuois me conso-
r en façon du monde, mais depuis que
suis baptisée ie n'ay plus ces ennuis, car
d'y en mon cœur, Dieu à de l'esprit, il
t bien sage, il est bon, il sçait tout ce
u'il fait, peut-estre qu'il voit de loin
ue si mon enfant viuoit plus long-temps
ne croiroit plus en luy & qu'il seroit
uflé, voila pourquoy il le prend de
onne heure, laissons le donc faire : car
ion enfant n'est pas mal d'estre auec luy,
uand i'en voy mourir quelqu'vn, ie d'y
Dieu ; détermine de moy aussi si tu
eux, fais tout ce que tu voudras de
nes enfans, tu me veux peut-estre es-
rouuer tu veux voir si ie croy en toy
uand tu m'affligerois cent fois d'auan-
age i'y croyray tousiours, ie t'aymeray
& t'obeïray tousiours, ie veux tout ce que
u veux, & puis m'addressant à mon en-
fant, ie luy d'y prens courage vas-t'en
voir Dieu, & quand tu le verras, dis luy,
ayez pitié de ma mere, prie-le pour moy
afin que i'aille au Ciel auec toy, ie pri-
ray pour ton ame afin que tu ne sois pas

long-temps en Purgatoire.

Sa maitresse luy parlant à ce propos de Indulgences qu'on pouuoit gagner auec vne médaille, elle s'escria auec autant de ioye comme si elle eust trouué vn thresor, voyla pour la premiere fois que i'entends parler de cette doctrine, en verité m'a mere, disoit-elle, tu me fais plaisir ie te remercie ô ce que tu dis est bon ie m'en souuiendray tous les iours de ma vie, notamment quand ie Communiray, elle prit la médaille qu'on luy donna auec vn sentiment tout plein de reconnoissance il ne se passera iour que ie ne prie Dieu qu'il te récompence de la peine que tu as prise de m'enseigner.

Quelques Hurons estãt descendus cét Hyuer à sainct Ioseph, ne manquoient iamais de deux iours l'vn d'aller visiter celles qui parlent leur langue pour estre instruit en nostre creance notamment sur l'Adorable mystere du sainct Sacrement, ils auoient plus d'vne lieuë de chemin à faire pour aller à cette escole, ny le vent ny la neige ny le froid ny le mauuais temps ne les en ont iamais empeschez, & par fois ils demeuroient les deux & trois

eures dans le parloir, nonobſtant la
gueur du temps, ſans iamais parler
'autre choſe que de leur Catechiſme
uoy qu'on leur offrit à manger & qu'on
s inuitaſt de s'aller chauffer dans la mai-
ɔn voiſine, rien ne leur ſembloit plus
reſſé n'y de plus grande importance que
e ſe faire inſtruire; la ferueur du diſci-
le aide par fois a rechauffer le cœur de
ɔn maiſtre.

Ie ne finiray point ce Chapitre que ie
aye encor touché vne autre occupa-
on des Vrſulines de Canada, c'eſt
:xercice des œuures de miſericorde
ɔrporelle, il faut aider les corps qui
:ut gagner les eſprits; ſi toſt que les
iſſeaux furent partis pluſieurs Semi-
ariſtes paſſageres ſe preſenterent ſi pau-
es & ſi mal veſtuës qu'il fallut leur
ɔnner dequoy ſe couurir, & ce qu'on
ur donna auroit ſerui à plus de vingt
:minariſtes ſedentaires, elles dérobe-
nt aux vnes ce que la charité vouloit
u'on donnaſt aux autres, cette année
 les a bien empeſchées de commettre
 ſemblable larcin: car on ne leur a point
 fort peu apporté d'etoffes le deffaut

du temporel retarde beaucoup le spirituel.

Ce n'est pas tout, plusieurs Sauuages de l'Isle de la Nation d'Iroquet, & d'autres endroits s'estans campez assez proche de Kebec, alloient tous les iours en la Chappelle des Vrsulines, où le Pere Dequen leur faisoit l'aumosne spirituelle, on en a baptisé quelques-vns en cette petite Eglise apres les auoir suffisamment instruits : Or comme la misere accabloit ce peuple, l'aumosne spirituelle estant faite suiuoit la corporelle, les Meres au sortir du Sermon donnoient à manger à quatre-vingt personnes, charité qu'elle ont continuée enuiron six semaines durant : Voicy la reconnoissance de ce bien fait, les femmes venoient encor en d'autres temps visiter les Meres, elles entroient dans la Classe des filles Sauuages, où l'on ne cessoit de leur apprendre à prier Dieu, les hommes entroient aux parloirs pour le mesme sujet, leur ferueur payoit & recompensoit la bonté des Meres, & comme vn bien-fait dispose vn bon cœur à en faire vn autre, ils ne pouuoient renuoyer ces bonnes

gens

gens ſans vne ſeconde aumoſne, le moyen de voir de grands corps affamez ſans les ſecourir, qui donne à Dieu doit ouurir ſon cœur & ſes mains pour receuoir; il veut eſtre le Maiſtre & auoir le deſſus en tout, qu'il ſoit beny au delà des temps & de l'éternité.

CHAPITRE VIII.

De ce qui s'eſt paſſé à l'occaſion de quelques Apoſtats.

Quoy que cette nouuelle Egliſe ſoit dans la ferueur de ſes commencemens, elle ne laiſſe pas pourtant de ſouffrir des ſcandales de quelques mauuais Chreſtiens; Satan faiſant tous ſes efforts pour reprendre les places que Ieſus-Chriſt a conqueſtées ſur luy, & ſe maintenir dans la poſſeſſion d'vn pays où il a regné paiſiblement pendant tant de ſiecles. Nous auons neantmoins ſujet de nous conſoler dans ce malheur, ſur ce

que ces ſcandales ne ſont pas ſoufferts, & que bien ſouuent ils reüſſient à la gloire de Dieu qui les a permis, & à la confuſion du Demon qui les a ſuſcitez. La ſource de tous ces ſcandales n'eſt autre que la liberté qu'ont touſiours eu nos Sauuages, & qu'ils voudroient bien retenir, d'auoir autant de femmes que bon leur ſemble, & de les quitter ſelon leur fantaiſie: D'où viẽt que de toutes les loix Chreſtiennes que nous leur propoſons, il n'en eſt point qui leur ſemble ſi rude, comme celle qui defend la polygamie, & qui ne permet pas qu'on rompe les liens d'vn iuſte mariage. Comme ils haïſſent extremément tout ce qui choque tant ſoit peu la liberté, ils ont de la peine à plier le col ſous vn ioug qu'il n'eſt pas licite de changer ny de quiter, & ne regardent plus le mariage des Chreſtiens comme vn ayde & vn ſoulagement de la vie humaine, mais comme vne ſeruitude pleine de deſplaiſir, & d'amertume: C'eſt ce qui empeſche la pluſpart des infideles d'accepter la Foy, & l'a fait perdre à quelques-vns qui l'auoient deſia embraſſée. Il y en a plu-

ſieurs, graces à Dieu, qui nous donnent toute ſorte de contentement ſur ce ſujet, gardant exactement toutes les loix du Mariage, ſans peine & auec la benediction du Ciel. Il s'en eſt trouué neantmoins deux cét année, qui ont cauſé du ſcandale en cette matiere, & ont beaucoup troublé la Paix de cette petite Egliſe.

Le premier s'appelle Eſtienne Pigarȣich, le ſecond, François Kokȣeribagȣgȣch : celuy-là auant ſon Bapteſme eſtoit vn des plus fameux Sorciers de ſa Nation, & qui donnoit plus de peine à ceux qui trauailloient à ſa conuerſion: Mais enfin, apres auoir reconneu & embraſſé apres pluſieurs combats la verité de noſtre creance, il l'a profeſſa auec autant d'ardeur, comme il l'auoit auparauant combattuë. C'eſtoit luy qui appelloit & amenoit les autres aux prieres, qui chaſtioit les meſchans, & qui preſchoit noſtre doctrine dans les Egliſes & dans les cabanes auec vne ferueur & éloquence qui n'auoit rien de barbare: il cõtinua dans ce zele tandis qu'il fuſt en la compagnie des Chreſtiens de ſainct Ioſeph;

mais s'estant separé de ceux-cy, pour monter aux trois Riuieres où se trouuoient pour lors les Algonquins de l'Isle ses compatriotes & ceux d'Hiroquet, qui sont deux Nations extremément insolentes, orgueilleuses, pleines de superstitions, & de libertinage, il se laissa bien-tost corrompre auec son compagnon par ces mauuaises compagnies; en sorte que tous deux quitterent leurs femmes legitimes auec l'exercice de la Foy, & prindrent chacun vne cõcubine.

Le 25. de Decembre, iour de la Natiuité de Nostre Seigneur, le Pere Iean de Brebeuf, qui iusques à lors n'auoit rien peu gagner sur les esprits de ces deux Apostats, enuoye querir Estienne pour l'aduertir que c'estoit le lendemain qu'on solemnisoit la feste du Sainct dont il porte le nom, & qu'en ce iour il deuoit mettre fin à ses desbauches, & se remettre dans le deuoir d'vn bon Chrestien. Il vient & apres auoir ouy le sujet pour lequel on l'auoit appellé, se retire, sans dire autre chose, sinon que c'estoit perdre du temps que de luy parler de cette matiere. Ce fust neantmoins vn coup

de flesche qui luy entama le cœur, & y fit vne playe dont il reuint bien-tost chercher le remede.

Ce fust le lendemain, iour de Sainct Estienne son Patron qu'il reuint sans estre appellé, & dit au Pere : Ie parle tout de bon, ie ne ments point, i'ay resolu de mettre fin à mes desbauches, depuis que i'ay quitté Dieu, ie n'ay pas eu vne bonne heure. Ie suis piqué nuict & iour des remords de ma conscience, les flammes que vous nous preschez, sont tousiours presentes à mon esprit, ie ne vois iamais de feu, que ie ne me souuienne de celuy d'Enfer, & ie me figure qu'il n'est allumé que pour moy, mille pensées me troublent l'esprit, & me percent le cœur, i'ay esté instruit auec tant de soin, dis-ie en moy-mesme, i'ay protesté mille fois que i'aymerois mieux perdre la vie, que d'abandonner la priere, i'enseignois les autres, i'asseurois ceux qui bransloient, i'encourageois ceux qui craignoient, ie chastiois les meschans, & me voyla décheu maintenant, & deuenu le plus abominable de tous. Dieu me haït, le ma-

lin esprit me possede, & ie ne puis attendre autre chose que de brusler eternellement: dans ces pensées qui ne me quittent iamais, ie m'estime indigne de viure; Il y a trois iours que ie ne mange rien, ie ne sçaurois subsister dans cét estat, il faut que demain ie me confesse, & puis ie demeureray auec toy, si tu l'agrée, pour m'escarter des occasions qui me perdent, tu m'obligeras encore de me prester vn habit François, qui me fera souuenir que ie ne dois plus viure en Infidele, mais en Chrestien. Ie descendray bien tost à Sainct Ioseph, escrits au Pere Vimont, qu'il me reçoiue dans sa maison, afin que ie ne sois pas contraint de retourner dans les cabanes de nos gens, où les mauuaises compagnies auec la foiblesse de ma natute, acheueroient à me perdre.

Le Pere Brebeuf esmeu de ce discours, luy accorde ce qu'il demande, & le retire dans nostre maison, où estant visité par vn des principaux nommé Salomon, il luy déclare la resolution qu'il auoit prise, le suppliant de luy pardonner la faute qu'il auoit commise, & le scandale qu'il

auoit donné, & le loüant de ce qu'il croyoit fermement nonobſtant les contradictions, & mauuais exemples des Infideles, parmy leſquels il conuerſoit ; à quoy Salomon reſpondit fort à propos, loüant le deſſein d'Eſtienne, & l'exhortant à la perſeuerance.

Le 28. de Decembre iour de ſainct Iean apres auoir paſſé toute la nuict ſans dormir dans la recherche, & douleur de ſes pechez il ſe confeſſa auec toutes les marques exterieures d'vne vraye penitēce, & ayāt demeuré en priere hors de la Chappelle iuſques apres la Predication, enfin il entre veſtu d'vn habit François, ſe met à genoux deuant l'Autel, baiſe la terre, puis ſe leue, & ſe tournant vers les François, & Sauuages il harangua en cette ſorte.

Ie ſuis celuy qu'on appele Eſtienne Pigaroüich, celuy qui iadis auoit tant d'affection pour la priere, qui a eſté inſtruit auec tant de ſoin, qui a eſté baptiſé des premiers de nôtre Natiō, qui preſchoit la Foy aux autres, qui chaſtioit les méchans & qui par apres eſt deuenu le plus meſchāt de tous, & c'eſt changé en vn miſe-

rable Apostat, ie n'ay pas honte de confesser, ce que vous sçaués desia; mon peché a esté public, ie veux aussi que ma penitence soit publique, & que tous ceux qui croyent, sçachent que ie deteste mon impieté, & que i'ay vn extréme regret du scandale que i'ay donné. Aprenez cela de moy, que c'est vne chose espouuentable d'estre ennemy de Dieu, & coupable de damnation eternelle, depuis que ie suis en cét estat, ie n'ay iamais dormy en repos, & ie n'ay iamais veu de feu, que ie n'aye esté troublé de cette pensée. Pourras-tu souffrir le feu d'Enfer, dont celuy-cy n'est qu'vn ombre; & tu ne le sçaurois éuiter mourant dans l'estat où tu es? Si l'apprehension de ce feu donne tant de peine, que seras-ce de le ressentir en effet, & d'estre entouré & penetré de ces flammes. Ie ne merite pas que vous me pardonniez le mauuais exemple, & le scandale que ie vous ay donné: i'espere neantmoins que vous aurez pitié de moy, & que vous m'accorderez le pardon que ie vous demande. Ie me sousmets entierement à la discretion des Peres qui nous gouuernent, pour estre

chaftié felon qu'il ordonneront, ie ne refuferay aucune penitence. Vous tels & tels, qui croyez fermement & qui refpectez la priere, i'eftime voftre courage, & loüe la fidelité que vous gardez à Dieu : ne fuiuez pas le mauuais exemple que ie vous ay donné, mais continuez à bien faire. Et vous ieunes gens, qui n'eftes pas encore baptifez, ou qui deshónorez voftre Baptefme par vos libertinages, fi vous auez fuiuy mon exemple, & imité mon peché, imitez auffi ma penitence, craignez Dieu & apprehendez l'Enfer que vous auez merité, & que vous ne pouuez éuiter fi vous ne changez de mœurs & de vie, ne defefperez pas de la bonté de Dieu, fi quelqu'vn en deuoit defefperer, ce feroit moy qui ay tant abufé de fes graces : mais neantmoins i'efpere en fa mifericorde. Priez Dieu pour moy, afin que ie puiffe appaifer fa colere, que i'ay tant irritée par mes pechez.

Voyla le Sommaire de la harangue de ce Sauuage, dit le Pere Brebeuf, qui nous a donné ces memoires, ie fuis extremément marry, adioufte-il, que ie

ne puiſſe repeter mot à mot tout ce qu'il dit, mais ny ie n'ay peu le bien comprendre, ny ne l'ay peu bien ſçauoir des interpretes, leſquels apres auoir repeté ce que deſſus, dirent qu'il n'eſtoit pas poſſible de redire ce qu'il auoit dit, & qu'eux & tous ceux qui ſe meſle de parler la langue des Sauuages ne font que begayer en comparaiſon de cét homme, & qu'il auoit auſſi bien dit, comme le Pere de Breſſany venoit de bien preſcher. Ce que ie puis dire, c'eſt que ſa façon, ſa deuotion, & toute ſon action toucha extremément tous les François & tous les Sauuages, & tira meſmes les larmes des yeux de pluſieurs qui l'eſcoutoient.

Apres que cettuy-cy euſt harangué, vn des principaux Chreſtiens priſt la parole. Mon frere, dit-il, nous ſommes grandement conſolez de voir que tu as recouuert l'eſprit, que les femmes t'auoient oſté: Ie haïſſois ta malice, & ne pouuois ſouffrir le ſcandale que tu nous donnois, maintenant i'eſtime & loüe ton courage. Ne perds point cœur, repare ta faute, ſouuiés-toy de ce que tu viens

de dire, ne ments point, ie tourne maintenant toute mon indignation contre quelques ieunes gens qui persistent dans leurs desbauches : Mes nepueux, iusques à quand n'aurez vous point d'esprit? Serez-vous tousiours fols? Vous mentez quãd vous dites que vous croyez en Dieu, ceux qui croyent fermement, ne sont pas libertins comme vous estes; imitez celuy qui vient de parler, il vous a gasté peut-estre par son mauuais exemple, maintenant que sa penitence vous remette dans vostre deuoir, ce sont ceux de la Nation d'Iroquet qui nous rendent meschans, rapportant icy leurs anciennes superstitions & mauuaises coustumes : fussent-ils bien loin de nous. Prenons courage tous tant que nous sommes, appaisons Dieu, afin qu'il nous fasse part de ses misericordes.

Paul Tessȣehats Capitaine des Algonquins de l'Isle approuua ce que cestuy-cy venoit de dire, & adiousta qu'il falloit parler plus amplement de ces affaires. Apres cela Estienne disoit que tandis qu'il estoit dans sa mauuaise vie, il luy sembloit qu'il estoit lié comme vn pri-

ſonnier de quantité de cordes, mais qu'à preſent il luy ſembloit eſtre en liberté. Il continuë dans ces bons ſentimens, & parle ſouuent hautement tant a l'encontre de ſoy-meſme, & de ſes desbauches paſſée; qu'en faueur de la vertu, & de la priere, iuſques à ce qu'il partit des trois Riuieres auec tous ſes compagnons pour deſcendre à Sillery.

Ce fuſt en ce voyage que s'oubliant de ce qu'il auoit promis, & abuſant des lumieres, & ſentimens que le ſainct Eſprit luy auoit donné, il recheut dans ſon peché ſoit qu'il fuſt ſollicité à cela par les diſcours, & mauuais exemples non ſeulement des Infideles, mais meſmes de quelques mauuais Chreſtiens qui l'accompagnoient, ſoit parce que c'eſt vn eſprit violent, & en qui la mauuaiſe couſtume auoit ietté de profondes racines, tant y à que le Pere Breſſany qui eſtoit party deux iours apres ceux-cy pour deſcendre à Kebec, les ayant rencontré en chemin, & s'eſtant informé d'Eſtienne, trouua qu'il auoit repris ſa concubine, & ne fuſt pas ſatisfait des reſponces qu'il luy fit.

La malice de cét homme, & celle de quelques autres mauuais Chreſtiens, infideles, & ſorciers qui ſe trouuoient en cette trouppe, &s'eſtoient comportés inſolemment aux trois Riuieres, nous fit reſoudre auec Monſieur le Gouuerneur de leur faire vn mauuais accueil pour leur teſmoigner l'horreur que nous auons des meſchans, & leur faire apprehender d'auantage leur faute.

La crainte des Iroquois, & la famine les contraignoit de deſcendre à Kebec, où il eſperoient d'eſtre protegés par le voiſinage des François, & receuoir de leur charité qu'ils auoient touſiours experimentée en ſemblables occaſions quelque ſoulagement à la faim qui les preſſoit. Mais il furent bien eſtonnés à leur abord, de voir que ceux là qui auparauant leur monſtroient vn viſage ſerain, & les receuoient à bras ouuers, & ne leur refuſoient rien, ne leurs paroiſſoient alors qu'auec des viſages courroucés, ne leur parloient qu'auec des iniures, & leur fermoient la porte comme à des excommuniés. Ils ſe preſentent premierement à noſtre maiſon de Sillery,

& on les chaſſe apres vne verte reprimende, il vont chez les Meres Hoſpitalieres, & on les renuoye. Ils preſentent des malades, & on ne les accepte pas : ils s'en vont par les maiſons des habitans, & on leur ferme par tout la porte. Ils veulent entrer dans l'Egliſe, & on leur en deffend l'entrée : ils ont recours à Meſſieurs du Magazin, & on les rebute : ils crient qu'ils meurent de faim, & perſonne ne leur donne à manger, ils iettent des caſtors, des coliers de Pourcelaine, & tout ce qu'ils auoient de plus precieux pour auoir vn morceau de pain, & on reiette leurs preſens. Ils ſe mettent en eſtat de cabaner proche des François, & Monſieur le Gouuerneur leur fait faire deffence de s'approcher, & d'auoir aucune cómunication auec les François, iuſques à ce qu'ils ayent chaſſé les deux Apoſtats, & ſatisfait pour les fautes commiſes aux trois Riuieres.

Les Sauuages meſmes qui ſe trouuerent pour lors à Sillery, ne leur firent pas meilleur accueil que les François. Ils ne les voulurent point admettre dans leur cabanes, quelques-vns ſe retirerent dans

nos maisons pour n'estre pas obligez de conuerser auec eux, les autres s'escarterent parmy les bois pour estre plus esloignez de leur compagnie, pas vn ne leur offrit à manger, ils ne daignoient pas mesme leur parler, sinon pour leur faire des reproches de leur meschanceté, ils voulurent entrer en des cabanes où il n'y auoit que des femmes, qui n'estans pas assez fortes pour chasser ces mauuais hostes, courent à nostre maison pour auoir main forte, d'autres se barricaderent dans vne petite maison que nous leur auons basty à la Françoise, vne femme Chrestienne qui auoit esté abandonnée par vn de ces Apostats, apres vn legitime mariage, ayant apris que son mary la vouloit venir voir, se retranche dans vn coin de cabane, & s'arme d'vn couteau, resoluë de le tuer s'il s'approche, vne autre à qui l'esprit & l'aage donnoit beaucoup d'authorité ayant esté visitée par quelques-vns de ces nouueaux venus qui estoient ses compatriotes, & ses proches parens, leur dit librement; vous n'estes point mes parens, depuis que vous auez quitté la priere, ie ne con-

nois point d'autres parens que les vrais Chreſtiens, ie haïs voſtre malice, ne craignez-vous pas l'Enfer, il y a ſi long-temps qu'on vous enſeigne, & vous n'eſtes pas encore ſages, c'eſt la ſuperbe & les femmes qui vous empeſchent d'auoir de l'eſprit, ne vous eſtonnez-pas ſi les François vous traittent mal, ils haïſſent voſtre meſchanceté, quoy qu'ils ne haïſſent pas vos perſonnes ; ſoyez gens de bien, & ils vous aimeront & aſſiſteront, mais ce qui eſt le principal, Dieu vous aymera.

Cette rigueur euſt vn excellent effet, & fit que les deux Apoſtats qui attiroient toute cette haine ſur eux & ſur leurs compagnons, furent abandonnez de tous les Sauuages, leſquels firent tous vne proteſtation publique qu'ils haïſſoient la meſchanceté de ces deux Apoſtats, qu'ils n'approuuoient point leurs actions, & qu'ils ne les ſouffriroient point en leur compagnie, ceux meſme de la Nation d'Iroquet qui ſont encore quaſi tous infideles ſe ſequeſtrerent des mauuais Chreſtiens, & vindrent trouuer Monſieur le Gouuerneur, auquel

auquel le Capitaine de cette bande fit vne assez iudicieuse remonstrance.

Nous nous sommes grandement estonnez, dit-il, de la façon auec laquelle on nous a traité à nostre arriuée, la plusspart de mes gens qui sont icy, n'auoient iamais veu les François, & n'estoient venus que dans l'asseurance que ie leur donnois, de l'affection que les François nous portoient. Les François, leur disois-ie, sont nos freres, ils nous cherissent plus que ne font nos parens mesmes, c'est pour nous qu'ils ont quitté les richesses & les plaisirs de leur païs, c'est vne Nation toute bien-faisante, leur Capitaine nous ayme, allons les voir, mes neueux, ce sont eux qui nous protegeront & qui conserueront ces miserables restes de nostre Nation qui sont eschappées de la rage, de la faim, & de la cruauté des Iroquois; il y a parmy eux des hommes qui enseignent des merueilles de l'autre vie. Nous apprendrons leur doctrine, nous croirons comme eux, & nous ne serons plus qu'vn peuple: c'est ce que ie leur disois, me persuadant de trouuer maintenant les

François dans la mesme affection qu'ils auoient tousiours eu pour nous. Mais maintenant qu'ils ne voyent que des visages courroucez, & n'entendent que des paroles d'outrages, & que toutes les portes leur sont fermées, & qu'ils meurent de faim, sans que personne leur porte compassion; ils disent que ie suis vn menteur, que ce ne sont pas ces François bien-faisans, desquels ie leur auois parlé : ou bien, disent-ils, si ce sont les mesmes, ils ne nous connoissent pas, & comme ils voyent de nouueaux visages peut-estre nous prennent-ils pour des Iroquois. Falloit-il, que nous vinssions de si loin pour mourir de faim, que leur auons-nous fait pour estre traittez de la sorte?

En effet, ie ne sçay à quoy attribuer la rigueur qu'on exerce enuers nous; est-ce parce que nous estions auec quelques Algonquins qui ont quitté la priere? Mais nous n'en sommes pas la cause. Nous detestons leur malice, & si nous estiõs baptisez cõme eux, nous nous garderions bien de tomber dans ces fautes: Est-ce donc parce que nous ne prions

pas encore? & que nous conseruons les anciennes coustumes de nostre païs? mais ce n'est pas nostre faute; pour moy, il y a plus de trois ans que ie demande le Baptesme, & les Peres ne me l'ont voulu iamais accorder; pour ce qui est de mes gens, la plus-part d'eux n'auoit encore veu les François iusques à present. Ordonne maintenant ce que tu veux que nous fassions, & nous t'obeyrons: regarde nos bras, ils n'ont plus de chair, ce ne sont que des os reuestus de peau; ce peu d'hommes que tu vois icy à l'entour de moy, sont les restes d'vne des plus fleurissantes Nations qui fussent dans ces contrées: Si tu n'as pitié de nous, nous serons bien-tost reduits au neant, & les autres Nations qui sont voysines, & chez lesquelles ta bonté & valeur sont dans vne haute estime sçauront que nous sommes morts parce que tu n'as pas eu pitié de nous.

En disant cela, il iette vn paquet de vingt Castors, par ce que ces peuples ne parlent iamais sans presens, ce n'est pas là, dit-il, vn present que ie t'offre, voyla bien de quoy pour appaiser vn tel Capi-

taine, mais tu verras par là noſtre pauureté, & peut-eſtre auras-tu compaſſion de nous.

Monſieur le Gouuerneur luy reſpondit qu'il auoit touſiours eu beaucoup d'affection pour luy & pour ſa Nation, dans la croyance qu'il auoit qu'il ſe feroit Chreſtien auec ſes gens : mais que maintenant il hayſſoit ſa malice, & non pas ſa perſonne, parce qu'il le voyoit eſloigné des diſpoſitions de la Foy, & reconnoiſſoit qu'il ne demandoit le Bapteſme que par ceremonie, qu'il y auoit long-temps qu'on l'inſtruiſoit, & qu'on auoit de l'inclination à le baptiſer, mais qu'il s'en eſtoit touſiours monſtré indigne continuant dans ſes iongleries, & ſuperſtitions, & ayant encore depuis peu de iours deſbauché vne femme Chreſtienne qu'il auoit pris pour femme, ne ſe contentant pas de deux autres qu'il retenoit que s'il deſiroit eſtre amy des Frãçois, il falloit qu'il quittaſt cette femme Chreſtienne qu'il auoit deſbauchée, qu'il n'en retint qu'vne des deux autres, auec laquelle il demeureroit touſiours, & qu'il ſe ſeparaſt des Apoſtats; qu'a-

prés cela il seroit bien venu parmy les François, & y receuroit toute sorte de contentement. Luy & ses gens tesmoignerent qu'ils s'accordoient à tout cela par leurs ho, ho, qu'ils redoublerent à la veuë des presens que leur fit M. le Gouuerneur. Paul Tessȣehas, Capitaine des Algonquins de l'isle voulust pareillement faire sa paix auec Monsieur le Gouuerneur; mais parce qu'il auoit supporté & fauorisé les deux Apostats contre le deuoir auquel l'obligeoit la qualité de Capitaine & de Chrestien, il souffrit la confusion d'estre renuoyé honteusement de la porte du Fort en satisfaction de sa lascheté, ce qui l'obligea à se declarer ennemy des Apostats & faire des soumissions assez fascheuses à vn homme de son humeur.

Cependant les deux Apostats demeurerent errans & vagabons sans maison & sans compagnie, mais non pas sans de grands remords de conscience, particulierement Estienne Pigaroüich comme il tesmoigna vn iour au Pere Dequen, duquel ayant esté accueilly vn iour assez froidement : Hé quoy, dit-il, il n'y a

point donc de misericorde pour moy: Voulez-vous que ie courre dans les bois comme vn Loup-garou abandonné de Dieu & des hommes. I'ay manqué, ie l'aduoüe, mais pour cela faut-il me ietter dans le desespoir : Suis-ie vn Ange pour ne pas pecher, les François ne faillent-il pas quelquesfois: vous nous preschez souuent que Dieu fait misericorde à ceux qui se repentent & confessent leur fautes, me voila tout prest à confesser les miennes & à les expier par quelque penitence qu'il vous plaira. Pourquoy me refuserez-vous ce que vous accordez aux autres ? Ce ne sont pas les chastimens dont vous me menacez, qui m'effrayent, ce n'est ny la faim, ny la prison, ny le foüet que ie crains, ie suis content de demeurer en prison pendant tout l'Hyuer, faites-moy mourir de faim si vous voulez. Ie ne crains que l'Enfer où le desespoir me precipite, si vous ne me faites misericorde.

Le Pere luy respond que s'il a bonne volonté de confesser son peché, & s'en corriger, il entendra volontiers sa confession, mais qu'il ne peut l'admettre si

toſt dans l'Egliſe auec les autres Chreſtiens, à cauſe du ſcandale qu'il a donné, & qu'il faut qu'il en faſſe pluſtoſt vne penitence publique, & qu'il donne des preuues de ſa conſtance, & fidelité pendant les trois mois qu'il doit paſſer à la chaſſe de l'orignac dans les bois, que ſi au printemps ſes compagnons rendent bon teſmoignage de ſes déportemens, il ſera remis dans l'Egliſe, & iouyra de toutes les autres faueurs communes a tous les Chreſtiens, il s'y accorde, & prend iour du Pere pour ſe confeſſer, mais la mauuaiſe habitude euſt plus de force ſur ſon eſprit que la grace : il ſe preſente au iour determiné, & aduoüe ingenument que ſon cœur n'eſtoit pas bien reſolu de quiter ſon peché, qu'il preuoyoit bien qu'il y retomberoit pendant l'Hyuer, & que dans cet eſtat, il ne vouloit pas ſe confeſſer pour ne ſe rendre pas plus coupable, le Pere ne pouuant gagner autre choſe ſur ſon eſprit le renuoye.

En effect il continua dans ſes desbauches pendant le reſte de l'Hyuer, ce qui fuſt cauſe qu'à ſon retour il ne fuſt pas mieux accueilly qu'à l'autre fois, &

fust contraint derechef de demeurer separé des François & des Sauuages comme vn excommunié sans oser paroistre que la nuict, ressentant tousiours les mesmes remords de conscience, & ne perdant iamais la memoire de l'Enfer qui le piquoit viuement, la honte qu'il auoit d'auoir si souuent violé les promesses qu'il auoit faites si solemnellement, l'empescha à ce coup de se presenter à aucun de nos Peres, il resolut neantmoins de quiter sa concubine, & reprendre sa femme legitime, apres quoy il remonta aux trois Riuieres auec le reste des Sauuages pour aller en guerre, & ce fust la où l'apprehension du danger qu'il alloit encourir, ioincte à la crainte continuelle de l'Enfer qui le suiuoit partout, fit vn dernier effort sur son esprit, & l'obligea d'aller voir le Pere Brebeuf, auquel il representa, apres auoir auoüé, & detesté son inconstance & infidelité, le danger où il s'alloit exposer, l'apprehension qu'il auoit du feu éternel, le desir qu'il auoit de bien faire, comme il auoit desia abandonné sa concubine, & repris sa femme legitime, qu'il protestoit de

n'abandonner iamais plus, & le coniura apres tout cela de ne luy refuser point l'absolution de ses fautes, & de mettre son ame en repos s'offrant à toute sorte de penitence.

Le Pere Brebeuf n'osant pas se fier à vn esprit si inconstant, & d'ailleurs desirant luy faire apprehender d'auantage sa faute le renuoye sans le vouloir exaucer. Estienne employe la faueur des Frãçois pour ce mesme effect, mais le Pere tient bon: il supplie que puis qu'on ne le veut pas escouter, on luy baille pour le moins vne lettre de faueur pour pouuoir se confesser à Richelieu où à Montreal, le Pere Brebeuf la luy accorde: il arriue enfin à Montreal où il rencontra le Pere Buteus qui nous escrit de la sorte.

Estienne Pigaroüich estant arriué icy auec le reste de nos guerriers, me vint trouuer incontinent, & me pressa longtemps, & fortement d'auoir pitié de son ame: ie luy dis que s'il vouloit se confesser, & remettre en son premier estat, il falloit qu'il se sousmit à tout ce que ie luy dirois, ie le feray, dit-il, & fallût-il

me percer de ce cousteau que ie porte, ce n'est pas, luy respo nds-ie, ce que ie desire de toy, ie me contente de cecy. Premierement que tu crie tout haut hors des cabanes, selon la coustume, que tu as tres-mal fait, & que tu desapprouue tout ce que tu as dit, & fait au scandale de la priere, & des Chrestiens, secondement que tu die hautement, & publiquement que tu quitte la compagnie de ceux qui ne prient pas, & qu'en effect tu les quitte, & te range auec ceux de Sillery qui font estat de prier Dieu. Troisiesmement que dans la Chappelle tu demande pardon à deux genoux à tous ceux qui sont baptizez, & que tu les supplie de prier Dieu pour toy, & te pardonner. Auant que faire ce dernier, il faut que tu te dispose à la confession, & apres l'auoir faite, & demandé pardon aux Chrestiens, tu feras en quatriesme lieu la discipline publiquement en satisfaction de tes fautes, pour affliger ta chair, & monstrer par effect le ressentiment que tu as de ton peché, voila ce que ie desire de toy s'il n'y a que ce cela, me dit-il, asseure toy

que ie l'accompliray de point en point: il le fit en effect au dela de ce que i'eusse peu souhaiter. Il harangua proche des cabanes, auoüa son peché, protesta qu'il en estoit mary, renonça à la compagnie des meschans, promit de n'adherer qu'à celle des bons, apres cela il se confessa auec toutes les marques d'vne vraye penitence, ie n'ay iamais ouy Sauuage mieux parler, ny plus hardiment qu'il fit en l'Eglise l'espace d'vn quart d'heure. La substance de son discours fust à remonster l'enormité de sa faute, & l'importance de tenir ferme en la Foy, que cela estoit preferable à toutes les choses du monde, qu'on ne prit pas exemple sur luy, si on ne se vouloit perdre, qu'on ne se fia pas trop en soy-mesme, & qu'on tint pour tout asseuré, que si on quitte Dieu, on sera quité de luy, & qu'ō ne pourra retourner à luy si ce n'est par vne particuliere faueur de sa bonté, qu'au reste on ne creust pas que ce qu'il en faisoit, estoit pour se remettre aux bonnes graces des Fran-

çois, ou pour crainte de la mort téporelle : que ce n'estoit que l'éternelle qu'il craignoit, c'est pourquoy il supplioit, & les Peres & les Sauuages de la bas, même les Algonquins d'en haut (s'il y en auoit quelqu'vn qui eust la Foy dans son cœur), de prier Dieu pour luy, que Dieu estoit bon, & qu'il esperoit en sa misericorde, que desia il s'estoit confessé, mais que pour tesmoigner qu'il quitoit tout de bon sa meschanceté, & la confiance qu'il auoit en soy-mesme, il en donnoit vne marque en iettant son couteau par la fenestre, qu'il pouuoit dire neantmoins en verité qu'il n'en auoit iamais fait de mesme de la priere, quelque mine qu'il eust faite à l'exterieur, qu'il auoit tousiours aymée, & conseruée en son cœur, & que de fois a autre en cachette il estoit demeuré long-temps en priere.

Apres cette harangue il s'aproche de moy, met son chapeau, & sa chemise bas, & tenant la discipline qu'on luy auoit baillée auant que d'entrer. Ce n'est pas la, dit-il, dequoy deschirer m'a chair, qu'on apporte quelque instrument plus

ude : ie ne me feray pas grand mal auec
ceftuy-cy, ou qu'vn autre prenne la dif-
cipline, & qu'il me flate moins que ie ne
feray. Ie luy dis là deffus que Dieu de-
firoit plus la contrition de cœur, que
l'effufion de fang, qu'il fe donnaft feule-
ment cinq coups, ce qu'il fit deuant les
Sauuages, & François, voila ce qu'à fait
Eftienne Pigaroüich. De fçauoir ce qu'il
fera, il n'apartient qu'à Dieu, comme il
ny a que luy qui fçache s'il eft vrayement
contrit, ce qu'il a fait à l'exterieur, fem-
ble eftre vn tefmoignage affez grand d'v-
ne entiere conuerfion, & particuliere-
ment en fa confeffion, ou du commen-
cement il fuft fi long-temps à pleurer,
que ne pouuant parler il fallust luy dire
qu'il tafchât de reprimer fes larmes, auec
tout cela peut-eftre qu'il retombera, il
le craint, & m'a prié de faire en forte
qu'il ne fuft pas où eft cette miferable
femme qui luy a ferui de pierre de fcan-
dale : ie luy ay dit que i'en efcrirois à
voftre Reuerence, & que s'il retomboit
la bas, on le mettroit en prifon, il s'eft
accordé à cela tres-volontiers, & à de-

mandé encore pardon à ceux qui sont la bas; en vn mot à faire tout ce qu'on luy dira. A son exemple le grand sorcier, & quelques autres se sont conuertis, & confessez auec beaucoup de satisfaction de leur costé, & du mien. Dieu leur donne à tous la perseuerance, à tant le Pere Buteus: ie prie tous ceux qui liront cecy de recommander à Dieu particulierement ce pauure homme duquel nous venons de parler, car il peut seruir, & nuire beaucoup à l'auancement de la Foy en ces contrées.

CHAPITRE IX.

Du Seminaire des Hurons aux trois Riuieres, & de leur prise auec celle du Pere Ioseph Bressany, par les Iroquois.

LE Seminaire des Hurons que nous entretenons icy a esté cette année extraordinairement heureux, & à parler humainement, extraordinairement malheureux il a esté à vray dire extraordinairement heureux en ce qu'il a esté cōposé de six excellens Neophytes, dont les vns se sont singulierement perfectionnez en la Foy qu'ils auoient desia embrassée, les autres l'ont receuë auec de tres-bonnes dispositions, & tant les vns que les autres ont donné & receu toute sorte de satisfaction pendant tout le temps qu'ils ont seiourné auec nous. Il a esté d'vn autre costé extraordinairement malheureux en ce que

ces pauures Chreſtiens ſortans de nos mains ſont tombez en celles des Iroquois pour ſeruir de proye aux flammes, & à leurs eſtomachs affamez de la chair & du ſang de tous ces peuples qui nous eſcoutent. I'ay dit que ce Seminaire auoit eſté en cette conſideration extraordinairement malheureux humainement parlant, car nous deuons adorer tous les deſſeins de la Prouidence diuine, & eſperer qu'elle tirera ſa gloire, & le bien de ces peuples des eſtranges afflictions dont elle les frappe. Peut-eſtre que l'accident qui eſt arriué à ceux-cy, n'eſt qu'vn malheur imaginaire dans nos penſées, & vn veritable bon-heur dans celle de Dieu, qui auoit attaché leur predeſtination à leur priſe, & au genre de mort que ces Barbares leur auront fait ſouffrir. Nous auons ſujet de le coniecturer de la ſorte par les témoignages qu'ils nous ont donné d'vne parfaite probité, tandis qu'ils ont ſejourné auec nous.

Quatre d'iceux eſtoient partis de leur pays dés l'Automne paſſée, pour venir hyuerner ça bas & y eſtre inſtruits

à loiſir,

à loisir, esperant de profiter beaucoup des bons exemples, tant de nos François que des Sauuages Chrestiens, dont ils auoient appris la vertu & les bonnes mœurs par le rapport de leurs compagnons qui auoient hyuerné icy les années precedentes, & qui en auoient esté grandement touchez : La crainte des Iroquois, de la faim, & de plusieurs autres grands dangers & trauaux qu'il faut souffrir dans vn si long voyage ne fust pas assez forte pour les empescher de venir chercher cette perle de l'Euangile qui est preferable à tous les biens de la terre, & qu'on ne sçauroit achepter trop cherement, mesmes auec la perte de la vie. Les deux autres estoient deux prisonniers qui vindrent se ietter entre nos mains apres s'estre eschappez de celles des Iroquois, qui les auoient tenus prisonniers, l'vn depuis la prise du Pere Iogues, par qui il fust baptisé, l'autre depuis la funeste défaite des Hurons aupres de Montreal, causée par vne insigne lascheté & trahison des Iroquois ; qui ayant attiré les Hurons

dans leur Fort, ſous pretexte de paix & amitié, en maſſacrerent les vns, & firent les autrres priſonniers à la reſerue de fort peu qui ſe ſauuerent tous nuds à Montreal.

Ces ſix Hurons ſe rendirent par vn heureux rencontre aux trois Riuieres, au commencement de Nouembre apres s'eſtre ſauuez de diuers hazards. Ils y trouuerent le Pere Brebeuf qu'ils cherchoient, & qui les receuſt dans noſtre maiſon, & prit le ſoin de leur inſtruction & nourriture aſſiſté puiſſamment des liberalitez de Monſieur le Gouuerneur qui n'eſpargne rien en ſemblables actions, comme auſſi de celle de Monſieur de Chamflour qui commande au Fort & habitation des trois Riuieres, & meſme des reuerendes Meres Hoſpitalieres, qui eſtendent bien ſouuent leur charité hors de l'enceinćte de leur Hoſpital, particulierement en faueur des Hurons.

Incontinent apres leur arriuée: ils s'appliquerent à apprendre les prieres, & le Catechiſme, auec vn ardeur qui ne pouuoit prouenir que du ſainćt

Esprit, les plus auancez aydoient les plus reculez, & ceux qui estoient plus ignorans reconnoissoient volontiers les plus sçauans pour leur maistres : ils passoient dans ces commencemens la meilleure partie de la nuict à dire, & repeter continuellement ce qu'ils auoient apris pendant la iournée, l'vn deux qui auoit l'esprit plus grossier, & la memoire moins heureuse que les autres desesperoit quasi au commencement de pouuoir rien apprendre, neantmoins aydé de la grace de Dieu, & encouragé par les paroles du Pere, & par les bons exemples & discours de ses compagnons, il perseuera si heureusement à se faire instruire qu'il apprist non seulement les prieres & le Catechisme, mais encore plusieurs autres choses non sans vn grand estonnement de soy-mesme. Ils assistoient tous les Dimanches au Catechisme qu'on faisoit aux François en la Chappelle; & bien qu'il fussent assez agez, il auoient neantmoins vne singuliere satisfaction de respondre publiquement de ce qu'ils auoient apris.

pendant la ſemaine auec l'admiration des François, & de nos Sauuages: enfin ils profiterent tant en l'eſpace de deux mois, & donnerent tant de teſmoignage de leur bonne volonté, que le Pere qui les inſtruiſoit, iugea à propos de conferer le bapteſme à ceux qui ne l'auoient pas encore receu, & ſupléer les ceremonies aux autres: ce qui ſe fiſt au grand contentement de ces bons Neophytes.

Depuis ce temps-là iuſques au iour dedié à la memoire du glorieux ſainct Ioſeph ils ſe diſpoſerent à la Saincte Communion par des frequentes Confeſſions, & par vne telle innocence & probité de vie, que bien ſouuent le Pere qui gouuernoit leur conſcience eſtoit obligé de leur faire redire des pechez de la vie paſſée, pour auoir quelque matiere d'abſolution; Car apres s'eſtre examinez diligemment vn chacun diſoit ingenuëment & ſans vanité: Pour moy, ie ne me ſouuiens point d'auoir offenſé le ſouuerain Maiſtre de nos vies. Comment pourrions

nous l'offencer icy parmy tant de bons exemples & instructions ? Ce n'est point icy où demeure le meschant Oki, c'est dans nos villages que le Demon & le peché regnent, si nous pouuions tousiours demeurer auec vous, nous serions heureux, & nous espererions de conseruer tousiours l'innocence de nostre baptesme, c'est pour cela que nous sommes descendus icy, afin d'apprendre par vos discours & exemples à seruir Dieu ; nous n'aurions point d'esprit si nous l'offensions parmy tant de faueurs que nous receuons de luy, car c'est luy qui nous fait tout le bien que vous nous faites.

Pendant tout l'Hyuer ils furent troublez de songes espouuentables, capables de les effrayer, & les faire tomber dans leur anciennes superstitions, s'ils n'eussent esté bien fermes en la Foy : Mais en cela, comme en toute autre chose, ils auoient vne pratique familiere d'offrir tout à Dieu & se resigner entre ses mains, Seigneur, disoient-ils, vous estes le souuerain Maistre de nos vies, faites en ce qu'il vous

plaira, ie vous offre tout ce dequoy ces songes me menassent : ie suis prest de l'accepter, si vous en ordonnez de la sorte, il ne me peut arriuer que du bien en suiuant vos ordres, car vous estes mon Pere, & vous m'aymez parfaictement. Ils ieusnerent tous six le Caresme tout entier dans le desir qu'ils auoient de satisfaire à Dieu pour leurs pechez passez, & dans cette mesme consideration qui leur estoit fort familiere, ils tâschoient à supporter ioyeusement toutes leurs peines : S'ils alloient à la chasse, s'ils alloient pescher sous les glaces, s'ils entreprenoient quelque voyage ce qu'ils ont fait plusieurs fois pour nous faire plaisir pendant les rigueurs de l'Hyuer : Mon Dieu disoient-ils, nous vous offrons cette peine, & tout le mal que nous allons souffrir, c'est pour vous plaire, & pour satisfaire à vostre Iustice, pour nos pechez. Quelqu'vn d'eux ayant esté par deux fois mal traité par vn de nos François, il ne s'en vengea point, & ne respondit aucun mot, ny ne s'en plaignit à personne, mais dit seulement

en son cœur : Mon Dieu, i'accepte volontiers ce desplaisir, & ie vous l'offre de bon cœur en satisfaction de mes pechez, & à vostre gloire, peut-estre luy ay-ie donné occasion de se fascher, encore bien que ie n'aye eu aucunement l'intention de le faire : c'est ainsi que ces braues Seminaristes que Dieu alloit disposant doucement à la mort ou à l'esclauage, s'entretenoient pendant l'Hyuer dans la pratique de plusieurs sainctes & vertueuses actions.

Enfin le Prin-temps estant venu, & la riuiere commençant à estre vn peu libre par le depart des glaces, ils resolurent de s'embarquer pour retourner en leur pays promettans d'y parler hautement en faueur de la Foy, & de rendre leurs parens & compatriotes participans du mesme bon-heur qu'ils auoient receu aupres de nous. En effect, il y auoit de grandes apparences qu'ils eussent fort auancé la Foy dans leur pays, estant desia quasi tous hommes faits, & de bon esprit, bien instruicts, & grandement zelez pour la conuersion de leurs gens, parmy lesquels

quelques-vns d'eux auoient beaucoup d'authorité, & particulierement vn qui auoit esté desia choisi pour estre Capitaine de guerre, outre cela ils deuoient parler auantageusement des François, & de nos Peres qui les auoient chargez de beaux presens, & tesmoigné toute sorte d'affection, mais toutes ces esperances ont esté vaines, & si nous n'en auions d'autres plus solidement establies sur la prouidence de Dieu, nous aurions sujet de craindre que l'accident arriué à nos Seminaristes ne gastast tous nos affaires dans les Hurons, au lieu de les auancer, ces peuples se pouuant figurer par tant de mauuais éuenemens ausquels nous donnons ce semble quelque occasion, que nous leur apportons tous ces malheurs, & que nostre compagnie est fatale à leur ruine & desolation, s'ils n'ont pas ces pensées, c'est par vne speciale Prouidence de Dieu qui pousse nos affaires en confondant nos inuentions & industries, & en nous ouurant d'autres voyes que nous ne connoissions pas. Tant y a que nos Neophytes s'embarquerent dans trois canots le 27. d'Auril

auec le Pere Ioſeph Breſſany Italien de Nation & natif de la Ville de Rome, que noſtre Reuerend Pere General nous auoit enuoyé icy il y a deux ans, & vn ieune garçon François qu'on enuoyoit pour ſeruir nos Peres, on ne croyoit pas qu'il y euſt encore grand danger ſur la riuiere, & nos Hurons particulierement eſtoient dans cette penſée, que les glaces n'eſtans pas encore entierement parties, les Iroquois n'auroient pas eu le loiſir de venir de leur pays, outre qu'ils s'imaginoient que la Paix auroit deſia eſté concluë entr'eux & les Iroquois, ſuiuant vn pourparler qu'on auoit commencé ſur ce ſujet auant qu'ils partiſſent de leur pays; ce qui nous obligea à hazarder pluſieurs paquets pour nos Peres des Hurons, dans la neceſſité qu'ils ſouffrent apres tant de pertes.

Toutes ces aſſeurances n'empeſcherent pas que le Pere & les Hurons ne ſe diſpoſaſſent comme des perſonnes qui deuoient bien-toſt mourir, tous eſtoient reſolus indifferemment à la vie ou à la mort, mais pluſtoſt à la mort qu'à la vie,

la diuine Prouidence leur donnant interieurement quelque presentiment de ce qui leur deuoit arriuer, non sans quelques indices exterieures, car le canot du Pere Breſſany fiſt naufrage à vne lieuë des trois Riuieres, en vn lieu où il n'y auoit aucun danger, & en vn beau temps, le voiſinage de la terre ſauua tout ce qui eſtoit dedans, mais cét accident les arreſta, & les obligea de coucher au deça de l'entrée du Lac, d'où eſtant partis le lendemain, le froid & les grandes neiges qui tomberent, les retarderent beaucoup & ne leur permirent pas de paſſer la riuiere Marguerie, eſloignée de ſix lieuës des trois Riuieres, où les Hurons ayant tiré quelques coups de fuzil ſur des Outardes, ſe firent reconnoiſtre par trente Iroquois, qui n'eſtoient pas loin de là, & qui leur dreſſerent vn embuſcade au delà de la riuiere, derriere vne pointe, laquelle ils deuoient doubler, ſi bien que le troiſieſme iour apres leur depart, le canot où eſtoit le Pere Breſſany & qui alloit le premier, eſtant arriué à cette pointe ſe vid incontinent

attaqué par trois canots Iroquois, à la veuë desquels le Pere commanda qu'on ne combatit pas, la partie n'estant pas esgale, n'y en hommes n'y en armes, les ennemis s'approchent, & se saisissent du Pere, & des deux Hurons qui l'accompagnoient, & les declarent leurs prisonniers.

Cependant les deux autres canots Hurons taschent de se sauuer à la fuite, & desia ils estoient si esloignez qu'ils pensoient estre hors du danger, lors qu'ils apperceurent apres auoir doublé vn autre pointe, deux autres canots Iroquois bien armez qui les attaquent. A cette rencontre, vn de nos Hurons nommé Bertrand Sotrioskon voulust se seruir de son fuzil, mais il fust preuenu par vn Iroquois qui le coucha roide mort dans son canot, & espouuanta si fort les autres, qu'ils se laisserent prendre sans autre resistance.

Les ennemis mettent pied à terre auec leurs prisonniers, rompent tous les paquets, ou estoient les necessitez de nos Peres, qui n'ont rien receu depuis trois ans, deschirent les lettres qu'on

leur enuoyoit partagent le butin esgalement, & se iettent sur le corps de celuy qui fust tué, luy arrachent le cœur de la poitrine, luy enleuant la cheuelure, luy coupent les leures, & les parties les plus charnues des cuisses, & des jambes, les font boüillir, & les mangent en presence des prisonniers; mais tandis que ces Barbares traitoient ce corps de la sorte, il est croyable que Dieu couronnoit son ame de gloire dans le Ciel, en recompense de sa Foy, pureté & innocence de laquelle le Pere qui gouuernoit sa conscience rend ce tesmoignage, que depuis son baptesme il n'auoit iamais offensé Dieu griefuement, & qu'il auoit pratiqué plusieurs actions genereuses de vertu.

Ils ne firent alors aucun outrage au Pere Bressany, n'y aux autres prisonniers, qu'ils emmenerent en leur pays, à la reserue d'vn, qui se sauua a demy chemin, cestoit Henry Stontrats homme meur d'aage, & d'esprit, & tres-excellent Chrestien, qui nous à raconté toutes les circonstances de leur prise, & nous a asseuré que les Iroquois n'a-

uoient point encore despoüillé ny lié le Pere Bressany, & qu'ils luy auoient laissé son Breuiaire, & tout le petit meuble qu'il portoit sur soy, mais neantmoins qu'on menaçoit de le brusler à l'entrée du vilage, ayant esté donné en la place d'vn fameux Iroquois tué fraischement à Montreal par les François; à quoy ce bon Pere estoit tres-bien resolu, & s'en alloit au raport du Huron qui s'est eschapé, ioyeux & content, consolant, & animant grandement ses compagnons, il adiouste que depuis la fin de l'Hyuer en moins d'vn mois dix bandes de guerriers Iroquois estoient parties de leur pays pour venir en guerre contre les François, Algonquins & Hurons: les deux premieres estoient allées au Sault de la Chaudiere, lieu fameux par les embuscades des Iroquois, & defaites des Hurons, la troisiesme au pied du long Saut, la quatriesme au dessus de Montreal, la cinquiesme dans l'Isle mesme de Montreal, & celle-cy estoit composée de 80. guerriers qui furẽt trois iours en embuscade guettant les François de cette habitation, lesquels les ayãt apperceus, & atta-

quez genereusemẽt, enfin apres vne longue resistẽce en laquelle ils tuerent quelques-vns de ces Barbares, & en blesserent plusieurs, furent contraints de se retirer, apres auoir perdu cinq hommes de trente qu'ils estoient dont trois furent tuez, & deux emmenés prisonniers qui depuis furent bruslez tous vifs pendant quatre iours auec des cruautez espouuentables: la sixiesme bande cõposée de 40. guerriez auoit marché vers la riuiere des prairies ou elle surprit vne bãde d'Algõquins qui furent tous emmenez prisonniers, la pluspart incontinent bruslez au village des Iroquois, la septiesme est celle qui a pris le Pere Bressany, & nos Hurons dans laquelle outre les Iroquois il y auoit six Hurons, & 3 de la Nation des Loups qui sont naturalizez Iroquois la 8. est vne compagnie de 30. qui rencontra nos prisonniers en chemin, & coupa vn doigt à Henry qui depuis s'est sauué, & vn autre à Michel Atiok8endoron, & espouuenta le Pere sans luy faire neantmoins aucun mal, cette bãde qui venoit en guerre aux trois Riuieres, deuoit laisser vne lettre qu'elle auoit receu du Pere Bressany au

bout d'vn baston sur le bord du grand fleuue, mais on n'a rien trouué sinon le canot dudit Pere qui auoit esté donné à cette bande, & depuis fut laissé & reconnu pres des trois Riuieres. La 9. est vn autre qui à paru à Richelieu, & la 10. est allée du costé des Hurons, outre plusieurs autres qui sont parties ou qui partiront par apres, voila ce que raporte ce Huron eschapé lequel s'estant embarqué peu de temps apres auec quelques autres fraischement descendus de leur pays, est tombé derechef auec tous ses compagnons entre les mains des Iroquois, lesquels ne manqueront pas de le faire mourir à leur façon, tant parce qu'il auoit desia esté destiné à la mort des sa premiere prise, qu'en vengeance d'vn autre Iroquois tué à Montreal, tant à cause de sa fuite, qui est vn crime parmy eux qu'ils ne pardonnent pas.

Telle a esté l'issuë de nostre Seminaire des Hurons qui nous seroit bien sensible, tant à cause de la perte de ces bons Neophytes que nous cherissions tendrement pour leur vertu, qu'à cause des grãdes esperances que nous donnoient leur zele,

pour l'auancemēt de la Foy, n'estoit que nous auons vne grande confiance en la prouidence de Dieu, qui fera reüssir cét accident & au bien de ces pauures prisonniers,& à celui de leur nation,par des voyes que nous ne sçauons pas, nous ne pouuons neantmoins que nous ne regretions la perte du Pere Bressany excellent ouurier en ces Missions, & duquel nous attendions beaucoup : Si toutesfois on peut regretter auec raison la condition d'vne personne qui souffre auec plaisir de grandes choses pour vne si belle occasion. Il a pleu à Nostre Seigneur de nous rendre le Pere Iogues,il nous a osté le Pere Bressany, sa volonté soit faite, il est le Maistre de nos vies,& de nos libertez. Ce nous sera tousiours vn grand honneur de les pouuoir sacrifier à sa gloire.

Nous estiõs pour estre priuez de la connoissance de tout ce qui est arriué au P. Bressany depuis sa prise, si nous ne l'eussions appris d'vne persõne digne de foy, qui a esté tesmoin oculaire de tout ce qu'il a souffert pendant sa captiuité. Cette premiere rencontre dont il est fait mention cy-dessus, s'estant ainsi passée,

les

les Iroquois trauerſerent le Lac de ſainct Pierre & menerent coucher les priſonniers en vn lieu bien humide, mais fort retiré, où le Pere auec ſes compagnons, tous liez & garrottez paſſerent la nuict ſans autre abry que le Ciel & autre lict que la terre, ce qui leur fuſt ordinaire toutes les nuicts pendant le voyage : Le lendemain on le fiſt embarquer, & apres deux iours de nauigation ils rencontrerent vne autre bande d'Iroquois, qui tous ioyeux de cette priſe, deſchargerent quelques coups de baſtons ſur le Pere, & le menacerent de quelque plus rude traitemẽt. Ceux-cy, ayant racomté aux autres la mort d'vn de leurs compagnons des plus conſiderables, arriuée à Montreal, furent cauſe qu'on n'eſpargna plus le Pere, qui apres deux iours de nauigation ſe mit à terre, & chemina ſix iours pieds nuds au trauers des bois, des broſſailles & des marets, à ieun iuſques vers les quatre heures du ſoir qu'on faiſoit alte pour prendre vn peu de repos : mais on n'en donnoit guere au Pere, qui tout moüillé de la pluye, des neiges fonduës, des torrens & des

fleuues qu'il falloit trauerser, estoit obligé à toutes les charges de la cuisine, on l'enuoyoit à l'eau & au bois, & s'il ne faisoit bien, ou s'il n'entendoit ce qu'on luy disoit, les coups de bastons ne luy manquoient pas, non plus qu'à toutes les rencontres qu'il faisoit des Chasseurs & Pescheurs. Les six iours expirez, il se fallust embarquer sur la Lac des Iroquois, qu'ils trauerserent en 8 iours, puis ayans mis pied à terre cheminerent encore trois iours, le quatriesme iour qui estoit le quinziesme de May sur les trois heures du soir estant encore à ieun, ils arriuerent à vn lieu où il y auoit prés de 400. Sauuages cabanez pour la pesche. A deux cents pas enuiron loin des cabanes, le Pere fust despoüillé tout nud, & les Sauuages s'estans rangez en haye de part & d'autre, armez de bastons, on luy commanda de marcher le premier au milieu de cette trouppe, il n'eust pas plustost commencé à leuer le pied, qu'vn des Iroquois prist sa main gauche & auec vn cousteau y fit vne grande fente entre le doigt annulaire & le petit doigt, & puis les autres deschargerent sur luy vne

gresle de coups de bastõs & le cõduisirent de la sorte iusques aux cabanes, là ils le firent mõter sur vn échaffaut (éleué de terre d'enuiron six pieds) tout nud, trempé dãs son propre sang, qui couloit quasi de toutes les parties de son corps, exposé à vn vent froid qui glaçoit le sang sur sa peau, & luy commanderent de chanter pendant le festin que l'on fist à ceux qui auoient amené les prisonniers; le festin acheué les guerriers se retirerent & laisserent le Pere auec ses compagnons entre les mains des ieunes gens, lesquels les firent descendre de l'eschaffaut où ils auoient esté deux heures exposez à la risée de ces Barbares, estans descendus on les fit danser à leur mode, mais parce que le Pere ne le faisoit pas bien, ils le frappoient, ils le piquoient & luy arrachoient les cheueux, cinq ou six iours se passerent dans ces passe-temps, quelqu'vn par compassion luy ayant ietté quelque lambeau de sostanne pour se couurir, il s'en seruoit le iour, mais sur le soir on luy ostoit & s'amassant autour de luy, l'vn le piquoit d'vn baston fort aigu, l'autre le brusloit auec vn

tiſon, d'autres le cauteriſoient auec des calumez tous rouges de feu, les enfans iettoient ſur luy de la cendre chaude & des charbons ardens, puis le faiſoient marcher à l'entour du feu, où ils auoient fiché de petits baſtons pointus, & ſemé de la cendre rouge & du feu, d'autres luy arrachoient la barbe & les cheueux, & chaſque nuict on recommençoit ce beau ieu, & on luy bruſloit à la fin quelque ongle ou quelque doigt, enuiron l'eſpace d'vn demy quart-d'heure vn ſoir on luy bruſloit vn ongle, vn autre ſoir le premier artere d'vn doigt, vn autre le ſecond, ainſi ils luy appliquerent le feu aux doigts plus de dix-huict fois, & luy percerent le pied gauche auec vn baſton, & cependant il falloit chanter; ce petit ieu duroit bien iuſques à deux heures apres minuict: & lors ils le laiſſoient-là à platte terre en lieu où la pluye tomboit en abondance, n'ayant pour couuerture qu'vne petite peau qui ne couuroit pas la moitié de ſon corps: vn mois entier s'eſt paſſé de la ſorte.

De ce lieu il fuſt conduit au premier Bourg des Iroquois & ſouffriſt plus en

ce voyage qu'au precedent, estant blessé, foible, mal vestu, peu nourri, & la nuict exposé à l'air & lié à vn arbre ; de sorte qu'au lieu de dormir il ne faisoit que trembler de froid. Estant arriué au premier Bourg, il y fust receu à grands coups de bastons, qu'on luy donna sur les parties du corps les plus sensibles: mais les coups furent si grands qu'il tomba par terre à demy mort, ils ne laissoient pas pourtant de le frapper sur la poitrine & à la teste, & l'eussent assommé si vn Capitaine ne l'eust traisné sur l'eschaffaut qu'on auoit dressé comme en la premiere rencontre : Ce fut icy qu'on luy couppa le poulce gauche & deux doigts de la main droite, luy ayant auparauant fendu la main entre le second doigt & celuy du milieu, en mesme-temps suruint vne grande pluye accompagnée de tonnerre & d'esclairs, qui donna sujet aux Sauuages de s'enfuir, & ainsi le laisserent-là tout nud, la nuict s'approchant on le fait venir dans vne cabane, on luy brusle le reste des ongles & quelques doigts des mains, on luy tordit ceux des pieds, on le força à manger

de l'ordure & le reste des chiens sans luy laisser aucun repos.

Apres qu'on l'eust tourmenté de la sorte dans ce Bourg, on le mene à vn autre éloigné de deux ou trois lieuës; où estant arriuez, on luy fait souffrir derechef les mesmes tourmens, & de plus on le pend par les pieds auec des chaisnes, & puis l'ayant despendu on luy lie des mesmes chaisnes les mains, les pieds & le col, sept iours se passerent de la sorte, & y adiousterent de nouueaux tourmens, car il le firent souffrir en des lieux, & en des façons que la bien-seance ne permet pas d'escrire. On luy versoit du sag-amité sur le ventre, & puis pour manger ce sagamité on appelloit les chiens qui le mordoient en le mangeant; Toutes ces souffrances le mirent en tel estat qu'il deuint si puant & infect que chacun s'esloignoit de luy comme d'vne charogne, & on ne l'approchoit que pour le tourmenter, il estoit plein de pus & d'ordure, & les vers fourmilloient dans ses playes; apres tout, à peine pouuoit-il trouuer quelqu'vn qui luy domnast vn peu de bled d'Inde cuit dans l'eau; Les coups qu'il

auoit receu luy auoient causé vne apo-
stume à la cuisse qui luy empeschoit son
repos, qui d'ailleurs estoit bien trauersé
par la dureté de la terre, sur laquelle il
estendoit son corps, qui n'auoit plus que
la peau & les os, il ne sçauoit comme il
pourroit ouurir son apostume, mais Dieu
conduisant la main d'vn Sauuage qui
auoit dessein de luy donner trois coups
de cousteau, fit en sorte que ce Sauuage
le frappa iustemēt dans l'apostume, d'où
il sortist du pus & du sang en abondan-
ce & ainsi le guerit. Qui eust iamais creu
qu'vn homme peut tant souffrir sans
mourir, abandonné *in terra aliena, in
loco honoris & vastæ solitudinis*, sans lan-
gue pour se faire entendre, sans amis
pour se consoler, sans Sacremens & sans
aucun remede pour adoucir ses maux. Il
ne sçauoit pas pourquoy les Sauuages
differoient tant sa mort, si ce n'estoit
peut-estre pour l'engresser deuant que
de le manger, mais ils n'en prenoient pas
les moyens. Enfin le 19. de Iuin, les Iro-
quois s'assemblerent de tous les Bourgs
au nombre de 2000. dans le Bourg où
estoit le Pere, qui croyoit que ce iour

ſeroit le dernier de ſa vie, apres l'aſſemblée il pria le Capitaine qu'on luy changeaſt le tourment du feu en vn autre, que pour la mort il la receuroit volontiers, non ſeulement tu ne ſouffriras pas le feu, luy repartiſt ce Capitaine, mais qui plus eſt tu n'en mourras pas, la reſolution en eſt priſe; ie ne ſçay comme il la prirent, mais bien ſçay-ie qu'eux-meſmes s'eſtonnoient apres de leur reſolution ſans ſçauoir pourquoy, comme les Hollandois & le bon Couſture, qui fut pris il y a deux ans auec le Pere Iogues, & qui n'a veu le Pere Breſſany qu'apres ſa deliurance, l'ont rapporté.

Cette reſolution priſe, ils le donnerent auec toutes les ceremonies du païs, à vne bonne femme, dont le grand pere auoit eſté tué autrefois dans vne rencontre par les Hurons, cette femme le receut, mais ſes filles ne le pouuoient ſouffrir tant il faiſoit horreur; Ie ne ſçay ſi ce fut cela qui porta la mere à ſonger à ſa deliurance, ou bien quelque compaſſion qu'elle euſt de luy, ou pluſtoſt que le voyant inutile au trauail pour la mu-

tilation de ses doigts, elle se persuada qu'il luy seroit à charge; Tant y a qu'elle commanda à son fils de le mener aux Hollandois, & tirant d'eux quelque present le remettre entre leurs mains; ce que le fils executa fidelement.

Mais auparauant que de partir le Pere eust cette consolation de baptiser vn Huron qu'on menoit au supplice, qui luy demanda auec instance le Baptesme auparauant que de mourir, ce que le Pere luy accorda, sçachant qu'il auoit receu de nos Peres vne suffisante instruction, mais il ne se peut faire si secrettement que les Iroquois ne s'en apperceussent, c'est pourquoy ils l'obligerent de sortir & de l'abandonner. Apres qu'il fut mort ils apporterent ses membres en la cabane où estoit le Pere, & les ayant fait cuire les mangerent en sa presence & mirent la teste du mort à ses pieds, luy demandant: Hé bien, que luy a seruy le Baptesme, si le Pere eust peu s'expliquer en leur langue, ce luy estoit vne belle occasion pour les instruire; ce luy fust neantmoins vne conso-

lation bien ſenſible de s'eſtre trouué là
ſi à propos pour le bon-heur de ce pau-
ure Sauuage. Il partiſt peu apres en
compagnie de ce ieune Sauuage fils de
cette bonne veufue, qui le mena aux
Hollandois, leſquels le receurent auec
beaucoup de bien-veillance & conten-
terent le Sauuage au deſſus de ſes eſpe-
rances, donnerent des habits au Pere,
& apres l'auoir retenu quelque temps
pour reparer ſes forces le firent embar-
quer, il arriua à la Rochelle le quinzieſ-
me de Nouembre de l'année 1644. en
meilleure ſanté qu'il n'euſt iamais, de-
puis qu'il eſt de noſtre Compagnie.

CHAPITRE X.

De la prise de trois Iroquois.

VNe Escoüade de soixante Hurons estant descenduë vers les François à dessein de cõbattre les Iroquois s'ils ...s auoient à la rencontre, arriua ius-...u'aux trois Riuieres, sans trouuer au-...un ennemy; mais ils n'y feurẽt pas lõg-...mps, qu'on leur rapporte quequelques ...anots auoient paru dans le Lac de ...inct Pierre qui n'est qu'à deux lieuës ...u dessus des trois Riuieres; ils y cou-...ent aussi-tost accompagnez de quel-...ues Algonquins qui voulurent estre de ... partie, n'ayant trouué que des mar-...ues, & des vestiges de l'ennemy, ils ...ontent plus haut & donnent iusqu'à ...ichelieu, qui est sur l'Embouscheure ...e la riuiere des Iroquois; estans arriuez ...n cette habitation, quelques-vns se ...eposerent, d'autres se doutans que les ...roquois ne seroient pas loin, s'embar-

querent la nuict sur cette riuiere po
les aller chercher; ils passent au traue
des sentinelles Iroquoises sans estre a
perceus: tréte Iroquois estoient comn
en garde au dessous de leur gros, po
decouurir si quelques François où que
ques Sauuages de nos alliez ne paro
stroient pas sur l'eau, où sur la terr
comme la nuict estoit obscure ils r
decouurirent point ces ieunes gue
riers, qui montoient contre le cou
rant de la riuiere pour aller décou
urir l'ennemy; ils entr'ouïrent nean
moins quelque bruit, ces Hurons s'e
stans donc auancez apperceurent quan
tité de feux dans les bois, ayan
reconnu qu'ils estoient ennemys, &
coniecturans au nombre de leurs feu
que la partie n'estoit pas esgalle, i
se retirérent vn peu pour consulte
ce qu'ils feroient, faisans alte ils en
tendirent derriere eux deux canots qu
voguoient à force de rames; ils furen
bien estonnez, comme ils ne les auoien
pas veus passans au milieu d'eux.

C'estoit l'embuscade de ces trente Iro
quois, qui se doutans qu'il y auoit quel

l'vn ſur la riuiere, en vouloient auoir
nnoiſſance ; voila donc nos Hu-
ns entre le gros de leurs ennemys, &
deux canots bien armez, ils tournent
ſage cōtre ceux-cy & ſe battent à coups
Arquebuſes, & de fleches ſans grand
ect, pource qu'il eſtoit nuict, ces deux
nots ſe retirans auec leur gros ; vn Hu-
n qui auoit eſté pris en guerre par les
oquois, & qui auoit pris party auec
x, les quitta à la faueur de la nuict, &
urant ſur le bord de la riuiere ap-
lle les Hurons, qui eſtoient en doute
s retourneroient au combat ; apres
elque desfiance de cét homme, ils
pprochent ; il s'eſcrie qu'il eſt de leur
ation, & qu'il deſire ſe ſauuer auec
x ; combien eſtes-vous icy, leur de-
nda-il, nous ne ſommes que ſoixan-
eſpondent les Hurons, ſauuez-vous
part-il, car outre les canots que vous
ez rencontré, qui faiſoient trente
oquois, il y en a vne centaine cachez
it proche d'icy ; il ne comtoit pas
ux qui eſtoient eſpars ça & la par bri-
des du long de la grande riuiere ;
autre Huron qui s'eſtoit caché ſur

le bord du bois, & qui auoit presté l'o-
reille aux Iroquois, leur dit que dix
de cette bande de trente s'estoient
destachez pour aller à la chasse des
François; ces dix chasseurs estoient
tout proche du fort de Richelieu ca-
chez derriere des brossailles & des
arbres, où ils attendoient que les Fran-
çois sortissent le matin pour aller vi-
ter des rets tenduës bien proche de leur
fort, ces guerriers sçachant cela s'en
vont pour recõnoistre cette embuscade,
l'ayant descouuerte, ils taschent de
l'enuironner; mais ces espions se voyans
descouuers se leuent comme vne vo-
lée de Perdrix effarées, n'ayans pas n
l'aisle, n'y les pieds assez forts pour
sauuer tous; il en tomba trois entre les
mains de nos Hurons, lesquels en don-
nerent vn aux Algonquins, qui com-
mancerẽt à le traicter d'vne façon estra-
ge; comme il y auoit quantité d'ennemis
à l'entour de Richelieu, ne croyans pas
estre en assurance ils s'embarquerẽt tous
tant Hurons qu'Algõquins pour descen-
dre aux trois Riuieres, où ils amenerent
leurs prisonniers en triomphe. Le 26. d

uillet sur les 4. heures du matin on vit
es trois Riuieres vn canot, qui suiuoit le
ourant de l'eau, & s'estant approché à la
ortée de la parole, on entendit la voix
igubre d'vn Algonquin, qui crioit que
vn des Hurõs qui estoiẽt venus en guer-
e, estoit mort; mais il s'estoit trõpé, il est
é vray que l'vn de ces trois Iroquois lors
u'on le prist, auoit donné vn coup de
ousteau au Huron qui le saisit, & qu'on
oyoit que le coup fut mortel, mais il ne
stoit pas, quoy qu'il eust le poulmõ fort
ffensé, & qu'il en sortit vne partie, que
chirurgien couppa & chose estrange,
yant iettée par terre, vn Huron la ra-
assa la fit griller, & la donna à manger a
t hõme blessé, qui l'aualla en chantant
oila vne medecine bien extraordinaire.
Bien-tost arpres on ouyt de loin des
ix d'allegresse on vit paroistre sur la
ande riuiere douze où quinze canots,
ui s'en venoient doucement au gré de
au portãs enuiron quatre-vingt soldats
ui frappoiẽt de leurs auirons sur le bord
ces canots chantans tous ensemble, &
sans dancer les prisonniers à la cadẽce
leurs voix, & de leur bruit, ils estoient

tous aſſis dans ces petits batteaux d'Eſcorce, excepté les trois pauures victimes qui paroiſſoient par deſſus les autres, qui chantoient auſſi courageuſement que les victorieux, faiſans paroiſtre au branſle de leur corps & au regard de leurs yeux que le feu, & la mort qu'ils attendoient, ne leur faiſoient point de peur.

Tout le monde ſortit pour voir ce Triomphe de Sauuages, la ioye poſſedoit l'ame des vainqueurs, & la douleur affligeoit les vaincus. Ayant tous mis pied à terre on les mene dãs les cabanes des Algonquins; quelques-vns ſe iettent ſur celuy, qu'on leur auoit dõné, il luy arrachẽt les ongles, luy couppent pluſieurs doigts, luy bruſlent les pieds auec des pierres ardentes: M. de Chamflour qui commande en cette habitation, leur enuoye dire qu'ils s'arreſtent, qu'il faut donner aduis à M. le Cheualier de Montmagny Gouuerneur du pays de la priſe de ces priſonniers, & que l'affaire eſt d'importance.

A peine pût-on empêcher la rage de ces eſprits vindicatifs au dernier point; car ce pauure miſerable ayant eſté donné en la place d'vn braue Algõquin pris, & bruſlé

des

des Iroquois; tous ceux qui aimoient cet homme mort, déchargeoient leur colere sur ce demy-viuant.

Monsieur le Gouuerneur estant arriué assembla les principaux Algonquins; mais comme leur vengeãce auoit desia destiné cette victime au feu, ils répondirent que c'estoit fait de sa vie, que le bucher estoit desia preparé, qu'ils le traiteroient à la façon qu'ils sont traitez par les Iroquois quand ils tombent entre leurs mains; en effet il auroit esté bruslé la mesme nuit, si Monsieur de Montmagny ne leur eust fait parler d'vn bon accent; on arresta donc la violence de leur fureur, & tacitement on conseilla aux Chrestiens de representer à leurs compatriotes l'importance de l'affaire, & qu'on pouuoit traiter de paix par l'entremise de ces captifs, que la paix estoit le bien & le salut de tout le païs. Cette premiere furie estant appaisée, ils se rendirent plus traitables.

On parle aussi aux Hurons de rendre leurs prisonniers; mais ils font la sourde oreille: quelques sauuages voyans les desirs de Monsieur le Gouuerneur, luy

font entendre leur façon de deliurer leurs prisonniers ; ils luy presentent trente-deux ou trente-trois brins de paille, disans qu'vn pareil nombre de presens parleroit plus efficacemēt pour la deliurance de ces prisonniers, que les bouches les plus eloquentes du monde, & que c'est ainsi que se comportoient ceux qui vouloient faire la paix. En effet les festins, les presens & les harangues font tous les affaires des sauuages. Monsieur de Montmagny voyant cela fit estaller dans la cour du fort par vn beau iour trois grands presens composez de haches, de couuertures, de chaudieres, de fers de fléche & de choses semblables ; Là dessus il fait appeller les Chefs & les principaux des Algonquins & des Hurons, qui estoient pour lors aux Trois Riuieres. Ayans pris place chacun de son costé il leur fit expliquer par son Truchement ce que vouloient dire ces presens ; il les auoit desia fait presser puissamment, & leur auoit representé par de fortes raisons, qu'il estoit tres-importāt qu'ils fissent la paix auec leurs ennemis, & que l'vnique

moyen estoit de renuoyer vn de ces captifs, qui disposeroit ses compatriotes à vn bon accord & à vne bonne paix entre toutes ces Nations. Les Algonquins qui s'estoient monstrez si fascheux au commencement, firent apporter leur prisonnier, qui ne pouuoit plus marcher, & l'vn de leurs Capitaines prenât la parole, dit qu'ils vouloient viure en bonne intelligence auec les François, veu mesmement que plusieurs d'entre eux estoient de mesme creance, qu'ils ne pouuoient rien refuser à Monsieur le Gouuerneur, qu'ils nommoient leur Capitaine, que ce n'estoit pas les presens qui les portoient dans cette obeïssance, mais le desir que le païs fust libre, & que tous les peuples ioüissent d'vne profonde paix; ils ne laisserent pas de prendre ce qui estoit destiné pour la deliurance du prisonnier; vray est que la pluspart de ces dons n'estoit pas pour eux, mais pour essuyer les larmes des parens de celuy, à l'ame duquel deuoit estre sacrifiée cette pitoyable victime, qui se voyant échappée du feu qu'on luy auoit preparé, deuoroit des yeux son

liberateur, repetant plusieurs fois ce nom que ces peuples luy ont donné, Onontio, Onontio, c'est à dire grande montagne, grande montagne; répandant sa ioye & produisant toutes ses actions de graces par vn seul mot, qui en vaut dix mille.

Quant aux Hurons, la veuë des presens ne les toucha point; au contraire ils témoignerent de la tristesse, estans fâchez de ne pouuoir accorder ce qu'on leur demandoit auec tant de presse & tant de raisons. Vn de leurs Capitaines se leuant s'écria tout fasché: Ie suis homme de guerre, & non point vn marchand, ie suis venu pour combattre, & non en marchandise; ma gloire n'est pas de rapporter des presens, mais de ramener des prisonniers, & partant ie ne puis toucher à vos haches ny à vos chaudieres; si vous auez tant d'enuie d'auoir nos prisonniers, prenez-les, i'ay encore assez de cœur pour en aller chercher d'autres; si l'ennemy m'oste la vie, on dira dans le païs qu'Onontio ayant retenu nos prisonniers, nous nous sommes iettez à la mort pour en auoir d'au-

tres. Celuy-cy ayant ietté son feu, vn autre Capitaine qui est Chrestien, nommé Charles parla bien plus modestement. Ne te fasche pas, Onontio, dit-il à Monsieur le Gouuerneur, ce n'est pas vne desobeïssance qui nous fait agir de la sorte; mais la crainte de perdre l'honneur & la vie. Tu ne vois icy que de la ieunesse, les anciens de nostre païs determinent des affaires, si on nous voyoit retourner au païs auec les presens, on nous prendroit pour des marchands auaritieux, & nō pas pour des guerriers; nous auons donné parole aux Capitaines des Hurons, que si nous pouuions prendre quelques prisonniers, que nous les leur remettriōs entre les mains, tout de mesme que ces soldats qui t'enuironnent te rendent obeïssance, aussi faut-il que nous autres rendions nos deuoirs à ceux de qui nous dependons. Le moyen de souffrir le blasme de tout vn païs, qui sçachant que nous auons pris des prisonniers, ne verra que des haches & des chaudieres. Les presens que tu nous fais sont plus grāds qu'il ne faut pour mettre ces hommes en liberté, & ton desir seul

suffiroit pour les auoir; si la crainte d'estre tenus pour des ames lasches & pour des étourdis qui n'obeïssent pas à ceux qui les commandent, ne nous portoit à les conduire iusqu'au païs. Vous me direz que les Algonquins ont donné leur prisonnier, & que nous pouuons donner les nostres; ie répons que les principaux des Capitaines Algonquins sont icy, que ceux qui concluent leurs affaires sont presens, & qu'ils ne dependent de personne; & ainsi leur action ne peut estre improuuée: mais la nostre sera condamnée, & on nous regardera comme des gens sans esprit d'auoir determiné d'vne affaire de telle consequence sans auoir consulté les anciens du païs. Vous monstrez par vos raisons, que la paix est desirable, que c'est le bien du païs que la riuiere soit libre; nous sommes dans les mesmes pensées; c'est pourquoy nous n'auons fait aucun mal à nos prisonniers, nous les traitons doucement desirans de les auoir pour amis; nous esperons bien que nos Capitaines ne contrarieront pas les volontez d'Onontio, ils accorderont quelque chose à nos de-

sirs; quand nous leur dirons que nous voulõs la paix, ils ne nous ferõt pas rougir; mais si nous traitions cet affaire, sans leur auoir representé ces prisonniers, ils nous couuriroiẽt le visage de honte; il n'y va pas seulement de nostre honneur, mais encore de nostre vie; le bruit est que la riuiere est pleine d'ennemis, si nous en rencontrons de plus forts que nous, aussi tost nous ferons leuer debout nos prisonniers & nous leur ferons declarer tout haut le bon traitement qu'Onontio leur a fait, les grands presens qu'il a offert pour leur deliurance, & les bonnes volontez que nous auons pour eux; ils témoigneront que nous ne leur auons fait aucun mal, que nous les menons au païs pour traiter de la paix, & ainsi nos captifs nous sauueront la vie dans ce mauuais rencontre.

Cette harangue prononcée d'vne façon affable & serieuse, fortifiée de toutes ces raisons, & de plusieurs autres, qui sont eschappées de ma memoire, fit respondre à Monsieur le Gouuerneur, qu'il n'auoit que faire des prisonniers sinon pour traitter la paix, & que si les

Hurons la vouloient traitter, qu'il estoit content, mais qu'ils ne manquassent pas de parole en choses si importantes.

En suite de ces discours on fit venir les deux autres prisonniers; on leur fait iettor les yeux sur ces presens, qu'on faisoit pour leur deliurance; on leur declare combien grande estoit la bonté des François, & qu'Onontio les traittoit bien d'vne autre façon, qu'ils n'auoient traité ses gens qu'ils auoient pris; ayans aduoüé que cela estoit vray, l'vn d'eux se leue au milieu de toute l'assemblée, & auançant deux pas auec ses liens il enuisage le Soleil, puis rabbaissant ses yeux sur les assistants auec vn regard tout plein d'asseurance, il s'escrie parlant à Monsieur le Gouuerneur: Ce sera ce Soleil, ô Onontio, qui rendra tesmoignage de tes bontez en nostre endroit, & qui descouurira par tout tes liberalitez: puis se tournant du costé de son païs; Escoutez moy, dit-il, vous qui commandez dans le païs des Iroquois; vous Capitaines de ma chere patrie prestez moy l'oreille, soyez bons & courtois d'oresnauant, & taschez de re-

connoiſtre par effect ce que les François ont offert pour ma deliurance, & encore que ie meure ne ſoyez pas ingrats. Non, non, repartit vn Capitaine Huron, tu n'en mourras pas, comme nous ne ſommes point dans la volonté de t'oſter la vie, tu ne dois pas eſtre dans le deſeſpoir de ioüir bien toſt de la liberté; Tu arriueras ſain & ſauf dans le païs des Hurons, & tu en ſortiras ſans ſouffrir aucun mal; nous eſperons te ramener icy auec ton compagnon, afin d'applanir la terre, & de rendre douce toute la grande Riuiere; prenez tous deux courage, & n'oubliez iamais ce que les François ont fait pour vous.

Le reſultat de ces Conſeils ou aſſemblées fut, qu'on creut, que ſi les Hurons entreprenoient de traiter la paix, qu'ils le feroient plus efficacement que les François, ayans plus de connoiſſance que nous, des façons d'agir des ſauuages; la ſeule vengeance & la rage de quelque particulier eſt à craindre, car vne fantaiſie fera deſcharger vn coup de hache ſur ces priſonniers, & voila toutes les eſperances de la paix à bas, Dieu

veüille conduire cet affaire pour sa plus grande gloire.

Enfin ces Hurons estants prests de retourner en leur païs, Monsieur le Gouuerneur voyant que les Iroquois prenoient ou massacroient quasi tous ceux qui descendoient vers les François, leur donna plus d'vne vingtaine de braues Soldats du nombre de ceux que la Reyne a fait passer cette année en ce païs cy, lesquels sont montez auec eux pour hyuerner dans leurs bourgades, & pour leur seruir d'escorte l'an prochain quand ils voudront descendre à Kebec. Croiriez vous bien que quelques-vns de ces Soldats, qui auoient esté autrefois assez mauuais garçons, nous tesmoignerẽt que ce n'estoit pas le lucre ny l'esperance d'aucun gain qui leur faisoit entreprendre vn voyage où ils trouueront à qui parler pour les difficultez du chemin; mais ils protestoient que le desir de trauailler de leur mestier pour la Foy, & de donner leur vie pour vn si grand suiet, les portoit à se confier à ces barbares; il est vray que le R. Pere Iean de Brebeuf est remonté auec eux, il en-

end la langue Huronne, il les soulage-
a beaucoup aussi bien que le Pere Leo-
ard Garreau, & le P. Noel Chabanel,
ui s'en vont en ces quartiers là pour ai-
er à la conuersion des Algonquins voi-
ns des Hurons, qui demandent in-
amment qu'on les enseigne ; mais on
e peut pas satisfaire à tous ces pauures
euples ; les Iroquois, & les grandes dé-
enses en vn païs si esloigné apportent
e grands obstacles au salut de ces ames
bandonnées.

Chapitre XI.

es bons deportemẽs des Atikamegues.

DE toutes les nations que nous cultiuons icy, nous n'en reconnoissons point qui ait plus d'in-
ination & de disposition à la Foy,
ue celle des Atikamegues. Quoy que
soit la moins instruite, c'est celle
eantmoins qui nous donne de plus so-
des marques d'vne bonté vrayement
hrestienne. Le petit nombre des ou-
riers Euangeliques que nous auons icy,

& la multitude des Residences & Mis-
sions qui nous occupent, n'a pas permi
qu'on les allast voir en leurs pais, & de-
puis deux ans qu'ils partirent de Sillery
ils n'ont paru qu'aux Trois Riuieres &
en passant. Neantmoins dans ce defau
d'instruction & assistance spirituelle il
ont conserué la Foy, & la ferueur d
leur pieté, le saint Esprit suppleant à nô
tre defaut & leur seruant de Maistre
comme il est aisé à iuger par les bon
sentimens & actions dans lesquelles i
ont perseueré depuis leur depart de Si
lery. En voicy quelques particularite

Aucun d'eux n'a oublié les priere
qu'on leur auoit enseigné, & ceux
mesmes qui ne les sçauoient pas, les o
apprises. Ils ont gardé les Dimanch
aussi religieusement que s'ils eussent es
parmy les François. Dés le samedy
soir on donnoit l'ordre pour solemni
ce sainct iour auec tout le respect pos
ble. Vn des principaux Chrestiens crio
hautement par les cabanes qu'vn ch
cun fist sa petite prouision de bois,
preparât tout ce qui luy estoit necessai
pour le iour suiuant, afin qu'on ne fu

as obligé de le violer par aucun trauail
ui fust defendu. Le Dimanche matin
s s'assembloient tous dans vne cabane,
c pendoient à vne perche plantée au
nilieu, vn Crucifix en bosse qu'vn cha-
un adoroit les genoux en terre & les
nains iointes, auec autant de respect
omme s'ils eussent esté deuant l'Autel
ù se garde le sainct Sacrement. Ils di-
oient là deuotement tout ce qu'ils sça-
oient de prieres, aprés lesquelles ils re-
itoient ensemble hautement tout le
hapelet, & puis vn chacun se retiroit
hez soy. Que si quelqu'vn n'auoit rien
manger, il eust plustost ieusné tout ce
our, que d'aller à la pesche ou à la chas-
e, bien qu'on leur eust enseigné que
Dieu ne les obligeoit pas à ces rigueurs.
Vne bonne femme ne pouuant discer-
er de deux iours quel estoit celuy du
Dimanche, pour ne se tromper pas, ne
rauailla point pendant ces deux iours,
c s'imposa cette penitence pour vne
aute innocente, de reciter à chacun de
es deux iours deux fois le chapelet, &
es passer tous deux sans rien manger.
Vn autre sauuage donna aussi assez à

connoiſtre l'eſtat qu'il faiſoit du ſainct Dimanche, & le deſir qu'il auoit de l'honorer. Paſſant vn ſaut auec ſa famille, il fut emporté par la violence du courant, & eut bien de la peine à ſe ſauuer auec ſes enfans, ſon meuble & par conſequent tout ſon bien fut englouty dans les ondes. Ce n'eſt pas ce qu'il regrette le plus, ſon papier qui luy ſeruoit de Calendrier pour reconnoiſtre les Feſtes luy eſt plus à cœur que tout le reſte. Mais c'en eſt fait, il eſt perdu, que ferons-nous, dit-il à ſa femme qui n'eſtoit pas encore Chreſtienne ? Ayons confiance en Dieu, taſchons de prendre quelques Caſtors en chaſſant, & puis nous deſcendrons aux Trois Riuieres, le Pere qui y eſt nous donnera vn autre Maſſinahigan, auſſi ſeray-ie bien aiſe de me confeſſer par meſme moyen. En effet il vient, & rencontrant le P. Buteux ſur le bord de leur fleuue, ie viens de bien loin, luy dit-il, c'eſt pour te demander vn autre Maſſinahigan, celuy que tu m'auois donné a eſté perdu dans mon naufrage. On luy en donne vn autre, il ſe confeſſe, & s'en retourne content.

Vne femme Chrestienne de la mesme nation estant interrogée comment elle faisoit parmy les bois pour suppleer à la Messe qu'elle n'entẽdoit pas; Ie me persuade, dit-elle, que ie suis tantost dans l'Eglise de Sillery, tantost en celle de l'hospital, vne autre fois en celle des Vrsulines, & puis à celle de Quebec auec les François, & dans cette pensée ie recite mon chapelet, disant à Dieu que si i'estois presente en quelqu'vn de ces lieux, i'assisterois à la Messe par effect comme i'y assiste par desir: Qu'il sçait bien que ie me priue de cette consolation pour son amour, & celuy de mes compatriotes, lesquels ie ne pourois instruire comme ie fais, si ie ne les suiuois dans les bois, & ainsi ie le prie de m'aider, comme il feroit si effectiuement i'assistois à la Messe dans l'vne de ces Eglises où ie suis presente par desir & par pensée.

Vne autre estant surprise d'vn grand mal de gorge qui l'empeschoit de proferer aucune parole, disoit à Dieu dans le fonds de son cœur: Toy qui sçais tout, tu vois bien ma pensée. Si ie desirere-

couurer ma santé & la parole ; ce n'est pas pour mon plaisir, mais afin de pouuoir répondre aux prieres auec les autres, & principalement pour pouuoir enseigner ce que ie sçay aux autres qui ne le sçauent pas. C'est pour cela que ie te demande d'estre guerie. Tu feras pourtant ce que tu voudras. Tout cecy nous asseure que la Foy est bien auant dans ces cœurs, puisque le zele de la gloire de Dieu & le respect des choses sainctes y est graué si profondement. En voicy vne autre marque.

Ces bons sauuages estans partis au milieu de l'hyuer de Sillery, s'en allerent chassant dans les bois, & s'approchans tousiours de l'emboucheure de leur fleuue, où estans arriuez ils se trouuerent meslez auec plusieurs autres qui n'estoient pas encore Chrestiens, & dont quelques-vns mesme n'auoient iamais oüy parler de la Foy. Le nombre des mécreans estant beaucoup plus grād que celuy des fideles, il semble qu'il deuoit auoir plus de force & d'authorité; Neantmoins cettuy-cy preualut en sorte que les mescreans se laisserent persua-

ſuader par les diſcours & exemples des bons à quitter leurs tambours, iongleries, feſtins à tout mãger, & à venir tous enſemble aux Trois Riuieres pour ſe faire inſtruire. Ils deſcendirent donc au nombre de trente-cinq canots bien fournis. La premiere choſe que firent les Chreſtiens fut d'entrer dans noſtre Chapelle & y amener les autres, aprés quoy ils demanderent de tenir Conſeil auec Monſieur des Rochers qui commandoit pour lors au fort des Trois Riuieres, & auec le P. Buteux, auquel le Capitaine parla en cette ſorte. Eſcoute ma parole, toy qui ſçais bien le Maſſinahigan; tiens, regarde ce que tu vois là, ce ſont les lettres que i'enuoye au Capitaine des François qui eſt à Quebec. Mes ieunes gens les porterõt, mais toy qui a plus d'eſprit qu'eux, écris luy ce que ie te diray.

L'an paſſé il nous fit vn beau preſent pour nous donner de l'eſprit, nous en auons receu vn peu. Nous voulons répondre à ſon preſent embraſſant la Foy, & nous luy témoignõs que ce que nous diſons eſt veritable par cette lettre que

tu luy enuoyeras, (c'estoit vn paquet de Castors.) Il poursuit, on nous a fait plaisir de nous enseigner & baptiser cet hyuer passé; nous en faisons des remercimẽs, & demandons la cõtinuation de ce bien par cette autre lettre, (c'estoit vn autre paquet de soixãte-quatre Castors.) Vous auez pitié de nous, adiousta-t'il, les ennemis troubloient nostre riuiere par leurs courses; vous la bouchez par le moyen des forts que vous bastissez contre les Iroquois. Voila dequoy affermir ces forts, & en disant cela il iette vn autre paquet de Castors. Il ne reste plus, dit-il, qu'à viure cõme freres & ne se pas quereler, puisque nous priõs tous. Mais parce que cela est difficile quand il s'agit de traite, voila des peaux pour adoucir les esprits, & iette vn quatriéme paquet de Castors.

Nous respondismes à tous ces presens, & luy fismes entendre qu'on ne les enseignoit pas sous espoir de quelque recompense, au contraire qu'on desiroit les assister corporellement aussi bien que spirituellemẽt. Ie le sçay bien, dit-il, mais ce n'est que pour vous faire voir que

nous ne mentons point, lors que nous disons que nous voulons fortement embrasser la Foy. Ie parle au nom de tous ceux qui sont icy, qui sont de mesme aduis que moy.

Si les paroles de ce Capitaine promettent beaucoup, ses actions ne le démentent pas. Il auoit esté fort mal traité par vn soldat François, qui l'auoit poussé, renuersé, & traisné par terre, cette iniure faite à vn sauuage de credit parmy ses gens, deuant qui cela se passoit, luy deuoit estre sans doute fort sensible selon la nature, & s'il n'eust eu la Foy bien auant dans le cœur, ne pouuant se vanger de son ennemy, il s'en fust pris à la religion, comme ont fait quelques autres en semblables occasions, qui l'ont abandonnée par despit, au moins pour quelque temps. Mais l'affection qu'il portoit à la priere & l'estime qu'il en faisoit luy fit souffrir cet affront genereusement, & remporter vne glorieuse victoire sur soy mesme. Il s'addressa au P. Buteux, & luy demanda s'il sçauoit bien ce qui luy estoit arriué. Oüy, respondit le P. ie le sçay, il est vray, repliqua-

t il, qu'on m'a fait tort, mais la Foy qu
i'ay dans le cœur, & que ie desire con
seruer, m'empesche d'en auoir aucu
ressentiment. Ie pardonne volontiers
ce soldat, il n'a pas d'esprit, il ne fau
pas pour cela que ie luy ressemble, n
que ie quitte la priere, où que ie pens
que tous les François ne valent rien, pa
ce qu'vn n'est pas bon. Mon cœur est e
paix. Asseure toy que ie n'ay aucun
mauuaise pensée, si ie suiuois mon natu
rel ie ferois vn mauuais coup. Mais i
ne veux pas fascher Dieu. Ceux qu
connoissent l'humeur des sauuages, &
combien la vengeance leur est naturel
le, admireront cette action, & aduoü
ront que la grace de Dieu fait d'estran
ges changemens dans leurs cœurs.

La femme de ce mesme Capitain
nous a grandement edifiez. Elle esto
frapée d'vne dangereuse maladie,
trouuant dans cet estat dans les bois, el
le pria son mary de la porter aux Tro
Riuieres, où estant arriuée elle fit ap
peller le P. Buteux, auquel elle tint c
discours: Tu vois en quel estat la mala
die m'a reduit, elle ne me laisse rien d

ibre que la parole, de laquelle ie me
ers, non pas pour te demander quelque
hose, mais seulement pour me confes-
er. C'est à ce dessein que i'ay desiré
u'on me portast icy. Depuis mon Ba-
tesme ie n'ay eu gueres de santé, mais
e n'ay iamais creu pour cela que mon
nal prist sa source de la priere, comme
lisent quelques-vns qui n'ont pas d'es-
rit. Ie crois fortement, & le mal que
e souffre ne me fera iamais quiter la
Foy. Ie seray malade tant qu'il plaira à
Dieu. Si tu connois que la mort s'ap-
roche de moy, ne me cache pas la ve-
ité, ie ne crains pas la mort. Mais ie
eray bien aise de sçauoir si elle est pro-
che, afin que i'apprenne ce qu'il faut
aire pour bien mourir. La plus grande
plainte qu'elle faisoit pendant qu'elle
fut aux trois Riuieres estoit de ce qu'on
ne la visitoitpas assez souuent pour l'en-
seigner & disposer à la mort. Elle ve-
noit tous les iours à la Messe, quoy qu'a-
uec de grãdes difficultez tantost se trai-
nant par terre, d'autres fois s'appuyant
sur son baston, ou se faisant porter par
sa fille. Il fallut luy defendre absolu-

ment de se donner cette peine, pour le moins les iours ouuriers. Il a pleu à nôtre Seigneur de luy prolōger la vie pour l'exemple des autres, & pour meriter dauantage. Aussi est-elle grandement vtile à ceux de sa nation, ayant vn soin tres-particulier de les faire prier Dieu par tout où elle se trouue. L'adieu qu'elle dit au P. Buteux à son depart fut pathetique. Adieu donc, luy dit-elle, ie m'en vay mourir dans les bois, ie ne te reuerray iamais plus que dans le Ciel; ie te recommande ceux de nostre nation. Ne viendras tu iamais dans nostre païs pour les instruire, que t'auons nous fait pour nous abandonner de la sorte? Il y a si long-temps qu'on t'inuite, tous nos gens desirent de croire. Il ne tient qu'à toy qu'ils ne soient tous baptisez. Prens courage, viens chez nous, & au plustost, ayes pitié de tant d'ames qui se perdent, prie Dieu pour moy. Ie n'ay plus qu'vne demande à te faire, c'est que tu fasses communier ma fille. Il me semble que ie m'en irois plus contente & de ce lieu & de ce monde, si ie la voyois participer à ce Sacrement: elle n'est

plus folle comme elle estoit auant son Baptesme. Ne crains pas, elle est toute autre. En effet elle disoit vray. Cette fille auant son Baptesme estoit extremement remuante & volage, maintenant sa modestie est admirable, & l'a fait iuger digne de ce Sacrement, qui est le pain des grands & le vin qui fait germer les Vierges.

Il ne restoit plus en cette famille qu'vn ieune homme de vingt ans à baptiser, on n'osoit luy confier ce Sacrement, apprehendant ce qui est à craindre en tous les autres ieunes hommes, qu'il ne se mariast contre les loix de l'Eglise, mais enfin son importunité luy fit obtenir ce qu'il demandoit. Le P. Buteux estoit pour lors assez occupé, & feignoit encore de l'estre dauantage. Il le renuoyoit souuent à dessein pour l'esprouuer, cela ne le rebutoit pas, il reuenoit cinq & six fois le iour pour estre instruit, & ne s'inquietoit point quand on le faisoit attendre, s'occupant pour lors à dire son chapelet & repeter à part ce qu'on luy auoit appris, & persistoit demandant tousiours la mesme chose:

Quand sera-ce que ie seray baptisé? Ie ne partiray pas d'icy, ny mon oncle. (c'estoit le Capitaine de cette nation) que ie ne sois baptisé. Il le fut, & le zele qu'il a monstré cet hyuer à enseigner ses compatriotes a fait voir que c'est l'esprit de Dieu qui le poussoit à demander si fermement le Baptesme. Il s'est rendu catechiste parmy ceux de sa nation, & son zele & capacité a suppleé au defaut de son aage pour exercer cette fonction.

Les plus considerables de cette nation suiuent le branle de leur Capitaine & de sa famille. Ils s'apperceurent que quelques ieunes folastres d'vne autre nation entroient la nuict dans leurs cabanes, ils prierent le P. Buteux d'empescher ce desordre. Dis leur de nostre part, firent-ils, que nous ne prions pas à demy, ou par feintise, & partant que nous ne sçaurions supporter les libertez de leurs ieunes gens. S'ils veulent faire mal, que ce soit parmy ceux de leur nation, & non pas chez nous, où nous auons droit d'empescher ces desordres. Dieu & le Diable ne s'accordent pas

bien dans vne mesme cabane. Fais en sorte que leurs Capitaines fassent vne criée publique pour arrester l'insolence des ieunes gens.

Ils ne se contentent pas d'empescher le mal quand l'occasion s'en presente, ils procurent encore du bien aux autres peuples, soit en les enseignant & exhortant par eux mesmes, soit en nous les amenant pour estre instruits. Quelques-vns de la nation des Ouramanichek estant descendus icy en traite, les principaux des Atikamegues les amenerent incontinent chez nous. Escoutez, leur dirent-ils, ce qu'on vous dira, & sçachez que c'est la chose la plus importante de toutes celles qui vous touchent. C'est ce que nous estimons, & que vous deuez estimer vniquement: ne vous estonnez pas si vous ne conceuez pas d'abord ce qu'on vous dira, on vous repetera souuent la mesme chose; & enfin vous aurez de l'esprit si vous en voulez auoir. Ie crois que ceux-cy porteront des nouuelles de la Foy plus haut vers le Nort à plusieurs autres peuples qui ne nous sont pas encore conneus,

& auec lesquels ils traitent.

La bonté de Dieu est admirable dans les changemens qu'elle fait tous les iours dans les cœurs de ce peuple. Vn sauuage n'auoit iamais voulu permettre autrefois qu'on baptisa vn de ses enfans; craignãt que le Baptesme ne luy causast la mort. Estant arriué quelque temps aprés aux Trois Riuieres, il fit de grandes instances au P. Buteux pendant plusieurs iours pour le baptesme de trois de ses enfans. Vne femme pareillement qui auoit d'autrefois rebuté le mesme Pere & empesché de baptiser vn de ses enfans qui mourust sans baptesme dans les bois, vient par aprés le presser d'elle mesme pour estre baptisée auec quattre autres de ses enfans, *hæc mutatio dexteræ Excelsi.*

Paul Ouetamourat craignant que luy & ses gens ne retournassent à leurs superstitions qu'ils auoient quittées à Sillery, ordonna qu'on n'appellast point festin quand ils s'inuiteroient mutuellement, & qu'on ne mangeroit pas ensemble, mais qu'vn chacun ayant receu sa part dans son plat se retireroit

chez soy. Il y auroit à craindre, disoient-ils, que le Diable ne nous trompast, & d'vn festin d'amitié ne nous induisist peu à peu à vn festin de superstition. Le bon hõme ayant rencontré vn ieune garçon de ses parens malade, le prit & le porta par des saults & precipices effroiables iusques aux Trois Riuieres, où il le mit entre les mains du P. Buteux pour receuoir de luy le baptesme, auquel luy mesme l'auoit desia tres-bien disposé. Il par la souuent & incita par son exemple les autres veillards à parler publiquement en faueur de la Foy, & neantmoins il n'estoit encore que Catechumene. Mais il desiroit auec tant d'ardeur d'estre baptisé, que le P. Buteux estant entré vn iour dans sa cabane & l'ayant trouué extraordinairement triste & affligé, comme il luy en demandoit la raison; N'ay-ie pas suiet, dit-il, de m'attrister? tu m'auois promis de m'enseigner souuent, & tu ne m'as dit mot auiourd'huy. Que sçay-ie ce qui m'arriuera? peut estre les Iroquois sont ils proches. Ie suis en danger de mourir sans baptesme, ou de le receuoir auec fort peu de

cõnoissance & de fruict si tu ne te hastes de m'enseigner. Il fallut luy dõner cette consolation, & le baptiser auec ses deux filles, dont l'aisnée est d'vn naturel grandement porté à la deuotion, qu'elle a communiqué à son mary, le rendãt autant affectionné à la priere qu'il en étoit esloigné auparauant, & aliene. Elle se seruit d'vne sainte tromperie pour hâter son baptesme, persuadant au Pere qu'elle s'en iroit bien tost dans les bois. Voy tu bien, luy dit-elle, ie me dispose à partir au premier iour, ie cõmence à plier mes escorces, ie mourray sans baptesme, & tu en auras du regret aussi bien que moy. Attends, luy dit le P. Buteux, tu n'as pas plus de haste que ton Pere. Ie sçay les prieres mieux que luy, repliqua-t'elle, pourquoy l'attendrois-ie?

Si on eust accordé le Baptesme à tous ceux qui le demandoient, ils seroient desia quasi tous baptisez. On n'a peu neantmoins le refuser à vne bonne femme, qui à vray dire semble vne autre Ste Monique, ayant autant de zele pour le baptesme de sõ fils que celle-là en auoit pour la conuersion de S. Augustin. Auſ-

si en vint-elle à bout, & fut baptisée auec son fils, auquel pendant les ceremonies elle repetoit souuent, Prends courage mon fils, fais bien, dis en ton cœur, ie renonce à toutes mes meschancetez, ie ne veux pas aller dans les feux, ie desire estre bien-heureux, & amy de Dieu. A mesme temps furent baptisez trois ieunes garçons, dont le dernier estant vn petit orfelin le plus ieune de tous, mais non pas le moins feruent, Et comment, disoit-il, pourquoy ne seray-ie pas baptisé, ie sçay les prieres, ie suis auec mon grand frere où l'on prie Dieu, ie ne suis descendu icy que pour estre baptisé, à quoy tient-il que ie ne le sois. Il plaida sa cause si efficacement qu'il la gagna.

Voicy deux ou trois marques de la bonté du baptesme de quelques adultes. I'estois suiete, disoit vne femme, auant mon baptesme à dire de mauuaises paroles; depuis quatre à cinq mois que ie suis baptisée, ie ne sçache pas d'en auoir dit qu'vne, & encore ce fut par surprise & sans dessein. Cette mesme femme discourant vn iour auec vne autre de la

cruauté des Iroquois, & du danger qu'il y auoit de tomber entre leurs mains, Il en sera, dit-elle, ce qui plaira à Dieu. Auant mon baptesme ie n'estois iamais sans peur. Maintenant mon cœur est en asseurance, n'importe que ie sois prise, bruslée, & mangée, cela passé, aprés cela ie iouïray d'vne vie qui ne passera iamais.

Vne autre demandant au P. Buteux quelque remede contre vne fluxion qui l'incommodoit fort, estant interrogée s'il luy seroit fascheux de mourir maintenant. Oüy, dit-elle, non pas que ie craigne la mort, mais parce que i'ay si mal seruy Dieu iusques à present. C'étoit vn acte d'humilité en cette femme, car elle est vne excellente Chrestienne. Vne autre à qui on demandoit si elle aimoit Dieu & la priere plus que la vie, respondit qu'oüy. Car, dit-elle, si quelqu'vn me vouloit tuer ou faire quitter la priere, ie luy dirois, tue moy, à la bonne heure, i'iray au Ciel.

Il arriua trois ou quatre diuerses fois pendant que le Pere instruisoit dans nôtre Chapelle les sauuages, qu'on donna

l'alarme, comme si les Iroquois eussent paru. Le Pere sortit pour voir ce que c'estoit ; & les auditeurs demeuroient attentifs à repeter ce qu'on venoit de leur enseigner sans ietter seulement la veuë dehors, & attendoient paisiblement le retour de leur Maistre.

Ils abhorrent tellement leurs anciennes iongleries, qu'vn Chrestien malade s'estât mis à chanter la nuict en resuant, les autres qui l'entendirent, l'esueillerent soudain, luy disant qu'il faisoit mal d'obeïr au Diable.

Vn ieune homme battit sa femme à cause de quelque desobeïssance, & luy fit sortir le sang des narines: le P. Buteux en estant aduerty l'enuoye querir, il respond qu'il falloit attendre qu'il eust expié sa faute, ce qu'il feroit le lendemain dés qu'il feroit iour, estant pour lors trop tard pour le faire. En effet le lendemain il fut se confesser de grand matin, & s'offrit à en faire vne penitence publique, & d'estre foüetté ou bastonné publiquement par la main des François, qu'il auoit scandalisez par cette action. Il en fut quitte à meilleur marché, & se

reconcilia chreſtiennemẽt auec ſa femme. Voila vne petite partie des bons ſentimens & actions des Atikamegues, qui ſont communs à pluſieurs Chreſtiens de cette nation. Depuis ces remarques que nous venons de coucher, ils ont paſſé quaſi vn an tout entier ſans eſtre inſtruits qu'vne ou deux fois fort legerement & en paſſant, nos Peres eſtant occupez ailleurs : ils ont neantmoins continué dans leur ferueur, comme nous écrit le P. Brebeuf qui les a veus ce Printemps aux Trois Riuieres. Les Atikamegues, dit-il, ſont deſcendus icy en nombre de neuf canots la veille de Pentecoſte. Ils ſçauoient bien que le lendemain eſtoit vn Dimanche qu'on reſpectoit extraordinairement. Dés qu'ils eurent mis pied à terre, ils demanderent de prier Dieu dans noſtre Chapelle, & de ſe confeſſer. Le Capitaine meſme demanda de communier, diſant qu'il s'y eſtoit preparé durãt tout l'hyuer. Vn ieune homme ſe confeſſa par trois diuerſes fois, craignãt touſiours d'auoir oublié quelque choſe. Ceux qui ne ſont pas encore baptiſez demandent

fort

fort instamment le Baptesme. Ils promettent de descendre encore icy sur la fin de Septembre, & desirent de rencontrer vn Pere qui les instruise. En voila assez pour verifier ce que i'ay dit au commencement de ce Chapitre, que cette nation a de grandes inclinations & dispositions à la Foy.

Chapitre XII.

De la Mission de saincte Croix à Tadoussac.

LE Pere Buteux succeda l'Esté passé au Pere Dequen dans le soin de cette Mission: le Pere Dequen l'a cultiuée cette année. Voicy les memoires du P. Buteux, qui n'ayant pû estre couchées dans la derniere Relation pour estre venües trop tard, ne doiuent estre obmises dans celle-cy.

Arriuant à Tadoussac il trouua vn bon nombre de sauuages Chrestiens & Payens. Ceux-là estoient dans l'attente d'vn de nos Peres pour ioüir du bien de la saincte Messe & des Sacremens, la

plus grand part de ceux-cy desiroient voir des Peres qu'ils n'auoient pas encore veu, & dont ils auoient tant oüy parler. Les Chrestiens & Catechumenes continuoient dans les exercices de pieté, comme à prier Dieu soir & matin, reciter le Chapelet, chanter des Cantiques spirituels, s'assembler trois fois à la Chapelle les Dimanches & les Festes, & autres semblables fonctions spirituelles, qui les entretiennent en deuotion. Le respect, l'obeïssance, la ferueur & l'assiduité auec laquelle ils s'acquitent de ces saints exercices est telle, que les François qui les ont veus, mesme les Heretiques les ont admirez, & ont dit qu'on ne croyoit pas en France ce qu'ils ont veu de leurs yeux. Entre autres vn Capitaine d'vn nauire de la Religion pretenduë estant entré par curiosité dans la Chapelle pour y voir prier les sauuages, fut si surpris les voyant fléchir les genoux & faire le signe de la Croix, qu'il se mit luy mesme à genoux & fit le signe de la Croix auec eux. Descendons plus en particulier.

Nous auions souuent desiré que ceux

qui ont quelque authorité particuliere parmy les sauuages, & que l'aage ou la valeur rendent considerables, embrassassent la Foy & en fissent vne genereuse profession, pour la persuader plus facilement à la ieunesse, qui suit ordinairement les sentimens de ceux qui luy commandent. Nostre Seigneur a exaucé par tout nos desirs, & nous fait voir maintenant auec plaisir des Capitaines Barbares, qui n'auoient eu iusqu'à present d'authorité qu'en faueur du vice & de la cruauté, deuenir des Apostres & Predicateurs tres-zelez pour la gloire du Dieu qu'ils ne commencent qu'à connoistre. En voicy vn exemple.

Le Pere Buteux ayant fait vn discours aux sauuages pour leur enseigner ce que Dieu demandoit d'eux, & ayant insisté particulierement sur ce que Dieu desiroit que les Capitaines qui tiennent sa place eussent son honneur en recommendation, empéchãt le mal qui le deshonore, vn Capitaine se leue, & luy dit: Attens, Pere Buteux, ne sors pas, écoute moy. Ie veux parler, & vous ieunes gens écoutez. Voicy la resolution que

i'ay prise dés mon baptesme, & que ie renouuelle maintenant; ie veux aimer tant que ie viuray celuy qui a tout fait; ie veux m'abstenir de tout ce qu'il deffend, & veux que tous ceux qui me recõnoissent pour Capitaine s'en abstiennent. Escoute toy mesme Pere Buteux, & regarde ce que diront & ce que ferõt nos ieunes gens. Si quelqu'vn deshonore la priere par quelque parole ou action mauuaise, ordonne toy mesme le chastiment, & ie le feray subir à celuy qui sera coupable, ils l'accepterõt d'eux mesmes si ie le commande; & quand la faute meritera qu'vn autre y mette la main, si mesme il en faut venir iusques là que de les pendre, comme l'on fait en France, ie le feray moy mesme si aucun autre ne le veut faire. Quelque faute que mes gens commettent contre Dieu, ie les puniray comme le Capitaine des François puniroit les siens. Escoutez mes neueux, escoutez mes freres, ieunes & vieux, ie le dis, ie le feray, & rien ne m'en empeschera, non pas mesme la crainte de la mort: il faut mourir tost ou tard, si ie meurs de cette

façon ie ne mouray pas d'vne autre, & pourois-ie mourir d'vne mort plus glorieuſe, qu'en defendant l'honneur de noſtre grand Capitaine ? Ie ne diray iamais comme quelques yurognes, que la priere fait mourir ; ſi bien que ie veux mourir pour la defenſe de la priere. Voila ce que ie dis & ce que ie penſe, penſez y de voſtre coſté. Du diſcours que le Pere vient de nous faire, i'ay pris ce qu'il auoit dit pour moy, & y ay répondu. Voyez ce que vous auez à faire touchant ce que luy & moy venons de dire pour vous.

Cette harangue animée d'vne voix extraordinairement forte, & aſſiſtée de la grace du S. Eſprit qui l'auoit inſpirée, fit vne merueilleuſe impreſſion dans les cœurs des auditeurs, autant qu'on pouuoit iuger de l'eſtonnement qui paroiſſoit ſur leur viſage. Vn François qui eſtoit preſent & n'entendoit rien de ce qui ſe diſoit, fut neantmoins autant attentif que tout autre, rauy du zele du Predicateur, & de l'attention des auditeurs. En effet ceux qui connoiſſent la liberté des ſauuages, & la peine qu'ils

ont à souffrir toute sorte de violence, s'estonnerōt de la hardiesse de cet homme, & du silence des autres, mais non pas ceux qui sçauent ce mot de l'Apostre, *vbi spiritus Domini, ibi libertas*, & qu'il n'y a point d'empire sur les cœurs ny plus doux ny plus fort que celuy de la grace.

Vne femme dangereusement malade demandant quand elle se confesseroit, le Pere luy determina le iour, & l'asseura qu'il iroit la confesser dans sa cabane; mais elle ne l'attendit pas, & ne pouuant cheminer se traina sur le ventre iusques à la Chapelle. Le Pere la voyant hors d'haleine luy demanda pourquoy elle estoit venuë: Ie respecte, dit-elle, la Confession, ma cabane n'est pas vn lieu conuenable à la sainteté de ce mystere, i'auray icy plus de deuotion. Mais, repliqua le Pere, tu te mets en danger de mourir? Hé bien, dit-elle, à la bonne heure que ie meure, le baptesme a effacé de mon esprit toutes les apprehensions de la mort, puisque tu nous enseignes qu'il y a vne autre vie, d'où sōt bannies toutes les souffrances, & où se ren-

contre toute ſorte de plaiſirs, ie n'au-
rois point d'eſprit ſi ie craignois la mort.
La ſœur de cette bonne femme auoit
vne petite fille griefuement malade. Le
Pere luy demanda, Quelle eſt ta penſée
voyant ta fille mourante? Quelle pen-
ſée pourrois-ie auoir, dit-elle, ſinon
qu'elle eſt à Dieu, & qu'il en diſpoſera
comme il luy plaira. C'eſt ta fille, luy
dis-ie, elle t'appartient plus qu'à moy,
ie te l'offre de bõ cœur. Ie ne te deman-
de point qu'elle viue, ny qu'elle meu-
re, mais que tu faſſes ce que tu veux.
Si elle vit, à la bonne heure, elle croiſtra,
elle aura de l'eſprit, ie l'enſeigneray, elle
croira en toy, elle t'aimera. Si elle meurt,
à la bonne heure, elle eſt baptiſée, elle
eſt encore innocente, elle te verra au
Ciel, & ſera bien-heureuſe. C'eſtoit
bien aſſez pour vne pauure femme ba-
ptiſée depuis cinq iours, mais le S. Eſ-
prit eſt vn grand Maiſtre, & il ſemble
qu'il ſe plaiſt particulierement à ſe com-
muniquer à ces bonnes ames dans leſ-
quelles il trouue la ſimplicité qu'il aime
tant, & qui eſt vne excellente diſpoſi-
tion à ſes lumieres. Ayes bõne volonté,

disoit cette mesme femme à vne sienne compagne, & Dieu t'aidera. Le iour que ie fus baptisée ie ne sçauois pas mon *Credo*, ie n'auois peu l'apprendre, ie priay Dieu, & le lendemain m'estant éueillée ie le dis toute seule. Celuy qui l'instruit de la sorte interieurement, la renforce pareillement contre les aduersitez, & luy donne autant de courage qu'il luy en faut, pour supporter vne extreme pauureté, & la perte qu'elle a fait depuis peu de son mary & de trois petits enfans.

Vne autre voyant le Breuiaire du Pere, luy disoit vn iour: Deuine ce que ie pense, i'ay enuie de dérober, ie voudrois sçauoir ce que tu sçais, & tout ce qui est dans ton liure, si ie te pouuois dérober tout cela, ie ne cesserois de prier Dieu. Mais quoy, luy dit le Pere, ne sçais-tu pas bien ton chapelet? Oüy dea, répondit-elle, ie le sçay bien. Ne le dis tu pas? Ie le dis trois fois chaque iour, le matin pendant la Messe, aprés midy, & le soir auant que de me coucher. C'est assez, luy dit le Pere, continuë. Aussi feray-ie: mais si outre cela ie sçauois quelque autre

chose, ô que ie serois aise! Ainsi ne te lasses point de m'enseigner.

En voicy vne autre qui n'est pas moins feruente, elle a vn zele admirable pour le respect qu'on doit porter aux choses saintes, & ne sçauroit souffrir qu'on parle tant soit peu pendant les prieres, ou qu'on y commette la moindre immodestie. Lors que le Pere confessoit, elle se tenoit à la porte de la Chapelle, & disoit à ceux qui entroient pour se confesser; Escoute, ne cache rien, dis tout, & sois bien marry d'auoir offensé Dieu; voila comme il faut dire tes pechez, & la posture en laquelle tu te dois mettre. Aprés leur confession elle les faisoit mettre à genoux, & écoutoit ce qu'ils disoient, pour voir s'ils sçauoient les prieres, & s'ils ne les sçauoient pas elle les disoit auec eux pour les leur apprendre. Vn iour cõme le Pere se plaignoit qu'il n'auoit rien à mettre de l'eau beniste pour la Chapelle, cette bonne femme incontinent aprés la Messe s'en va faire vn petit bassin d'escorce qu'elle pendit à vn clou à l'entrée de la Chapelle. Ie croy que Dieu agrea son present au-

tant que celuy des Princes, la bonne volonté suppleant le prix que luy ostoit la matiere.

Sa fille fut contrainte de s'en aller dans le Sagné à la sollicitation des parens de son mary. Elles ne se separerent pas sans pleurer, le suiet de ces larmes estoit que la fille seroit priuée d'instruction des sacremens, & de la consolation d'assister aux prieres communes. Sa mere luy procura tout son petit meuble de deuotion, vn papier pour reconnoistre les festes, & les iours d'abstinence de chair, deux chapelets, afin que si elle en perdoit vn, elle pust se seruir de l'autre, & luy ayant recommandé l'affection à la priere luy dit adieu.

Le sainct Esprit mene les hommes par diuerses voyes. Vn sauuage Chrestien apprehendant la compagnie de quelques Infideles, qui peut-estre luy eussent donné occasion d'offenser Dieu, s'en alla tout seul auec sa femme chasser tout l'hyuer dans les bois. Vn autre au contraire par principe de charité se iette dans vne compagnie meslée de Chrestiens & Infideles pour auancer la gloire

de Dieu, trauaillant à la conuersion des meschans, & retenant les bons dans leur deuoir. Ie te viens dire adieu, dit-il au P. Buteux, iusques au Printemps, & me recommander à tes prieres, ie vois bien le danger où ie m'expose me separant de toy. Il me semble, lors que ie me vois esloigné de vous autres, que ie suis comme vn enfant grandement foible qui n'est soustenu de personne. Neantmoins ie me resous à suiure nos gens, pour tascher à les conseruer dans leur deuoir, & disposer ceux qui ne sont pas encore baptisez à se rendre dignes du Baptesme. Pour cet effect ie te demande premierement vn Crucifix deuant lequel nous puissions faire nos prieres, de la bougie pour brusler en l'hõneur du Crucifix, vn papier où tu marqueras les iours ausquels on doit s'abstenir de chair, les Dimanches, & les festes, & particulierement la nuict de Noel, afin que nous la passions en prieres, vn chapelet, car bien que i'en aye vn, ie le puis perdre dans les bois, ou quelque autre peut perdre le sien: que si tu sçais quelque autre chose necessaire, donne la

moy, & enseigne moy comment ie me
dois comporter. Ce bon ieune homme
disoit cela quasi la larme à l'œil, & auec
vne tendresse de deuotion tres-particu-
liere. Voicy vn autre trait de ce mesme
ieune homme assez remarquable. Lors
que les vaisseaux furent arriuez à Ta-
doussac, le P. Buteux s'addressa à luy
pour l'enuoyer à Quebec en porter la
nouuelle, luy representant les offres
qu'on faisoit à celuy qui entreprendroit
ce voyage, & luy témoignant qu'il se-
roit bien aise que cela luy escheust, puis
qu'il estoit assez mal couuert. A ce dis-
cours il s'arreste vn peu, & puis regardã
le Pere, Ie feray, luy dit-il, tout ce que
tu voudras. Mais que penses tu me voyã
ainsi mal vestu? Tu te figures peut estre
que c'est par necessité, ou faute d'indu-
strie à prendre des Castors? Tu te trom-
pes, ie n'ay encore dit mon dessein à per-
sonne qu'à toy. Sçache que ie suis bien
aise d'estre mal vestu, afin de n'auoir pas
suiet de vaine gloire, & pour estre
mesprisé, & imiter Iesus-Christ qui a
esté si pauure. Mais ie m'estonne fort
que toy qui nous enseignes qu'il faut

aimer la pauureté, tu me parles neantmoins d'auoir vne bonne robe, & de me la procurer, comme si c'estoit vne meilleure chose d'estre bien vestu que de l'estre pauurement. Si doncques ie t'obeis, c'est à cause que Dieu me le commande, & non pas pour aucune autre consideration.

Il s'imagina que la couronne que nous portons sur la teste influoit beaucoup pour faire prier Dieu les autres, & estoit necessaire à ceux qui se meslent d'instruire. Il s'en fit faire vne semblable aux nostres, & prenant vn foüet de corde s'en alloit par les cabanes appellant les autres aux prieres, & frapant ceux qui n'obeïssoient pas prõptement. Ie fais, disoit-il, l'office des Peres, allons viste, il est temps de prier Dieu. C'estoit bien en effect ce que faisoient nos Peres d'appeller les sauuages aux prieres, mais non pas de fraper. Aussi n'estoit-il pas necessaire: car à peine auoient-ils oüy la voix du Pere qui les appelloit, qu'ils répondoient incontinent, ho, & le Capitaine sortant de sa cabane redoubloit la criée & se faisoit promptement obeïr.

Quoy que les Capitaines des sauuages soient fort mal obeis de leurs gens, pource qu'ils n'vsent point de violence ; cettuy-cy neantmoins s'est acquis tant d'authorité depuis son Baptesme, que personne ne luy ose refuser l'obeissance. Vn ieune homme n'executoit pas vn iour assez promptement ce qu'il luy auoit commandé, Hé comment luy dit-il, tu pries, & tu n'obeis pas. Viens çà que ie te donne trois coups de baston sur le dos. Cettuy-cy s'approche, les reçoit paisiblement & s'en va faire ce qui luy estoit commandé.

Le Pere desirãt qu'on portast la brique qu'on auoit amenée pour bastir la maison de Tadoussac, le Capitaine commanda à tout son monde de trauailler. Quelques-vns se chargeans trop, le Pere les en voulut aduertir, & moderer leur ferueur ; laisse nous faire, dirent-ils, c'est là pratique de ce que tu nous disois hier lors que tu nous exhortois de faire des mortifications pour nos freres qui ne sont pas baptisez, à l'exemple des François qui en font tant à nostre occasion. Cecy fait voir que les ames

des sauuages sont capables de la perfe-ction, autant que celles des Europeans. En voicy vne autre marque.

Le Pere Buteux auoit fait vn petit discours de la pureté d'intention qu'il faut auoir en toutes ses actions. Vn iour aprés il oüit quelques femmes qui s'entretenoient sur ce suiet, As tu bien retenu, disoit vne, ce qu'on nous disoit hier. Oüy, dit l'autre, mais neantmoins i'ay beu vne fois sans faire le signe de la Croix, & offrir cette action à Dieu. Et moy, dit vne autre, i'estois à demy chemin pour aller querir du bois, lors que ie n'auois pas encore pensé à Dieu. Ie n'ay pas manqué à cela, disoit celle qui auoit fait l'interrogation, mais ie n'ay pas remercié Dieu en retournãt du bois, & i'ay encore ioüé auiourd'huy vn peu de temps sans offrir cette action à Dieu.

Parmy ces bons Chrestiens il s'en trouua d'autres qui n'auoient encore iamais veu aucun de nos Peres, & oyant discourir le Pere qui les enseignoit des choses de la Foy, s'escrierent, ô que ce que tu nous dis est admirable! & à quoy pensons nous? Il y a si long temps que

nous viuons; & nous n'auons pas encore connu celuy qui nous a fait. Ce n'est pas tout, dit le Pere, il faut quiter vos tambours, vos pierres, & vos iongleries. Pour moy, dit vne bonne vieille, ie n'ay point de tambour, ny de pierre, ie n'ay qu'vn embrion de Cerf seiché. Le manitou me le donna cet hiuer passé durant vne grande maladie, de laquelle il m'a guery. Ce n'est pas le bon manitou, dit le Pere, si tu veux estre baptisée, il faut brusler cet embrion, & reconnoître vn autre conseruateur de ta vie, qui est le Dieu que nous preschons, & qui te bruslera eternellement si tu ne crois en luy. Tien donc, dit-elle, le voila. Brusle-le toy mesme, & baptise moy. Elle le fut auec sept ou huict autres de sa cabane.

Tous les autres ne se rendent pas si aisément, il y en a que Dieu pousse dans son Eglise à coups de bastons. Tesmoin vn ieune garçon qui estoit l'vnique qui restoit à baptiser d'vne grande famille; il demandoit bien le Baptesme, mais ses actions démentoient ses paroles. Il alla à Miskou au printemps, où la traitte

de

de la boiſſon ſe permet au grand preiu-
dice de la Foy. Il s'enyure auec quelques
autres; vn de la bande entre en furie, fait
le Demon deſchaiſné, menace de tuer,
frape tous ceux qu'il rencontre, ren-
uerſe les cabanes, perſonne ne luy ré-
pond, il prend vn arquebuſe, la leue en
haut, & en deſcharge trois ou quatre
grands coups ſur la face de celuy dont ie
parle: il luy abbat quatre ou cinq dents,
luy caſſe la machoire d'vn coſté, luy
fend la levre, & luy couure tout le viſa-
ge de ſang & de playes. On croit que
c'en eſt fait, & le pis eſt que luy meſme
eſtant yure ne connoiſt pas ſon malheur.
Enfin il reuient à ſoy, on le penſe ſi bien
qu'il en guerit, mais en telle ſorte qu'il
demeuraſt défiguré, ſans que ceux qui
l'auoient connu le peuſſent reconnoî-
tre, non pas meſme à la voix. Voila vn
effect de l'yurognerie, qui fut pourtant
heureux en luy, & peut-eſtre vn effect
de ſa predeſtination. Car reconnoiſſant
la main ſecrete qui l'auoit frapé, il
commença à la redouter, & ſe mit dans
l'eſtat qu'il falloit pour receuoir le Ba-
pteſme, que M. de Courpon Admiral de

la flotte honora comme il auoit fait plusieurs autres de quelques coups de canon.

La protection diuine esclate sur nos Neophytes aussi bien que la iustice. Vne ieune femme baptisée à mesme iour s'en alla le lendemain auec vn autre, & vn petit enfant emmailloté chercher des fruicts du païs. A son retour son canot renuerse, que fera-t'elle ? de laisser perir son enfant, ce luy est vne affliction plus sensible que de perdre la vie. De le vouloir sauuer, c'est perdre la mere & l'enfant. Elle se recommande à Dieu, & se met à nager d'vne main, & à pousser de l'autre la planche où estoit lié l'enfant à leur mode, qui par malheur auoit la face tournée & plongée dans l'eau. Dieu eut pitié de tous deux, quelques François qui n'estoient pas loin courent au secours, & sauuent ce petit Moyse. La mere le porte soudain à l'Eglise & remercie celuy dont elle & son fils tiennent la vie.

Ie finiray ce Chapitre par le raisonnement d'vn sauuage, qui peut-estre desabusera quelques personnes de France

qui veulent faire passer nos sauuages pour des hommes qui n'ont rien d'humain que la face. D'autres qui en font vn peu plus d'estat, les comparent à certains bons paisans qui demeurent muets lors qu'on parle d'autre chose que de leurs bœufs, & de leur charruë. Nous auons couché dans cette Relation & dãs les precedentes plusieurs de leurs discours & harangues qui tesmoignent le contraire. Ie le confirmeray icy par vn petit discours philosophique d'vn sauuage non encore baptisé. Le Pere Buteux parloit vn iour dans vne cabane de l'immortalité de l'ame, apportant des raisons de conuenance, tirées mesme de quelques-vns de leurs principes. Comme de ce qu'ils disoient autres fois que les ames des trespassez vont habiter dans vn village au Soleil couchant, où elles chassent aux Castors & aux Eslans, font la guerre, & font les mesmes operations qu'elles faisoient en cette vie par le ministere des sens. Aprés ce discours, ce sauuage qui n'auoit encore iamais oüy parler nos Peres de cette matiere, prenant la parole: Dequoy te mets

tu en peine, dit-il, de nous prouuer cela; Il faudroit estre fol pour en douter; Nous voyons bien que nostre ame est autre que celle d'vn chien : celle-là n'a de l'esprit que par les yeux & les oreilles, & ne connoist rien sinon ce qui tombe sous ses sens. Mais l'ame d'vn homme connoist plusieurs choses qui ne s'apperçoiuent point par les sens, & ainsi elle peut agir sans le corps & sans les sens. Que si elle peut agir sans le corps, elle peut estre sans le corps. Doncques elle n'est pas corporelle, & partant immortelle. Ie n'examine pas la verité de toutes ces consequences ; ie rapporte seulement la suite de son raisonnement, qui ne prouenant que de la seule force du sens commun de cet homme, sans aucune estude, est suffisant pour faire croire que les sauuages que nous cultiuons ne sont pas des satyres errans par les bois, & que la parole du Prophete est veritable, que Dieu a imprimé dans les ames les plus barbares vn charactere de raison qui est vn rayon emané des lumieres de sa face. Voila ce qui se fit l'an passé de plus remarquable en cette Mis-

sion: voyons maintenant quels fruicts on y a recueilly cette année.

Chapitre XIII.

Continuation de la Mission de saincte Croix à Tadoussac.

ON cultiue cette pauure petite vigne pendãt l'esté afin qu'elle porte du fruict pendant l'hyuer. C'est à dire qu'vn Pere de nostre Cõpagnie se trouue en ce quartier là si tost que ces peuples s'y assemblẽt pour les instruire, iusques à ce qu'ils s'en aillent à leurs grandes chasses & à leurs grandes pesches de Castor & de l'Eslan, & des autres animaux qui leur seruent de nourriture, l'hyuer ils en mangent la chair, & l'esté ils en vendent les peaux aux François qui viennent trafiquer en ces contrées.

Si tost que le cours de la riuiere a esté libre, & que les glaces n'en ont plus fermé le passage, vne escoüade de sauuages de Tadoussac s'en vint à Kebec dans vne chaloupe, pour demander & pour

emmener vn Pere auec eux, tant pour entendre de confeſſion les nouueaux Chreſtiẽs, que pour enſeigner ceux qui ne l'eſtoient pas encore, en vn mot pour leur enſeigner le chemin du Ciel. Le Pere Iean Dequen leur fut accordé, ils l'enleuent dans leur bateau, & l'emmenẽt au plûtoſt pour la maladie d'vn Capitaine qui ne vouloit point mourir ſans bapteſme. Cet homme n'eſtoit pas proprement de Tadouſſac, il y auoit deux ans que les Chreſtiens nouuellemẽt regenerez dans le ſang de Ieſus-Chriſt luy auoiẽt fait vn preſent afin qu'il amenaſt ceux de ſa nation qui ſont plus auant dans les terres pour entendre parler de l'Euangile: le peu de cõnoiſſance qu'on luy donna de cette doctrine toute celeſte le fit reſoudre de ſe venir preſenter luy meſme tout malade qu'il eſtoit: ſi toſt qu'il vit le Pere, le voila plein de ioye, & encore qu'il euſt la mort entre les dents comme l'on dit, il voulut eſtre porté à la Chapelle afin de receuoir le bapteſme auec toutes les ſaintes ceremonies, conuiant tous ſes gens de s'y trouuer pour rendre vn témoignage pu-

blic de l'estat qu'il faisoit de la Foy & de la priere. Voila par où le Pere commença sa Mission.

Le Capitaine de Tadoussac ne fut pas moins content de sa venuë que ce bon Neophyte. Il fit le soir vne belle harangue en ces termes; Réioüissons nous tous, voila nostre Pere arriué, il est auec nous, vous sçauez combien il nous aime, il ne sera pas icy pour vn peu de temps, nous en ioüirons tous. Que tout le monde assiste aux prieres tous les iours, & à l'instruction qu'il nous donnera, confessons nos pechez nous qui sommes baptisez, & puis taschons de marcher droit, ne l'attristons point pendant qu'il est auec nous. Tout ce monde répondit à ce discours par vn cry public, pour marque qu'ils auoient volonté d'obeïr au desir de leur Capitaine, & de ioüir du bon-heur qu'ils receuoient de la presence du Pere.

Aprés cette commune réioüissance les Sauuages commencerent à rendre compte de tout ce qui s'estoit passé pendant leur grande chasse de l'hyuer. Ils ont coustume de demander vn papier ou vn

Calendrier pour reconnoiſtre les iours qu'on reſpecte : c'eſt ainſi qu'ils nomment les Dimanches & les Feſtes. Ils diſoient donc que leur couſtume eſtoit d'eſtendre ces iours-là & de mettre en veuë vne belle grande image dans la plus belle cabane, d'allumer deux cierges comme on fait dans nos Chapelles, de s'aſſembler tous & de chanter des Hymnes & des Cantiques ſpirituels, de faire leurs prieres à haute voix, & de reciter leur chapelet, & de preſter l'oreille à ceux qui leur parlent quelquefois de la priere, c'eſt à dire de la doctrine de Ieſus-Chriſt. Si quelqu'vn a commis quelque defaut qui ſoit venu à la connoiſſance des autres, il eſt aſſeuré que le Pere en ſera aduerty : c'eſt pourquoy ils s'en accuſent les premiers, & ſi par quelque negligence ils ont manqué à ces prieres publiques, ils s'en confeſſent auec autant de regret comme feroient de bonnes ames qui auroient manqué à la ſainte Meſſe. Ces bonnes gens racontoient qu'ils auoient fait rencontre d'vne troupe d'Algonquins, dont quelques-vns auoient eſté baptiſez vn petit

à la haste, lesquels les inuiterent à des festins superstitieux, mais ces Neophytes n'y voulurent iamais assister. Ils s'étonnoient que ces gens qui se disoient Chrestiens ne se mettoient point à genoüil le soir & le matin pour prier Dieu, & ce qui les indigna bien fort, fut que dans le debris de leurs cabanes delaissées ils trouuerent des images qu'ils auoiét iettées là, ou du moins oubliées, ils les ramasserent & les rapporterent au Pere Dequen auec vne grande reuerence. Il ne se faut pas precipiter ny trop haster de baptiser les sauuages, ny croire à la ferueur de quatre iours.

Aprés que le compte des choses qui s'estoient passées publiquement depuis qu'ils n'auoient veu aucun Pere fut rendu, il fallut descendre plus en particulier, ils se preparent tous à la confession. La France ne sçauroit croire auec quelle candeur, netteté & connoissance de leurs fautes les sauuages se confessent, c'est ce que nous n'eussions quasi osé esperer. Les parens amenent leurs enfans pour ioüir de cette benediction, ils les instruisent de ce qu'ils doiuét dire, leur

remettent leurs fautes en memoire, ils leur font faire la penitence qu'on leur donne.

Certain iour vne bonne femme disoit à sa fille, en sorte que le Pere qui n'estoit pas loin le pouuoit entendre: Allez vous confesser ma fille, dites tout, n'oubliez rien, accusez vous que vous estes vne opiniastre, que vous aimez trop à ioüer, que vous n'estes pas assez portée à prier Dieu soir & matin, allez, soyez triste d'auoir offensé Dieu, & ne le faschez plus.

Vn bon sauuage voyant que son fils assez ieune ne se mettoit point à genoüil aprés la confession, se douta qu'il auroit oublié ce qu'on luy auroit ordonné pour la penitence; il s'en alla tout simplement le demander au Pere afin d'en faire resouuenir son fils, & de luy faire accomplir: le Pere ayma la candeur & la bonté de ce Neophyte & donna l'instruction necessaire à son fils.

Vne bonne mere ne voyant pas sa fille parmy les autres qui s'alloient confesser, l'alla querir & luy dit qu'il ne falloit pas qu'elle fût priuée de ce bon-heur; sa fille quoy que mariée ne fut point honteuse

de cet aduertissement que luy donnoit sa mere, elle s'en va à la Chapelle, & encore que ces bonnes gens soient assez portez à receuoir les Sacremens, sa mere ne sortit point de l'Eglise qu'elle n'eût veu de ses yeux sa fille au pied du Confesseur.

Le Pere ayant oüy de Confession tous les Chrestiens, & ayant repeu de la sainte Communion tous ceux qui en estoient capables, s'occupa fortement à leur imprimer dans l'esprit la crainte de Dieu, & à engendrer Iesus-Christ dans l'ame de ceux qui ne l'auoiēt pas encore receu dans les eaux du Baptesme. Il a baptisé quarante personnes dans le peu de temps qu'il a esté à Tadoussac. Les meres apportent elles mesmes leurs enfans, & si quelque sauuage arriue de quelque endroit plus esloigné, les femmes plus deuotes prennent garde s'il n'y a point dans la troupe quelques enfans qui ne soient pas encore baptisez, afin d'en donner aduis au Pere. Quelques-vns d'entre eux ne sçauroient souffrir qu'on laisse vn enfant sans baptesme, tant ils ont peur qu'ils ne meurent sans

ce Sacremẽt : d'autres disẽt par vne charité erronée, qu'il ne se faut pas haster, que ces enfans serõt peut-estre méchãs, & que Dieu se faschera qu'on leur ait dõné le baptesme. Ils adioûtẽt que leurs parens n'estants point Chrestiens feront peut-estre des superstitions, & commettront des crimes qui causeront la mort à leurs enfans, & puis on accusera le baptesme, on criera que la Foy tuë les hõmes, & que la priere est mauuaise. Le Pere les appaisa aisément, leur faisant voir la grãde necessité de ce bain celeste.

Toutes les personnes adultes qui ont esté purifiées dãs ces eaux salutaires ont receu vne pleine instruction, elles ont tesmoigné de grands desirs de viure conformément aux loix de Iesus-Christ & de son Eglise On n'accorde pas ce Sacrement de salut & de lumiere à tous ceux qui le demandent. Il y a trois ans qu'vn certain iongleur presse qu'on le baptise, il sçait toutes les prieres, il a connoissance des principaux articles de nostre croyance, il est venu depuis peu à sainct Ioseph pour se lier auec les principaux de cette Residence; mais comme

on se défie de son esprit assez leger, & que l'on craint la cheute, on luy a tousiours refusé ce qu'il demande.

Tadoussac est le premier port où s'arrestent les vaisseaux qui viennent de France. C'est icy où les sauuages virent arriuer le Pere Paul le Ieune qui retournoit vne autre fois de France, où les affaires de ces pauures peuples l'auoient fait repasser. Dieu sçait auec quelle ioye & auec quel contentement ils le receurent. Ceux de Tadoussac l'allerent aussi tost visiter dans le nauire qui le portoit. Noel Negabmat l'vn des principaux Capitaines des sauuages de Kebec l'allât embrasser luy fit cette petite harangue vrayement Chrestienne : Voila qui va bien mon Pere que tu sois de retour, ie suis descendu exprez de Kebec pour te voir, ayãt appris des premiers vaisseaux que tu deuois retourner, ie me suis mis en chemin pour te voir le premier, nous auons tous prié pour ton voyage, nous disions à celuy qui a tout fait, Conserue nostre Pere, ouure les oreilles de ceux à qui il doit parler en son pais, & dirige ses paroles afin qu'elles aillent

tout droit, & que pas vne ne soit perduë; c'est luy qui t'a conduit, c'est luy qui t'a ramené, c'est luy qui a calmé la mer, ô que nous sommes contens de ce que tu parois encore vne fois en nôtre pais! Cela consola fort le Pere, qui mettant pied à terre augmenta sa ioye, voyant cinq sauuages que le Pere Dequen luy presẽta pour les faire enfans de Dieu. Madame de la Pelterie qui s'estoit transportée à Tadoussac pour voir la ferueur de ces Neophytes, fut la maraine de quelques-vns, les deux Vrsulines nouuellement arriuées descendans du vaisseau pour la premiere fois depuis qu'elles s'estoient embarquées à la Rochelle, furẽt extrémement consolées de voir de leurs yeux ce qu'elles auoient souhaité depuis vn long-temps auec tant d'ardeur.

I'excederay la longueur d'vn Chapitre, si ie m'estens dans les doux sentimens de pieté de ces nouuelles plantes, & dans la ferueur de leur deuotion. On a de coustume de les appeller le matin à la saincte Messe, & de les assembler vne autre fois deuant la nuict pour leur faire reciter quelques oraisons, & notammẽt

le chapelet. Le P. Dequen leur faisoit reciter fort posément, & à chaque dizaine leur faisoit chanter vn Cantique spirituel, si bien que cela tirât en longueur, il se voulut contenter de leur en faire dire la moitié, de peur de les ietter dans le dégoust; mais ces bonnes gens s'en apperceuans s'écrierēt: Il semble que nous ne soyons Chrestiens qu'à demy, disons tout, mon Pere, disons tout, ne seruons pas Dieu à demy. Oüy mais, repart le Pere, quelques-vns d'entre vous sont peut-estre pressez de quelque affaire: Que ceux là sortent qui sont appellez ailleurs, répondirent ils, pour nous c'est la raison que nous n'obmetions rien de nos prieres. Comme cette deuotion leur est fort agreable, elle se communique iusques aux plus petits enfans, lesquels voyans quelque fois leurs parens sortir de leurs cabanes sans leurs chapelets, leur crient qu'ils ne l'oublient s'ils vont à la maison de priere.

Quelques sauuages que nous appellons du Sagné, pource qu'ils viennent voir les François par vn fleuue qui porte ce nom, ayans veu prier leurs compa-

triotes pressoient si ardemment & si importunement qu'on leur enseignast à prier celuy qui a tout fait, que le iour mesme de leur depart ils venoient trouuer le Pere, & se mettans à genouil auec vne simplicité toute rauissãte, ils luy faisoient reciter les prieres pour les grauer plus auant dans leur memoire, les ayant recitez deux ou trois fois ils les rouloiẽt dans leur esprit, portant leur bagage sur le bord de l'eau où ils se deuoient embarquer, s'ils oublioient quelque mot ils quittoient tout & s'en courroient au Pere. Ils se iettoient vne autre fois à genouil demandant qu'on leur fist encore dire les prieres. Vn Chrestien de Tadoussac les ayant veu dans cette ferueur leur dit: Prenez courage mes amis, si vous aymez la priere, celuy qui a tout fait ne vous abandonnera pas, allez à la bonne heure, priez-le tous les iours, sur tout n'ayez plus de cõmunication auec les Demons, & taschez de retourner icy au printemps prochain afin que vous soyez bien instruits.

Le Pere instruisant vne autre escoüade d'vne petite nation venuë du pro-

ond des terres, leur monstroit l'image
l'vne ame damnée. Vn bon Neophyte
ayant oüy discourir sur ce suiet, poussé
l'vn zele du salut de ces bõnes gens, s'é-
rie, Donnez moy mon Pere, dõnez moy
cette image & me laissez parler; il la
rend, & s'adressant à tout l'auditoire,
Regardez, leur dit-il, ce tableau, vous ne
onnoissez pas celuy que vous y voyez
épeint, c'est vn Magicien, c'est vn bat-
eur de tambour tels que vous estes
our la pluspart. Voyez vous comme il
st enchaisné. Regardez ces flammes qui
enuironnent & qui le bruslent, il est
out plein de rage & de fureur, voila
omme vous serez, voila comme vous
raitera le Demon à qui vous obeïssez.
e Capitaine de cette escoüade épou-
anté de ce discours luy repartit tout
aut, Il est vray que ie me suis meslé
utre fois de ce mestier, mais ie l'ay ietté
ar terre, i'ay bruslé mon tambour, &
ous les instrumens dont ie me seruois,
ayme la priere, & vous declare que ie
eux estre instruit auec mes gens.
Vne bonne femme Chrestienne estant
ien auant dans les bois auec vn sien

fils attaqué d'vne maladie qui don-
noit de l'exercice à la Mere aussi bien
qu'à l'enfant, consola bien fort le Pere,
luy expliquant comme le pauure ieune
homme estoit party de cette vie pour al-
ler au Ciel. Ie disois souuent à mon fils,
racontoit cette pauure Mere, prend
courage mon enfant, souffre patiemme
tes douleurs, tu les vas bien tost change
en des contentemens eternels, ne cro
tu pas en Dieu? ne te souuiens tu pa
bien qu'on t'a enseigné qu'il y a vne au
tre vie, & que ceux qui aiment Dieu se
ront bien-heureux! Ie m'en souuiés tres
bien, repartit le malade, mais helas! i
suis bien triste de ne me pouuoir confe
ser, ah! que ie me confesserois volontier
s'il y auoit icy quelque Pere: ne t'afflig
pas mon enfant, Dieu te fera misericor
de, aime le, il est tout bon, sois marry d
l'auoir fasché. I'ay vne grande esperan
ce en sa bonté, repliquoit ce pauure gar
çon, ie mouray dans cette esperãce qu'
aura pitié de moy, & iettant ses yeux s
cette pauure Mere qui s'affligeoit voya
que son fils l'alloit quitter, Ne vous fa
chez point ma mere, luy disoit-il dan

ses douleurs, ne pleurez point ma mort puisque ie vay dans vne meilleure vie que celle que ie quitte, recommandez mon ame à Dieu afin qu'elle ne s'écarte point du bon chemin. Enfin ce bon enfant estant mort, les sauuages qui estoient là presens l'enterrerent; ils se mirent à genoüil sur sa fosse, firent leurs prieres, & reciterent leurs chapelets pour le soulagement de son ame.

Le Pere qui les instruisoit s'estant trouué mal se ietta sur son lict, c'est à dire sur vne peau d'Ours estenduë sur la terre. Vn Chrestien le venant visiter fit en sō endroit vne partie des choses qu'il luy auoit veu pratiquer visitant les malades, il se mit à genoüil au cheuet de son lict, leue les yeux au Ciel & presente cette priere à Dieu d'vne voix assez haute: Toy qui a tout fait, tu vois bien que nostre Pere est malade, or sus guery-le donc, car nous auons besoin de luy, c'est luy qui nous instruit & qui nous enseigne comme il faut croire en toy. Cela dit il prend son chapelet & le recite en l'honneur de la sainte Vierge, mais comme il estoit vn peu long, & que

le Pere auoit besoin de repos, sa maladie prouenant peut-estre d'vn trop grãd trauail, il congedia ce bon Neophyte, & le remercia de sa visite.

Quelques sauuages ayant oüy parler des œuures satisfactoires & des penitences & macerations du corps, dirent qu'il falloit aussi qu'ils appaisassent Dieu, que ceux qui estoient baptisez le faisoient; les vns choisirent le ieusne, les autres se chastierent eux mesmes & se battirent auec des espines, pour payer celuy qui a tout fait comme ils parlent, & pour se venger de ceux qui l'ont offensé. Ces penitences furent particulieres, mais en voicy vne publique.

Comme il n'est pas possible d'arrester l'auarice de quelques François, lesquels nonobstant les defenses & les dangers d'estre chastiez, ne laissent pas de vendre de l'eau de vie ou du vin aux sauuages; aussi est-il tres-difficile d'empescher que ces barbares qui ne sont point accoustumez à ces boissons ne s'enyurent par fois. Quelques Chrestiens estans tombez dans ce desordre, le Pere les voulut publiquemẽt chastier pour don-

ner exemple aux autres. Il eſt bon en ces premiers commencemens de punir les pechez publics par quelque penitence publique; pour faire entendre aux Infideles que l'Egliſe ne ſouffre point ces defauts. Quant aux François & aux autres Chreſtiens qui n'attribuẽt point les fautes à la doctrine & à la Religion, mais aux perſonnes qui les commettẽt, on ſe contente de leur donner des penitẽces en particulier ou en ſecret. On fit donc tenir ces bõnes gens par trois iours conſecutifs à la porte de la Chapelle, auec defenſes d'entrer dedans, comme eſtans indignes de communiquer auec les autres; on les voyoit à genoüil hors de l'Egliſe. Et quand on auoit inſtruit ceux qui eſtoient entrez, on faiſoit prier ces penitens hors de l'Egliſe, ils ne manquerent iamais tous ces iours là de ſe trouuer ſoir & matin au lieu qu'on leur auoit deſtiné, cela donnoit de l'edification aux ſauuages & de l'edification aux François, qui venans à la Meſſe & les rencontrans à genoüil auprés de l'Egliſe beniſſoient Dieu de leur conſtance. Il y auoit entre autres vn Catechume-

ne, qui pour l'apprehension qu'il auoit que sa faute ne l'empescha d'estre receu au S. Baptesme, se monstroit beaucoup plus feruẽt que les autres. Il se fit Chrestien le iour de S. Ignace, & le nom de ce grand Saint luy fut donné. Se sentant obligé de la faueur que le Pere luy auoit fait, il le vint trouuer aprés son baptesme, & luy dit en luy faisant vn petit present, Tu me fais vn tres-grand plaisir, ie n'ay pas moyen de le reconnoistre, le peu que i'offre part d'vn tres-bon cœur. Si i'auois de grands biens ie les voudrois tous donner pour receuoir le S. Baptesme. Le Pere le remercia & luy fit entendre qu'vn tel present ne demandoit aucune recompense.

Les mariages à la façon des Chrestiẽs passent pour des miracles chez les Infideles, c'est vn ioug bien dur & bien fascheux aux hommes de chair. Les Chrestiens s'y accommodent petit à petit. Les ieunes gens y ont bien de la peine. Ceux qui ont la Foy plus forte pressent les autres de les retarder iusques au printemps que le Pere viendra en Mission; & quand il est auec eux on recher-

che ceux qui sont en disposition de se
lier ensemble, afin que cela se fasse deuant son depart: les parens ont cette deuotion de faire tenir leurs enfans debout dans la Chapelle, c'est à dire de les faire marier en face de l'Eglise. Et pource que l'espoux & l'espouse sont debout l'vn auprés de l'autre deuant le Prestre, s'ils veulent sçauoir quand quelqu'vn se mariera, ils demandent quand on le fera tenir debout à l'Eglise.

Vn ieune garçon & vne vefue estans amenez à l'Eglise pour se marier, les publications estoient faites, il ne falloit plus que leur consentement en presence du Curé & des témoins; comme on le demanda au garçon, il ne voulut iamais répondre. Le Pere ferme son liure, declare tout haut qu'il n'y a rien de fait, qu'ils ne sont point mariez, personne ne s'en estonne, chacun s'en retourne chez soy.

Vn Capitaine ne garda pas ce profond silence, car comme on luy eust demandé son consentement, & qu'il l'eut donné, sa femme comme plus vergongneuse ne répondit pas assez viste, il luy dit, Prenez

garde à ce que vous direz, ie ne vous dissimule point mes humeurs, ie suis vn homme prompt & colere, ie me fais seruir, ie veux que ma femme m'obeïsse, ne vous engagez pas mal à propos, considerez si vous voulez me prendre auec ces qualitez. Cette femme ayant donné son consentement verifia le Prouerbe qui dit, que qui espouse vn mary espouse ses humeurs. Au reste cet homme est d'vn tres-bon naturel.

Il est temps de terminer ce Chapitre. Le Pere estant occupé dans cet employ, aussi saint qu'il est penible, fut rappellé à Kebec: les sauuages en ayant eu le vent s'en plaignent, Pourquoy nous quittes tu, tu es nostre Pere iusques à nostre depart, voila tant de monde à instruire, nous sommes tes enfans, ne nous abandonne pas. Enfermons-le dans la Chapelle, disoient quelques-vns, iusques à ce que la chaloupe qui l'attend soit partie. Fut-il ainsi qu'il s'éleua vn vent qui le contraignist de rester auec nous. Enfin il se fallut separer, auec promesse de se reuoir quand il plairoit à nôtre Seigneur.

CHAPITRE XIV.

De la creation d'vn Capitaine à Tadoussac.

LE desir de l'immortalité regne dans les esprits des sauuages aussi bien que dans l'ame des nations plus policées; quand vn homme de merite parmy eux est enleué par la mort, ils le resuscitent & le font reuiure à la façon qu'on a remarqué dans les Relations precedentes. Voulant donc retirer du tombeau vn de leurs Capitaines, voicy les ceremonies qu'ils garderent.

On donne aduis aux nations voisines de se trouuer, si elles l'ont pour agreable, au lieu où se doit faire cette action, ou bien on prend vn temps où ordinairement ils s'entreuisitent. Le monde estãt assemblé on dresse vn beau festin dans la plus grande cabane où tous les principaux sauuages sont inuitez. Pendant que le festin se prepare, on crée le Capitaine en cette sorte.

Celuy qui est le Maistre des ceremo-

nies tient auprés de soy quelques personnes plus remarquables qui luy seruent d'officiers, ils étallent premierement & mettent en veuë les presens qu'on doit faire aux Capitaines des nations qui se trouuẽt à cette creation. Ils étendẽt par aprés quelques peaux d'Eslan bien passées & bien douces, & bien peintes à leur mode, pour seruir de siege ou de trône à ce nouueau Capitaine. Cela fait, celuy qui le doit creer l'enuoye querir par deux de ses officiers, ils le võt prendre dans la cabane où il s'entretient auec quelques-vns de ses proches en attendant qu'on le fasse venir ; l'vn des deux le prend par la main & le conduit au lieu qui luy est preparé ; l'autre luy oste modestement la robe qu'il porte, & le couure d'vne autre bien plus belle & plus riche, il luy passe au col vn grand colier de porcelaine, luy met en main vn beau Calumet & luy presente du petun pour en vser. Tout cela se fait si grauement & dans vn si profond silẽce, qu'on prendroit ces hommes pour des statuës qui se remuent sans parler.

Le Capitaine estant reuestu selon sa

qualité, vn troisiéme officier richement couuert & peint par le visage selon leur coustume se leue tout debout, & faisant l'office d'vn Herault declare le suiet de toute la ceremonie. Que tout le monde demeure en paix, s'écrie t'il, ouurez vos oreilles & fermez vos bouches, ce que ie vay dire est d'importance. Il s'agit de resusciter vn mort & de faire reuiure vn grand Capitaine; là dessus il le nomme & toute sa posterité, il rapporte le lieu & le genre de la mort, puis se tournāt vers celuy qui doit succeder, il rehausse la voix: Le voila, dit-il, couuert de cette belle robe. Ce n'est plus celuy que vous voyiez ses iours passez qui se nōmoit Nehap. Il a donné le nom à vn autre sauuage, il s'appelle Etouait (c'estoit le nom du defunct) regardez le comme le vray Capitaine de cette nation, c'est à luy à qui vous deuez obeïr, c'est luy que vous deuez escouter, & que vous deuez honorer. Pendant que ce Heraut discoure, tous les assistans sont dans vne grande retenuë, on ne dit pas vn mot, ce nouueau Capitaine se tient dans vne grauité qui ne sent rien de son barbare.

Bref, cet homme poursuiuant son discours addresse sa parole aux principaux des diuerses nations, & touchant les presens qui leur sont destinez & posez en vn lieu eminent, il leur dit nommant les Capitaines les vns aprés les autres, Vn tel, ce collier de porcelaine fera entendre à vostre nation qu'il y a vn Capitaine dans Tadoussac, & que Etouait est resuscité. Monstrant vn paquet de Castors, il dit à vn autre, Ce present qui vous est destiné publiera dans vostre païs que nous auons vn Chef, & que la mort n'a point exterminé le nom d'Etouait. Ce Heraut toucha autãt de presens qu'il y auoit de Chefs de diuerses nations; mais remarquez qu'ils n'estoiẽt pas tous égaux, les vns estoiẽt plus riches que les autres, comme il y a des nations plus ou moins estimées parmy eux. Le discours acheué le Heraut s'assit cõme pour se reposer, & vn autre officier prit ces beaux dons & les distribua selon qu'ils auoient esté destinez. Cela fait, le Heraut reprend la parole, Resioüissons nous, la premiere action de nostre Capitaine est de nous inuiter tous au festin, & en disãt

cela il leur monstre les chaudieres remplies de bled d'Inde, de pruneaux & de raisins. On se met à chanter & à danser, chacun selō la coustume de sa nation, les Capitaines finissant leurs chansons, disent vn petit mot à la loüange de celuy qu'on viẽt de resusciter; l'vn s'écrie, Prenons courage, ce braue homme sauuera le païs; l'autre adioûte, que sa liberalité bannira la pauureté & fera viure longtemps ceux qui seront sous sa conduite. Resioüissez vous ieunes gens, chantoit vn autre, vous auez vn braue Capitaine qui vous enseignera à dompter nos ennemis. Le Pere se trouuant en cette ceremonie fut honoré d'vn present aussi bien que les autres, c'est pourquoy il voulut dire son petit mot. C'est maintenant, fit-il, que Iesus-Christ sera honoré dans Tadoussac, & qu'il sera reconnu dãs ces vastes forests, puisque le Capitaine est Chrestien, & qu'il fait plus d'estat de sa Foy que de sa vie: il poursuiuit son discours qui fut escouté auec vn grand silence & auec vne approbation de toute l'assistance.

Le Capitaine qui iusques alors n'a-

uoit point ouuert la bouche que pour y mettre son Calumet ou son petunoir, qui sert d'entretien & de contenance aux sauuages, dit à toutes les natiõs qui estoiẽt là presentes : Ie ne suis pas digne de l'honneur que vous me faites, ie ne meritois pas le nom d'vn homme qui ne deuoit pas mourir, d'vn homme que vous aymiez tant, & que vous honoriez d'vn si grand respect. Cet homme auoit deux conditions qui me manquent, il estoit liberal & tout plein d'esprit & de conduite, vous me donnerez cette seconde qualité par vos bons cõseils, & ie m'efforceray de trouuer la premiere par mon industrie : si celuy qui a tout fait me donne quelque chose ie vous asseure qu'il sera plus à vous qu'à moy. Ces quatre paroles estant prononcées on commence le festin, on fait entrer les femmes & les filles, on danse, on se resiouit, on mange, tout se passe sans debat, sans dispute, sans insolence. Pour conclusiõ vn vieux Capitaine enfoncé dans les montagnes du Nort, qui paroissoit à Tadoussac pour la premiere fois, animãt sa parole fit cette petite harangue. La

faim & la misere a tué vne partie de mes gens dans les grands froids où nous habitons, mais nous ne craindrons plus doresnauant, le Capitaine Etouait va bannir tous nos malheurs par ses liberalitez. Ie porte les marques de ses bontez (il monstroit le collier qu'on luy auoit donné,) ie le feray voir à ceux qui sont eschapez de la mort pour leur donner enuie de se venir ranger sous vn si braue Capitaine. Puissiez vous viure longues années, braue Capitaine, puissiez vous conseruer ceux qui sont sous vostre conduite.

Cette harangue finie chacun se retire en son quartier, & ce Capitaine resuscité voulant commencer sa charge fit venir à soy les principaux de sa nation & quelques pauures vefues, & sur l'heure mesme leur donne ce qu'il auoit de meilleur en sa cabane. A l'vn il donne vne couuerture, à l'autre vne robe de Castor, à celuy-cy vn Calumet, à ces autres vn sac de bled d'Inde, aux pauures femmes quelques peaux de Castor pour se faire des robes. Il donna à quelques guerriers son épée, son poignart & son pistolet, &

puis les congedia auec ces trois mots: Tandis que ie viuray ie vous assisteray & vous aideray de tout mon pouuoir. Voila les reuenus des charges des Seigneurs & des principautez des sauuages.

FIN.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ

DANS LE PAYS

DES HVRONS,

PAYS DE LA

NOVVELLE FRANCE.

AV REVEREND PERE
IEAN FILLEAV,
PROVINCIAL DE LA Compagnie de IESVS, en la Prouince de France.

MON REVEREND PERE,

La premiere coppie de la Relation de nos Peres des Hurons de l'an passé, ayant esté surpris par les Iroquois, La seconde me vint trop tard entre les mains, pour l'enuoyer à vostre Reuerence, les vaisseaux estant desia partis: ie l'enuoye cette année, auec vne nouuelle Lettre venuë de leur part, touchant ce qui s'est passé depuis de leurs affaires en general: La presente n'estant à autre fin, ie me recommande tres-humblement à ses SS. SS. & prieres,

De V. R.

De Kebec, *ce* 1. *de Septembre*, 1644.

Tres-humble, & tres-obeyssant
seruiteur en N. Seigneur.
BARTHELEMY VIMONT.

TABLE. DES CHAPITRES CONTENVS EN cette Relation.



RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ de plus remarquable en la Mission des Peres de la Compagnie de IESVS,

AVX HVRONS PAIS DE LA NOVVELLE FRANCE:

Depuis le mois de Iuin de l'année 1642. iusqu'au mois de Iuin de l'année 1643.

Adressée au R. P. Iean Filleau Prouincial de la Compagnie de IESVS *en la Prouince de France.*

MON REVEREND PERE,

La premiere piece qui l'an passé nous vint de France, fut le tableau d'vn Crucifix, qui nous donna en mesme temps ces deux

pensées, que nous deuions nous disposer & nostre Eglise à quelque Croix plus pesante qu'à l'ordinaire, & en suite qu'il falloit esperer que le sang du Sauueur du monde répandu pour ces barbares aussi bien que pour nous, leur seroit plus abondamment appliqué. En vn mot que nos croix iointes à celle de Iesus-Christ auanceroient le salut de ces peuples. La suite de cette Relation fera voir à V. R. que nos pensées n'estoient pas beaucoup éloignées des desseins de Dieu; qu'en effet il nous a éprouué, qu'il nous a rauy ce qui paroissoit icy haut de plus florissant pour la foy, que nos meilleurs Chrestiens sont morts, les vns de maladie, les autres massacrez par les ennemis; & que ce qui estoit de plus choisi a éprouué la cruauté des Iroquois, auec le P. Isaac Iogues & deux autres de nos François. Mais aussi V. R. y verra en mesme temps que Dieu a tiré nos auantages de nos pertes, que nostre Eglise y est accreuë & en nombre & en sainteté: que plusieurs Capitaines & gens d'authorité ont pris le party de la Foy: que le feu est aux quatre coins du païs, & que le Christia-

nisme y trouue plus d'honneur & plus de respect que iamais. Ie prie nostre Seigneur de ne nous pas épargner ces croix, de nous en enuoyer quantité de semblables, & nous éprouuer iusqu'au sang, pourueu qu'il n'en tire pas moins sa gloire, & que nos vies consommées en son sainct seruice aillent tousiours luy augmentant ce Royaume des cœurs qu'il s'est acquis par le merite de son sang. Ce sont les desirs de tous nos Peres qui sont icy, & à quoy nous auons besoin des prieres de toute la France. Nous supplions V. R. de nous les procurer, & d'y ioindre plus particulierement les siennes & ses SS. SS.

De V. R.

Tres-humble & obeïssant seruiteur en nostre Seigneur
Hierosme Lalemant.

Des Hurons ce 21. de Septembre 1643.

De l'estat du païs.

Chapitre Premier.

LE fleau de la guerre qui cy deuant a emporté bon nombre de ces peuples, a continué si fortement depuis vn an, qu'on peut dire que ce païs n'est qu'vne image de massacres.

A peine auois-ie terminé la precedente Relation, qu'vne troupe de barbares Iroquois ayant surpris vne de nos bourgades frontieres, n'y pardonna à aucun sexe, non pas mesme aux enfans, & reduisit le tout en feu, à la reserue d'vne vingtaine de personnes, qui trouuant iour au milieu de ces flammes, & des fléches ennemies, nous vint aprendre en mesme temps leur ruine, que la venuë de cet orage qui disparut auant le leuer du soleil. C'estoit le bourg le plus impie & le plus reuolté contre les veritez de la foy de toutes ces contrées, & qui plus d'vne fois auoit dit aux Peres qui les alloient instruire, que si tant est qu'il y eut vn Dieu vangeur des crimes, ils le dé-

soient de leur faire sentir son courroux, & qu'à moins que cela ils refusoient de recognoistre son pouuoir.

Quasi en mesme temps nos Hurons partoient en armée pour aller au rencontre de quelque autre troupe ennemie. Ils consultent vn fameux Magicien pour receuoir ses ordres. Ce supost de Satan se fait bastir vn tabernacle tenebreux de deux ou trois pieds de hauteur & autant de largeur, le remplit de cailloux enflammez de feu, & se iettant au milieu de cette fournaise, commande qu'on l'y tienne enfermé iusqu'à ce que son Demon luy ayt donné responses. Il chante ou plustost heurle là dedans, comme vne ame damnée, toute l'armée Huronne dansant autour de luy, & rendant l'echo de sa voix afin qu'elle soit entenduë iusqu'au plus profond des Enfers. En fin le magicien change de ton, & s'escrie d'vn accent tout remply de ioye, Victoire! victoire! ie voy les ennemis qui viennent à nous du costé du midy, ie les voy qui prennent la fuite, ie vous voy tous mes camarades qui les prenez captifs. A ce mot vn chacun se prepare & cherche

plus ardemment des cordes pour lier l'ennemy, que des armes pour le combatre. Iamais ce magicien ne parla plus asseurément, iamais on ne rendit plus volontiers à son Demon les hommages qu'il desiroit, & iamais les infideles ne triompherent auec plus d'insolence qu'à ce iour, que leur impieté l'emportoit au-dessus de la foy de quelques bons Chrestiens qui les auoient repris d'auoir recours à des Demons impuissans de les assister. Ils partent au mesme moment, & courent du costé du midy, suiuant l'aduis du magicien.

Les seuls Chrestiens s'arrestent longtemps sans parler ne pouuans se resoudre d'obeyr à vn conducteur si impie. Enfin l'vn d'eux des plus feruens s'addresse à Dieu au milieu de ces crys de victoire. Mon Seigneur, luy dit-il, il s'agit icy de vostre honneur, c'est vous seul qui estes le maistre de nos vies, & qui disposez des victoires. si les promesses du Demon se trouuent veritables, luy seul en tirera sa gloire, & vostre nom en sera blasphemé. Ie vous offre ma vie pour estre tué de l'ennemy plustost que de me voir victo-

rieux en cette façon. Aprés cela il s'adresse aux autres Chrestiens, & quoy que le plus ieune de la troupe son zele luy fait prendre l'authorité de leur parler. Mes freres, leur dit-il, nous pecherions de suiure la route qu'a monstré le Demon, tirons plustost vers l'occident d'où plus souuent les ennemis abordent: si Dieu nous veut fauoriser, le diable n'aura point de part à sa gloire: si nos camarades infideles ont le succez qu'ils se promettent, renonçons y tous de bon cœur, plustost que de rien deuoir à leur impieté. Aussi tost il est obey, les infideles suiuant leur route d'vn costé, les Chrestiens vont de l'autre.

Ie ne sçay si Dieu eut égard aux prieres de ce ieune Chrestien: quoy qu'il en soit, sans qu'il luy en coustast la vie, les Infideles & leur Demon se trouuerent confus: ils rencontrerent en effet l'ennemy, mais ils n'en tuerent pas vn seul, la perte entiere ayant esté de leur costé, & la peur les ayant tellemẽt saisi, que quoy qu'ils fussent six fois en plus grand nombre toute l'armée se dissipa, & là se terminerent les desseins de leur guerre.

En suite de cela tout le long de l'esté ce n'estoient rien que nouueaux bruits de massacres arriuez l'vn sur l'autre iusqu'au cœur du pays, & proche des bourgades plus esloignées de l'ennemy, sans que iamais on n'ait pû prendre que deux de ces Auanturiers, qui s'estant aduancez trop indiscretement furent surpris dans leurs embuches. Ce furent des victimes destinées pour le feu, & vn obiet de la cruauté naturelle à toutes ces Nations barbares; mais c'estoient des ames destinées pour le Paradis. Ils n'eurent pas plustost entendu les paroles des Peres qui y coururent pour les instruire, qu'ils se rendirent aux veritez de nostre foy, receurent le Baptesme, & chantoient dans le plus fort de leurs supplices qu'ils seroiẽt heureux dans le Ciel: mais plus cruelle en deuenoit la rage des Hurons infideles, qui n'ayant pû empescher leur bonheur, quelque opposition qu'ils y eussent apporté, vouloient leur faire souffrir en cette vie vne image des peines que souuent on leur dit qu'endurent les Ames en enfer.

Sur la fin de l'esté nous receûmes enfin

la nouuelle du malheur arriué dessus la riuiere en la défaite & en la prise de quelques vns de nos François, & d'vne flote des Chrestiẽs plus choisis que nous eussions dans les Hurons; qui reuenans des Trois riuieres tomberẽt dans les embuches d'vne troupe Iroquoise, ainsi qu'on l'aura pû apprẽdre comme ie croy, par la Relation de l'an passé enuoyée de Kebec. Crainte d'vser maintenant de redites ie ne parleray point de ce desastre, seulement ie diray que la perte des personnes qui y demeurerent a esté le coup le plus sensible qui iusqu'icy soit arriué au Christianisme des Hurons.

Nous auons passé enuiron l'espace d'vn an dans l'incertitude des choses qui leur pourroient estre arriuées, dans la crainte que ces barbares n'eussent exercé dessus eux la cruauté de leurs supplices; dans les desirs, d'en sçauoir les particularitez & les choses qui auroient rendu leurs souffrances plus precieuses aux yeux de Dieu; Enfin dans les esperances que quelqu'vn d'eux à qui on auroit pû donner la vie, s'eschapant de sa captiuité, nous en apporteroit des nouuelles asseurées, qui

nous feroient benir la bonté de Dieu dedans toutes nos pertes. Ces attentes n'ont pas esté sans leur effet, le plus fidele & le meilleur de nos Chrestiens Ioseph Taondechoren ayant trouué moyen de s'eschaper des mains de l'ennemy, & estant enfin arriué icy aux Hurons au commencement du mois d'Aoust, vn an aprés sa prise : qui dans le recit qu'il nous a fait des choses dont il a esté tesmoing plus qu'oculaire, nous a fait reconnoistre que Dieu tire le bien du mal, & que sa diuine prouidence va disposant également & les biens & les maux pour le salut & la gloire de ses Esleus.

Le iour auant leur prise, comme preuoyans leur malheur, si toutefois il le faut ainsi appeller, ils s'estoient confessez, & auoient tenu vn Conseil exprés pour s'animer les vns les autres. He quoy, mes freres, auoit dit le plus anciẽ de tous, y auroit-il quelqu'vn de nous qui desistast de croire en Dieu quãd bien il se verroit bruslé des ennemis ? nous auons embrassé la foy pour estre heureux là haut au Ciel, & non pas icy bas en terre. Tous promettoient d'estre fideles à

Dieu : l'vn disoit que la pensée du Paradis adouciroit ses peines; vn autre adioustoit à cela que ces tisons ardents, & ces haches enflãmées de feu qu'on luy appliqueroit sur le corps, luy renouuelleroiẽt la memoire du feu d'enfer qui brusle à iamais les pecheurs. Eustache Ahatsistari ce Capitaine Neophyte & la terreur des ennemis, dont l'an passé ie parlay dans la Relation, ayant pris la parole, Mes freres, leur dit-il, si ie tombe entre les mains des Iroquois, ie ne puis esperer de vie, mais auant que mourir ie leur demanderay ce que viennent apporter les Europeans en leur terre, des haches, des chaudieres, des couuertes, des arquebuses, voila tout : ie leur diray qu'on ne les ayme pas, qu'on leur cache la plus precieuse marchandise que les François nous donnent sans la vendre: qu'on nous vient annoncer vne vie eternelle, vn Dieu qui a tout fait, vn feu qui est sous terre preparé pour tous ceux qui ne l'honnorẽt pas, vn lieu de bon-heur dans le Ciel, vn seiour immortel de nos Ames & de nos corps qui resusciteront impassibles. Aprés cela ie leur diray que

c'est là ma consolation ; qu'ils exercent sur moy toutes leurs cruautez ; qu'ils pourrõt à force de supplices arracher l'ame de mon corps, mais non pas cette esperãce de mon cœur, qu'aprés ma mort ie seray bien-heureux. C'est ainsi que ie les prescheray lors qu'ils me brusleront. Aprés cela il s'addresse à Charles Tsondatsau ; Mon frere, luy dit-il, si Dieu permet que ie sois pris des ennemis, & que toy tu t'eschapes, estant arriué au pays va trouuer de ma part mes freres & mes parens ; tu leur diras que s'ils ont de l'amour pour moy, & encore plus pour eux mesmes, ils embrassent la Foy, ils adorent cette diuine Maiesté qui est inuisible à nos yeux, mais qui se fait sentir dans le plus profond de nos ames, lors que nous ne refusons pas ses lumieres, & que nous soumettons nos volontez à ses commandemẽs. Dy leur que ie suis conuaincu des veritez de nostre foy, & que pour vn iamais nous serõs separez d'ensemble s'ils ne suiuent le party de Dieu ; que luy seul est mon esperance, & qu'en quelque lieu que ie sois ie veux viure & mourir en luy.

Le lendemain ce bon courage n'eut pas plustost veu l'ennemy, qu'il se mit en prieres ; & parmy les crys du combat on entendit sa voix qui surmontoit les autres ; Grand Dieu c'est à vous seul que i'ay recours. Il fut pris le premier de tous comme il s'estoit plus auancé, mais ce grand Dieu qu'il inuoquoit l'a secouru d'vne façon bien plus aymable, car il mourut en bon Chrestien, & parmy toutes les cruautez qu'il souffrit du depuis auant son dernier supplice, iamais il ne fit paroistre qu'vn courage plus fort que les tourmens, & digne des enfans de Dieu.

Le P. Isaac Iogues fut aussi pris tout des premiers, comme en effet il ne songeoit pas à se sauuer soy mesme, mais à pouruoir au salut de tant de pauures ames, pour lesquelles Dieu le reseruoit. Au moins ce fut là sa premiere pensée au moment que parut l'ennemy, de baptiser son Pilote, qui seul de ce canot n'estoit pas encore Chrestien. Cette action est la derniere qu'il ayt fait estant encore en liberté, mais Dieu l'a tellement benie, que ce bon Neophyte qui du depuis se

sauua du peril, ne peut comprendre l'excez de cette charité, il la raconte à tout le monde, il se console; & benit Dieu de l'auoir appellé en l'Eglise par vne voye que iamais il n'eust esperé; il ne peut oublier ce iour, il s'en confirme dans la foy, & excite les autres à croire par ce motif de charité; Il faut, dit-il, que ces gens qui nous viennent instruire ne doutent aucunement des veritez qu'ils nous enseignent, il faut bien que Dieu seul soit leur vnique recompense, Ondesonk (c'est le nom qu'auoit icy dans les Hurons le P. Iogues) s'oublia de soy mesme à la veuë du danger, il ne pensa qu'à moy, & me parla de me faire Chrestien. Les balles d'arquebuse frisoient nos oreilles, la mort étoit deuãt nos yeux, il songeoit à me baptiser, non pas à se sauuer; c'est qu'il m'aimoit plus que soy mesme, & qu'il ne craignoit pas la mort, pensant que si ie mourrois sans baptesme i'estois perdu pour vn iamais.

Ce Chrestien baptisé au milieu des alarmes, & à la veuë de mille cruautez ineuitables à celuy qui l'enfantoit en Ie-

ſus-Chriſt, a du depuis icy receu les cere-monies du bapteſme & le nom de Ber-nard, que Monſieur de Montmagny no-ſtre Gouuerneur luy auoit deſtiné, lors qu'échapé des mains des Iroquois, & re-tournant icy il ſe trouua à la benediction du fort de Richelieu, & à la Meſſe qui s'y celebra pour la premiere fois le iour de S. Bernard. Son ſurnom eſt Atieron-hionk, il s'eſt du depuis tellement com-porté, que nous voyons en ſa perſonne qu'il n'appartient qu'à la charité de faire des miracles, d'vn infidele & d'vn bar-bare vn excellent Chreſtien.

Mais reuenons au Pere, lors qu'il ſe vit entre les mains de l'ennemy, comme ils vouloiēt le lier à leur ordinaire. Non, leur dit-il, ces François & Hurons que vous auez pris auec moy ſont les liens qui me tiendront voſtre captif, ie ne les quitteray qu'à la mort, ie les ſuiuray par tout, & tenez vous tout aſſeurez de ma perſonne, tandis qu'il en reſtera quel-qu'vn d'eux parmy vous. Il le dit de ſi bon accent à ces barbares, qu'ils virent bien qu'il parloit plus de cœur que de bouche, & ainſi ils ſe contenterent pour

lors de le bastonner puissamment, & luy arracher quelques ongles des mains, puis le laisserent en liberté. Mais ses pas, ses mouuemens & ses pensées estoient toutes pour ces pauures Hurons captifs : Il ne songea qu'à leur salut, & Dieu donna tant de benediction à vn zele si saint & si actif au milieu des souffrances, que dés ce premier iour de sa captiuité il baptisa quatorze Hurons, dont vn mourut à l'heure mesme entre ses mains ayant esté blessé à mort en ce rencontre ; il confessa les autres qui estoient desia Chrestiens, & les anima tous à souffrir genereusement & pour Dieu les cruautez qui leur estoient ineuitables, n'y en ayant aucun qui ne s'estimast heureux dans son malheur, de voir vn homme qui auoit si tost enleué tous leurs cœurs, & leur rendoit le chemin du Ciel si court & si facile.

Le Pere alloit tousiours continuant ces exercices de charité, & ce d'autant plus ardemment qu'il sçauoit bien que le temps s'approchoit des plus grandes souffrances. En effet aprés enuiron six ou sept iournées de chemin ils firent ren-

con-

contre d'vne troupe de trois cens guerriers Iroquois, qui dépoüillerẽt nos François, & exercerent mille cruautez en leur endroit; & dessus les Hurons. On leur arrache à tous les ongles, on coupe aux vns les doigts, on transperce aux autres les mains, & pour tarir le sang on leur applique sur leurs playes des tisons & des torches ardentes, des pierres toutes rouges de feu; on leur scie les bras auec des cordes qu'on leur fait entrer iusques aux os. On leur decoupe les cuisses à coups de cousteaux & d'espées. Enfin il n'y en eut pas vn qui ne receust quasi autant de coups qu'il y auoit là d'Iroquois, à la reserue de deux ieunes enfans & d'vne ieune fille qui reuenoit du Seminaire des Vrsulines de Kebec, qui ne furent point offensez. Ce fut là le premier traitement de ces pauures captifs, qui tousiours animez par le Pere benissoient Dieu dans leurs souffrances, & se preparoient à quelque chose de plus cruel.

Trois iours aprés ils arriuerent aux bourgades ennemies, où on se comporta auec tant de rage en leur endroit, qu'il n'y eut aucune partie de leurs corps qui

ne fut offensée. Ces barbares firent marcher nos François les premiers, afin qu'ils receussent les premieres décharges. En suite on les fit monter tous nuds sur vn échaffaut preparé qui estoit à l'entrée du Bourg : ils y demeurerent depuis le matin iusques au soir ; & pour commencer ce ieu de cruauté, vn vieillard fameux magicien parmy ces nations Iroquoises, qui leur a promis depuis plusieurs années qu'elles se rendroiēt victorieuses de tous leurs ennemis, monta tout le premier sur ce theatre. C'est, dit-il, les François que i'ay pour ennemis, les Hurons ne meritent pas ma colere, i'ay de la compassion pour eux, & en disant cela il bastonne rudement nos François les vns aprés les autres : puis ordonne à vne femme de monter, & de couper le poulce au Pere : car c'est icy celuy que ie hais le plus, adioûta-t'il. Aprés cela vn tourment succede à vn autre, & toute la iournée ne fut qu'vn spectacle de cruauté. Le lendemain il falut recommencer tout de nouueau, mais i'ay horreur de parcourir tous ces tourmens, quoy qu'ils soient plus horribles à souffrir que non pas à écrire. Il

suffit pour nous consoler, de sçauoir que Dieu anima tellement le Pere d'vn courage tout à fait heroique, qu'au lieu de se plaindre dans le plus fort de ces barbares cruautez, il éleuoit les yeux au Ciel, d'où il attendoit son secours, offrant luy mesme sans resistance aucune les parties de son corps, sur lesquelles ces bourreaux vouloient décharger la rage de leur cœur, & iamais ils ne pûrent tirer de sa bouche aucun cry, comme s'il eust esté insensible à toutes ces souffrances.

Enfin on resolut de ne le faire pas mourir, on luy donna la vie aussi bien qu'aux deux autres François, & à la pluspart de tous ces bons Chrestiens Hurons. Il n'y eut qu'Eustache Ahatsistari qui fut brûlé & mis à mort, & auec luy vn sien neueu, qui depuis son Baptesme n'auoit point quasi eu d'autres paroles en bouche, mesme dedans ses chansons, sinon qu'il alloit estre heureux dans le Ciel. C'estoit vn ieune homme des plus accomplis qui fust icy dans les Hurons, & qui ayant tousiours fait promesse à son oncle de l'accompagner dans les plus

forts dangers de la guerre, ne pouuoit mieux le suiure que iusques dans le Ciel, qui ne pouuoit long-temps luy estre differé, ayant trouué si proche de sa mort vn si heureux Baptesme.

En mesme temps que le Pere arriua aux bourgades ennemies, il trouua moyen de baptiser quatre autres Hurons captifs, qui auoient esté pris le mesme iour que luy, mais à soixante lieuës plus haut dans la riuiere, dont l'vn fut bien tost bruslé, aprés auoir receu les eaux du sainct Baptesme.

Du depuis le Pere a cultiué courageusemẽt cette vigne qu'il auoit arrosée de son sang au point de sa naissance, & qui dans ce tẽps d'orages & de tempestes ne semble pas pouuoir croistre dans l'esprit de la foy, que parmy les souffrances de sa captiuité. C'estoit à ces bons Chrestiẽs vne affliction bien sensible de voir leur bon Pere dans les miseres & les incommoditez tout le lõg d'vn Hyuer tres-fascheux, qui n'auoit pour tout habit qu'vn morceau d'vne couuerture, qui à peine luy couuroit la moitié du corps, & que le feu de sa charité obligeoit au plus fort des plus

grandes froidures de se traisner de bourg en bourg, pour y visiter les enfans qu'il auoit enfanté en nostre Seigneur. Mais aussi il faut confesser, nous adiouste Ioseph Taondechoren, que ses discours animez de cette charité, au milieu de toutes ces souffrances enflammoient tous les cœurs, & leur faisoit priser le bon-heur qu'ils possedoient dans leur captiuité, que Dieu leur eust donné vn homme qui leur seruoit & de pere & de mere, de consolateur & de tout, en vn lieu où toute consolation leur manquoit, sinon celle que Dieu leur donnoit par sa bouche. Il alloit souuent les confesser & les instruire, en vn mot il faisoit l'office d'Apostre, & pouuoit dire aprés S. Paul, *Verbum Dei non est alligatum, ideò omnia sustineo propter electos.* La parole de Dieu ne peut estre captiue, & ie souffre tout pour le salut des ames predestinées, que Dieu a choisies & mises en liberté par mon moyen au milieu de mes liens & de leurs chaisnes.

Nous ne sçauons pas où tout cela aboutira, & iusqu'où ces barbares luy permettront de viure, seulement sçauons nous qu'il attend la mort de iour en iour &

d'heure en heure, & que tandis qu'il luy restera vn brin de vie il l'employera pour l'auancement de la gloire de Dieu, & fera vne Mission plus glorieuse que la nostre au milieu de nos plus cruels ennemis, puis qu'elle y est plus remplie de croix & herissée d'espines. *Sugit mel de petra, oleúmque de saxo durissimo.* Il n'appartient qu'au grand Maistre que nous seruons de tirer des amertumes la douceur, & de fléchir les cœurs plus endurcis que la pierre & le diamant.

I'obmets des choses bien considerables qui sont arriuées à cette Eglise souffrante dans la seruitude des Iroquois. Ie ne parle point aussi de la mort d'vn de ces deux François qui furét pris captifs auec le Pere, & lequel fut tué sur la fin de l'Automne par la passion d'vn particulier Iroquois; Ie crains de repeter icy ce qui en auroit esté dit dans la Relation de Kebec, & me reserue à l'an prochain à en rapporter dauantage, n'ayant pas le téps maintenant de le faire, & toutefois y ayãt quantité de choses qui meritent de n'estre pas obmises, puis qu'elles sont à la gloire de Dieu.

De la Maison & Mißion de saincte Marie.

CHAPITRE II.

QVOY que cette Maison ne soit pas la demeure ordinaire des Peres de nostre Compagnie qui sont icy dans les Hurons, c'est toutefois le lieu où ils se rendent de fois à autres aprés le trauail des Missions, dans lequel autrement on ne pourroit pas subsister.

Le secours que l'an passé nous demandions de Kebec & de France, non seulement nous a manqué, mais de quatorze que nous estions, le P. Isaac Iogues & le P. Charles Raimbaut estans descendus à Kebec, & le premier estant tombé entre les mains des ennemis, le second ayant esté emporté d'vne maladie naturelle, nostre nombre s'est veû reduit à douze; dont dix ont trouué leur employ dans les Missions Huronnes, & Algonquines, & ainsi le soin de la Maison est demeuré en partage à deux seuls qui restoient, au P. François le Mercier, & au P. Pierre Chastelain.

Cette Maison n'estant pas seulement pour receuoir les nostres, mais estant vn abord continuel de toutes les nations voisines, & plus encore des Chrestiens qui y viennent de toutes parts pour diuerses necessitez, mesme pour y mourir auec plus de repos d'esprit, & dans les veritables sentimens de la Foy; nous nous sommes veus obligez d'y faire vn hospital pour les malades, vn cemetiere pour les morts, vne Eglise pour les deuotions du public, vne retraite pour les pelerins, enfin vn lieu plus separé, où les infideles qui n'y sont admis que de iour au passage, y puissent tousiours receuoir quelque bon mot pour leur salut; il faut en ces pays plus qu'en aucun lieu de la terre, se rendre tout à tous, pour les gagner à Iesus Christ.

Cet hospital est tellement separé de nostre demeure, que non seulement les hommes & enfans, mais les femmes y peuuent estre admises; Dieu nous ayant donné quelques bons domestiques capables de les secourir en leurs maladies, en mesme temps que nous les assistons pour le bien de leur ame. Si ce soing est

ſuiet à des peines, les fruicts nous en ont eſté ſi ſenſibles, que nous ſouhaiterions vn nombre de malades encore plus grand que nous n'auons eû, le trauail deût-il croiſtre au centuple. Cette Maiſon eſt vrayement la maiſon de Dieu, & non pas des infirmes, diſoit vn ſauuage Chreſtien nommé Thomas Saȣenhati du bourg de S. Ioſeph, iamais ie n'auois reconnû que la maladie fuſt vn bien, & maintenant ie la prefere à la ſanté, les dons du Ciel me ſont venus auec mon mal, & c'eſt icy que Dieu me fait connoiſtre, que luy ſeul eſt capable de contenter tous nos deſirs. Ie ne ſouhaite pas la vie, qui me retarde la poſſeſſion des grands biens que la Foy me fait eſperer; ie ne recherche pas la mort, car celuy ſeul qui eſt le Maiſtre & de nos corps & de nos ames doit diſpoſer de ce qui eſt à luy: mais quand il luy plaira m'appeller de ce monde, il m'eſt aduis que ie ſuis preſt d'obeir à ſes volontez.

Dieu alloit diſpoſant ce Chreſtien non pas à mourir en noſtre Maiſon, où il fut l'eſpace d'vn mois, mais à vne mort moins preueuë, qui le trouua preparé

pour le Ciel peu de iours aprés. Ils estoiēt allez enuiron quarāte personnes cueillir quelques herbes sauuages dont ils font vne espece de fil à rets qui leur sert pour la pesche. La nuict dans le plus fort de leur sommeil, vne vingtaine d'Iroquois se vient ietter sur eux, en massacre les vns, prend les autres captifs, quelque nombre s'estant sauué plus heureusemēt à la fuite. Nostre Chrestien tomba des premiers sous la hache de l'ennemy. Il ne preuoyoit pas sa mort, mais il n'eust pû s'y disposer plus saintemēt. Allant en ce lieu il ne parloit par le chemin que des biens qu'apporte la Foy à vn cœur qui l'embrasse; il exhortoit ses camarades à se rendre Chrestiens, afin leur disoit-il que nous allions de compagnie au Ciel. Tout le soir, & vne partie de la nuict accommodant sa chanure il offroit son trauail à nostre Seigneur auec tant de ferueur, que ne pouuant pas retenir cette deuotion en soy mesme, sa voix faisoit entendre aux infideles les paroles que son cœur addressoit à Dieu. Vn Capitaine de son bourg qui coucha cette nuict prés de luy, & se sauua de ce massacre,

nous a rapporté que le voyāt parler si ardemment de Dieu, il luy disoit, Mon amy donne moy ta Foy. Ce bon Chrestien luy sous-rioit sans luy respondre; mais en effet il le fit heritier de ses vertus, & de sa foy incontinant aprés sa mort; & du depuis ce Capitaine a pris son nom dans le Baptesme, & s'est tellement comporté que nous benissons Dieu de ce que par des voyes esloignées de nos preuoiances, il enrichit en mesme temps, & auec auantage l'Eglise & triomphante & militante des Hurons. Nous deuons parler en son lieu de ce Capitaine nouuellement conuerty nommé Thomas Sondakwa des plus considerables de tout ce pays.

Vne femme Chrestienne du bourg de la Conception estant allée visiter ses plus proches parens à douze lieües de nostre Maison, s'y sentit attaquée d'vne maladie qui ne sembloit pas dangereuse. Ie ne sçay d'où luy vint le presentiment de sa mort; quoy qu'il en soit elle se remit en chemin. Ie vous quitte, dit-elle à ses parens, parce que ie veux mourir parmy les fideles & proche de mes freres qui por-

tent les paroles de la vie eternelle. Ils m'assisteront à la mort, & ie desire qu'ils ayent soin de ma sepulture : ie resusciteray auec eux ; & ne veux point auoir de part auec les os de mes parents defuncts, qui ne me seront rien dedans l'eternité. Ie n'ayme que la Foy & ceux qui sont aymez de Dieu. Ie le prie qu'il vous esclaire, & qu'aprés ma mort vous soyez tous plus sages que vous n'estes durãt ma vie. Si vous voyiez ce que ie voy ! mais Dieu ne fait pas à tout le mõde cette grace. Là dessus elle monte en canot, arriue le mesme iour au bourg de la Conception, & sans s'arrester en sa propre maison, fait à pied trois lieües qui luy restent, & vient se rendre icy. Dieu seul dresse les pas de ses esleus, & tient leurs cœurs entre ses mains. Cette bonne Chrestienne depuis son baptesme auoit esté vne des perles de cette Eglise, mais plus elle s'approchoit de la mort, plus elle deuenoit precieuse. Si ie craignois la mort, nous disoit-elle, ie ne penserois pas croire vn Paradis qui m'attend. Il n'y a rien en terre qui retienne mon cœur ; si i'ay agreé la mort de mes enfans dans la pensée qu'ils alloient

dans le Ciel, pourquoy refuserois-ie de mourir, deuant iouyr d'vn semblable bon-heur: ie m'aymerois moins qu'eux, puisque ie me voudrois moins de bien. Sa patience fut en tout heroique en cette maladie qui fut longue, & accompagnée d'excessiues douleurs, & elle fit en tout paroistre vn courage digne d'vne ame vrayement Chrestienne.

A peine auoit-elle aucun mouuement lors que ie luy portay le viatique, mais sa foy luy donna des forces, elle sort de son lict, se iette à deux genoux en terre, & d'vne voix mourãte: Icy mon Seigneur, s'écria-t'elle, ie croy fermement que c'est vous qui venez pour me visiter, ie meurs dans cette Foy, & dans le repẽtir d'auoir esté vn si lõg-temps sans vous connoistre, ayez pitié de moy. Plusieurs des assistans ne purent contenir leurs larmes, elle seule faisoit paroistre sur son visage la ioye que ressentoit son cœur, & les contentements d'vne ame qui ne respiroit que le Ciel. Elle tomba le lendemain dans vn assoupissement mortel, & n'eut plus ny d'yeux, ny d'oreilles, sinon lors qu'on luy parloit de prier Dieu, car alors

reuenant à soy, elle prenoit plaisir iusque dans l'agonie d'adorer celuy dont elle iouyt maintenant.

Elle estoit grosse de cinq mois, & c'estoit là nostre vnique regret que la mort d'vne si saincte mere priuast son fruict du bon-heur que nous luy souhaitions. Nous fismes vn vœu d'vne Neufuaine en l'honneur de saincte Anne, afin qu'elle luy obtinst le Baptesme. Il plut à Dieu exaucer nos prieres au point mesme que nous en auions perdu l'esperance. Cet enfant vint au monde, & n'eut de vie qu'enuiron vn demy-quart d'heure, mais toutefois assez pour le faire viure à iamais dans le Ciel. Nous le nommâmes Ignace en son baptesme, la mere suiuit bien tost ce petit Ange, & leurs corps s'accompagnerent iusqu'au tombeau.

Ce fut lors que nous nous vismes obligez de consacrer vn cemetiere auprés de nostre Eglise, qui deuoit receuoir pour ces premices vn si heureux depost. L'enterrement fut solemnel, & si remply de deuotion, que les Chrestiens qui estoient accourus chez nous au bruit de cette mort, n'en sortirent que les lar-

mes aux yeux & les desirs au cœur de viure & de mourir comme elle.

Ce n'est pas tout, cette bonne femme a plus fait dans le Ciel pour ses parens qu'elle n'auoit fait en terre. Ils ont tous desir de la suiure, & desia vne sienne sœur, qui gouuerne toute la famille a voulu preuenir les autres,& a receu dans le baptesme le nom de la defuncte.

En suite de cela les Chrestiens qui sont morts, tant au bourg de la Conception qu'au bourg de Sainct Ioseph à cinq lieües de nostre Maison, ont desiré estre enterrez chez nous. Et la deuotion des viuans a esté si feruente, que les grands froids du plus fort de l'hyuer, & la hauteur des neiges n'ont pû les empescher d'apporter dessus leurs espaules vne charge qu'ils ne trouuoient qu'aymable, dans la pensée qu'ils rendoient ce dernier deuoir à des corps qui vn iour deuoient resusciter auec eux dans la gloire.

De plus tous les Dimanches de l'esté de quinze en quinze iours, & les grandes festes de l'année ç'a esté vne consolation bien sensible de voir arriuer en cette

Maison de dix & douze lieües à la ronde les Chrestiens qui s'y assembloient, souuent pour trois & quatre iours, au moins ceux à qui la force & l'aage le permet. C'est alors que se voyant tous d'vn esprit ils se parlent au cœur, ils s'animẽt les vns les autres, ils tiennent des Conseils pour auancer le Christianisme, pour establir la Foy dans leur pays, & y voir Dieu seul adoré. Les sermons ne leur manquent pas, & nous taschons alors de les mettre dans la pratique de ce qui est de plus sainct en l'Eglise: car ie puis dire en verité, que iamais ie n'ay veu en France des gẽs sans lettres plus susceptibles des mysteres de nostre Foy. Ils les penetrent auec tant de viuacité, & en tirent des sentimens si solides des choses du Ciel, que cela seul m'est vne conuiction d'esprit, que Dieu veut estre reconnu au milieu de cette barbarie, qu'il y a ses esleus, & que deussions nous y mourir mille fois, il faut que l'Euangile y soit presché. Et vrayement c'est icy que nous voyons à l'œil, que sa main n'est pas racourcie, & que des pierres & des caillous il en tire, selon qu'il luy plaist, des en-

fans

fans d'Abraham, des ames choisies pour le Ciel. En vn mot il n'y a point de cœur barbare quand la Foy en a pris possession.

De plusieurs qui se sont presentez au Baptesme nous en auons differé vn grand nombre pour les éprouuer dauantage, & accroistre par ce delay l'estime qu'ils doiuent auoir de nos mysteres. Ceux qui nous ont parus plus choisis & mieux disposez à receuoir le charactere des enfans de Dieu, sont plus d'vne centaine. Qui d'vn costé ayant deuant les yeux l'exemple & la ferueur des anciens Chrestiens, ont beaucoup moins de peine de suiure ce qu'ils voyent desia pratiqué, & d'ailleurs estant mieux informez des veritez de nostre Foy se trouuẽt aussi plus forts contre les tentatiõs, qui cy deuãt ébranloient les meilleurs courages, & ont causé la ruine de plusieurs, qui auoient assez bien cõmencé. Que puis-ie rechercher autre chose que le Paradis, répondoit vn Catechumene, maintenãt excellent Chrestien? Si vous me promettiés vne longue vie ie vous démentirois publiquement, n'y ayant pas vn qui ne sçache que les meilleurs Chre-

stiens aprés auoir perdu tout le suport de leurs enfans, eux mesmes ont esté rauis de la mort, au plus fort de leur aage. D'esperer que la Foy m'apporte des richesses, ou les contentemens de cette vie, aurois-ie perdu la memoire de cette flote de Chrestiens, sur qui fraichement le malheur est tombé; les vns souspirent maintenant sous la cruauté des supplices, & la fureur des Iroquois, qui n'a pour eux rien que des flammes; les autres ont esté trop heureux de se sauuer tout nuds de ce peril. Non non, adioustoit-il, ie ne voy rien dessus la terre qui m'attire à la Foy. C'est vn feu que ie ne voy pas, mais que ie crains, ce feu qui brusle dans l'enfer, qui fait que ie suis resolu d'obeir à Dieu : c'est vn paradis que ie croy sans le voir qui me fait Chrestien.

Le soin de la Mission qui porte le nom de cette Residence, & qui comprend les bourgades les plus voisines est escheuë en partage au P. Pierre Piiart. Comme le nombre des Chrestiens n'y est pas si considerable, que nous ayons iugé à propos de leur bastir vne Chapelle dans leurs bourgs, c'est en cette Maisõ qu'ils se

rendent les Festes & Dimanches, pour y faire leurs deuotions. Vn iour d'hyuer que les vents estoient deschainez, que l'air estoit remply de neiges, d'orages & tempestes, le Pere reprit vn de ses Neophytes d'estre venu d'vne lieüe & demie, par vne baye d'vn lac glacé, ou plusieurs y demeurent quelquefois morts de froid, ou enfoncez dans les eaux sous le plancher qui leur est infidele. Ce bon homme luy respondit, Ie ne regrette point ces pas qui me seront contez dedans le Ciel, ie priois Dieu dedans mon chemin, & luy offrois ma peine, i'estime trop le saint iour pour ne pas me trouuer icy. Dieu les conserue tousiours dans cet esprit.

De la Mission de la Conception aux Atinniaȣenten.

CHAPITRE III.

IL semble que Dieu ne veüille establir son Eglise en ces contrées barbares, que par les mesmes voyes qui ont donné les commencemens à la Foy dans tout le reste de la terre. Ie veux dire, qu'estre ex-

cellent Chrestien, & estre en mesme temps dans les épreuues des souffrances, ce sont deux choses inseparables. Nous l'auons veu particulierement dans cette Mission, où Dieu s'est plû de nous rauir les vns aprés les autres ceux qu'il auoit le plus formé selon son cœur, où les familles les plus Chrestiennes se voyēt depeuplées, où la pauureté les accueille, & tout leur manque hormis la foy qui seule les soustient, & qui croist à mesme mesure que croissent leurs souffrances.

Ie pense, nous disoit vn iour à ce propos vn ieune homme qui presque seul s'estoit resté d'vne famille nombreuse de Chrestiens, que la mort ou la guerre ont esleué à cette Eglise: Ie pense, disoit-il, que Dieu veut voir si vrayement nostre Foy est sincere, & si nous desirons de luy autre chose que le Paradis. Il m'a osté l'vn aprés l'autre tout le suport de mes parés, & pour m'esprouuer iusqu'au bout, il vient fraichement de permettre que le chef de nôtre famille l'vnique appuy qui nous restoit, & tous nos biens soiēt tombez entre les mains des Iroquois. Ie suis à me plaindre de luy, plûtost ie luy dy en

mon cœur qu'il acheue de me dépoüiller s'il le veut, qu'il coupe, & qu'il décharne iusqu'aux os, & qu'il m'oste ma femme que i'ayme plus que moy: il me semble qu'alors ie le seruirois encore plus parfaitement, car plus les malheurs m'accueillent, les veritez de nostre Foy me semblent plus aymables, & les choses de Dieu sont plus claires à mes yeux.

Charles Tsondatsaa, qui l'an passé s'eschapa des mains de l'ennemy, y ayant perdu tout son bien, & de plus vn sien frere, & vn fils, qu'il cherissoit vniquement, parlant vn iour aux Infideles, Non, disoit-il, iamais ie n'estois reuenu si riche d'aucun voyage; mais Dieu m'a tout rauy en vn moment, à dessein de m'apprendre que tout cela n'est rien, & que c'est dans le Ciel que doiuent estre mes esperances. Vous ne sçauez, leur disoit-il, vous autres Infideles ce qu'il faut dire & faire pour consoler vn affligé, vos paroles sont sans effet, & il n'y a rien que la Foy qui fauorise les veritables ioyes. Aprés nostre déroute m'estant rendu aux Trois Riuieres ie m'y vis entouré de mes freres les Chrestiens Montagnais Al-

gonquins & François. Tous me parloient d'vn langage inconnu,& toutefois ils consoloient mon cœur. I'en voyois l'vn qui leuant la main vers le Ciel me disoit ce que ie conceuois sans le pouuoir entendre, & en ce mesme temps ie sentois vne main inuisible qui racommodoit mon esprit, qui appaisoit ses troubles, & me faisoit trouuer vn bonheur indicible dedans toutes mes pertes. Nostre Foy ne nous a pas esté rauie auec nos biens, elle est entiere en nostre cœur, & nostre constance fera voir à tous les Infideles que nous sommes si asseurez du Paradis, qu'à vray dire nous n'estimons rien que cela.

En effet les anciens Chrestiens de cette Mission ont augmenté leur ferueur au milieu de toutes ces espreuues; leur exemple a plus seruy que nos paroles, pour donner vne vraye idée de la Foy à ceux qui de nouueau se sont rangez au Christianisme. Les Infideles les respectent pour la plusspart, & quantité souhaiteroit d'auoir assez de forces pour suiure leur party.

Voicy quelques actions & sentimens

de pieté que ie rapporteray sans ordre, afin qu'on puisse reconnoistre ce que fait la grace en vn cœur, quoy que nay dans la barbarie. I'ay esté témoin de leur zele y ayant passé la plus grande partie de l'hyuer auec le Pere Paul Ragueneau.

Vn Chrestien d'enuiron soixante & dix ans estant interrogé des pensées qu'il falloit auoir dans les douleurs qui nous affligent. Il n'y a pas long-temps, dit-il, que bruslant de la fievre ie ne pûs prendre aucun repos toute la nuit: alors ie remerciois Dieu, songeant que dans le Ciel ces douleurs n'auroient point de lieu; ie luy offrois mon corps qui s'alloit ainsi consommant, & iugeois qu'il deuoit aggreer cette offrande, m'imaginant que c'estoit luy qui prenoit son plaisir à me faire sentir l'ardeur du feu qui me brûloit.

Le mesme se bruslant vn iour à dessein, fut aduerty par vn de ses amis de se retirer de la flamme. Non non, dit-il, c'est ainsi que i'apprens qu'il fait mauuais offenser Dieu, si on n'est resolu de brusler dans vn feu dont iamais on ne pourra se retirer, & dont cecy n'est rien qu'vne ombre.

Vn autre quasi de mesme aage venant aux prieres publiques pensa se tuer d'vne cheute qui luy décharna tout vn bras, Mon Dieu, s'écria-t'il, ie vous offre cet accident, & ie l'accepte volontiers, puis qu'ainsi vous l'auez permis. Aprés cela il poursuit son chemin sans rien dire autre chose, entre dans la Chapelle, & iamais n'y fit ses prieres auec plus grande deuotion. Estant sorty il nous monstre vne playe qui nous fait à tous de l'horreur: on tasche à luy donner quelque secours, mais à peine estoit-il resorty qu'il retombe pour la seconde fois, & se blesse rudement à la teste. C'est ce Dieu tout puissant que tu viens de prier, qui t'a recompensé de cette cheute, luy reprochent les Infideles, Oüy dea, replique ce bon homme, il n'a que de l'amour pour moy, & se contentera de cette douleur passagere pour la punition de mes fautes, mais il vous prepare à vous autres qui blasphemez sans cesse contre luy des supplices eternels qui n'auront que du desespoir.

Vn de nos Peres prenoit vn iour plaisir à entendre, sans estre apperceu, vn bon

Chreſtien malade qui exhortoit ſa fille à embraſſer la Foy. Oüy ma fille, luy diſoit-il, ne doute aucunement qu'il n'y ait vn Dieu que les Chreſtiens adorent. Autre que luy ne pourroit me donner la conſolation que ie ſens maintenant dans mon mal: ie ſuis auſſi content, que ſi ie me voyois guery, & ie luy dis auec plaiſir qu'il ordonne comme il luy plaira de ma vie, parce que ie reſſens en mon cœur vne aſſeurance toute certaine que ie ne perdray rien perdant ce corps. C'eſt ſans doute que noſtre ame a quelque choſe qui luy eſt plus precieux que cette vie, quelque amour que nous ayons pour elle.

Les exhortations de ce pere ont eu leur effet, il a gagné premierement ſa fille à Dieu, puis vn ſien fils encore plus aagé; enfin la mere a voulu ſuiure ſes enfans, & viuent tous dans vne douceur d'innocence qui ſe rendroit aimable au milieu de la France.

A peine y auoit-il trois iours qu'vne famille entiere auoit pris reſolution d'embraſſer la Foy, que la maiſtreſſe de la cabane trauaillant en plein midy en ſon

champ auec vne de ſes nieces, deux Iroquois cachez là proche dans les bois ſortirent de leurs embuſches, & à la veuë de tout le monde ſe ietterent ſur elles à coups de hache, leur enleuent la cheuelure & la peau de la teſte; & ayans fait leur coup ſe retirent à la fuite auec tant de viteſſe que iamais on ne pût les atteindre. On vient de trois lieuës nous querir en haſte; nous y courons de meſme pas aſſez à temps pour mettre ces pauures femmes maſſacrées dans le chemin du Paradis. Ce ſont là, diſoit l'vne, les penſées que i'auois dans mon champ, ie deſirois d'aller au Ciel, & Dieu m'a priſe au mot: ie voulois viure, & maintenant ie veux mourir Chreſtienne, ne me refuſez pas le Bapteſme. Celle-cy en a réchappé, & du depuis s'eſt touſiours comportée tres-Chreſtiennement, l'autre fut bien toſt dans le Ciel.

Vne ieune femme Neophyte ſentãt en ſes premieres couches de cruelles tranchées n'auoit recours qu'à Dieu, ſes douleurs redoublant elle redouble ſes prieres, & ſe deliure enfin tres-heureuſement de ſon fruict à meſme temps qu'elle ache-

ue son chapelet. Aprés six iours elle se sent réueillée subitement au milieu de la nuit, & trouue son enfant qui tiroit à la fin, desia saisi d'vne froideur mortelle: sans songer à aucun remede, Helas! il meurt sans estre baptisé, s'écrie cette pauure mere desolée, il n'ira pas dedans le Ciel. On vient nous aduertir sur l'heure, ce petit innocent ne fut pas plustost ondoyé dans les eaux sacrées du Baptesme, qu'il receut au mesme moment, & la vie du corps & de l'ame.

Vn autre enfant dans le berceau, dont le pere & la mere estoient morts excellens Chrestiens, deuant tomber dans les soins d'vne sienne tante infidele, fut porté à dix lieuës de nous où cette tante demeuroit, & où bien tost on le vit atteint à la mort. Les Infideles pressent fortement cette femme d'auoir recours à des remedes diaboliques. Non, leur dit-elle, c'est vn enfant destiné pour le Ciel; & le voyant à l'agonie, Dieu des Chrestiens, s'écria-t'elle, ie ne vous connois pas, mais ie vous offre cette petite baptisée, puis qu'on dit qu'elle est vostre fille; si ceux qui enseignent le chemin du Ciel estoiét

icy, ils luy diroient quelle route doit tenir son ame à la sortie du corps; vous qui estes son pere conduisez-la vous mesme, crainte qu'elle ne s'égare: pour moy i'enterreray son corps en vn lieu separé, & il n'aura rien de commun auec les Infideles. Cette petite ame innocente est maintenant dedans le Ciel, & celle qui luy auoit rendu ces charitez sans quasi les connoistre, nous vint trouuer de son païs par deux ou trois diuerses fois, nous fit entendre son desir, & enfin receut le Baptesme auec tant de consolation, qu'alors son cœur se répandant par ses levres, Mon Dieu, s'écria-t'elle, seroit-il possible que iamais ie m'oubliasse de ce iour, & des saintes promesses que ie viens maintenant de vous faire, rien ne vous est caché, & vous voyez dans le fond de mon ame que plustost ie foulerois aux pieds mille coliers de pourcelaine, que de commettre vn peché contre vous.

Vn Chrestien quelques iours aprés son Baptesme fit rencontre d'vne femme infidele, qui le tirant doucement par la robe luy dit, Ie suis à toy. Tu me prens pour vn autre, luy repliqua-t'il, tu es au diable.

ie n'ay point de part auec luy.

Vn ieûne Payen ayant eu souuent le refus d'vne fille Chrestienne, épia l'occasion de la trouuer seule à l'écart, lors qu'elle alloit querir du bois dans la forest voisine. Pas vn maintenât ne te void, luy dit-il, pourquoy rougirois-tu de pecher auec moy? Massacre-moy au milieu de ces bois, luy répond la fille Chrestienne, pas vn maintenant ne te void, pourquoy aurois-tu horreur de ton crime? pour moy ie souffriray plus volontiers la mort, que de commettre le peché dont tu me solicite. Ce fripon n'y est pas retourné, Maudite race de Chrestiens, disoit-il, en se retirant, ils sont par tout inexorables. Nous ne sçauons pas en plusieurs rencontres semblables la fidelité de nos Chrestiens, qui souuent se contentent que le Ciel seul soit leur témoin, si les Infideles mesme n'estoient les premiers à publier ces actions de vertu: d'aucuns en s'en mocquant comme d'vne simplicité trop grande, de perdre (disent-ils) les plaisirs d'vn aage qui iamais ne peut retourner, pour vne crainte imaginaire d'vn feu que iamais ils n'ont veu, d'autres en sont tou-

chez iuſqu'au cœur, & n'en parlent qu'a-uec reſpect, iugeans de là que la pureté de la Foy a des plaiſirs qui ſurpaſſent les ſens, & qui releuent vne ame au deſſus du commun.

Ce propos me fait reſouuenir des larmes que verſoit il y a quelques iours vn ieune homme Chreſtien, pleurant le peché d'vne ſienne tante qui s'oublioit de ſon ſalut: Vous ne ſçauez, nous diſoit-il, quel tourment il y a d'auoir la Foy, & s'abandonner au peché, vous qui auez touſiours veſcu dans l'innocence. Ie ſçay ce qui en eſt ayant demeuré quelques iours depuis mon Bapteſme, dans ces débauches de ieuneſſe, ce m'eſtoit vn ſupplice, mon eſprit n'eſtoit rien que trouble, & ces plaiſirs de beſtes n'eſtoient plus tels pour moy qu'ils m'auoiẽt paru autrefois auant que i'euſſe les connoiſſances de la Foy. I'y ſêtois plus d'amertume que de douceur, mon cœur n'auoit point de repos, & au milieu de ces delices, il n'y trouuoit que des dégouts. C'eſt ſans doute que Dieu eſt bon meſme aux meſchans, qu'il a pitié de ceux qui ont eſté à luy, & ne veut pas qu'apres auoir gouſté les dou-

ceurs, qu'il y a dans la Foy, ils trouuent quelque paix ou contentement hors de luy; Helas, adioustoit-il, son peché luy sert de tourment, & luy donne plus de tristesse que de ioye! Parlons à Dieu plûtost qu'à elle, car toutes les paroles du monde ne peuuent entrer au fond d'vne ame qui est dedans ces troubles. Elle voit son malheur, elle sent sa misere non pas assez pour en sortir, mais assez pour iamais ne iouyr d'aucun bien ny en ce monde, ny en l'autre, si Dieu luy mesme ne fait le coup de son salut.

Vne Chrestienne ayant appris qu'vn sien fils, toute sa ioye & le support de sa vieillesse, estoit tombé entre les mains de l'ennemy, ne pût pas contenir ses larmes: mais reuenant incontinant à soy, aprés auoir rendu à la nature ce que le cœur transpersé d'vne mere ne pouuoit pas luy donner, Helas mon Dieu, s'escria-t'elle, pourquoy n'ay-ie pas mon recours à vostre bonté, n'est-ce pas maintenant que ie dois vous tenir parole, & garder dans l'affliction ce que ie vous ay promis dans la prosperité? continuez si vous voulez à m'esprouuer, pourueu qu'en

mesme temps vous augmentiez ma foy. quand bien vous m'auriez renduë la plus miserable du mõde, i'espereray tousiours en vous. Passons à quelques vns plus en particulier.

Ioseph Taondechoren qui fraichement s'est eschapé des mains des Iroquois, me fourniroit la matiere d'vne Relation toute entiere, si i'auois le loisir de m'arrester à ce qui s'est passé en sa personne, & aux graces que Dieu luy a fait tout le temps de sa captiuité; mais estant trop pressé, ie me contenteray de faire voir icy comme Dieu l'auoit sainctement disposé auant son depart des Hurõs, aux malheurs qui depuis luy sont arriuez, & l'estat dans lequel nous l'auons veu à son retour. Ce braue Chrestien auãt que de nous quitter pour descendre à Kebec, le mesme iour qu'il s'embarqua, fit à tous les Chrestiens presens vne harangue qui merite de trouuer icy quelque lieu. Mes freres, leur dit-il, me voicy sur mon depart, & peut estre iamais n'aurons nous icy bas en terre la consolation de nous voir: cela fait que ie desire vous parler, comme si ie me voyois
sur

ſur le point de mourir, dans les plus veritables ſentiments de mon cœur. Quelque malheur qui nous arriue, ſouuenons nous que nous ſommes Chreſtiens, que l'obiect de nos eſperãces eſt dans le Ciel, que la terre n'a rien qui ſoit digne de nous, & capable de contenter vne ame qui s'eſt donnée à Dieu. L'eternité nous donnera tout le loiſir de gouſter cette verité, c'eſt aſſez maintenant que la Foy nous l'enſeigne, quand bien les ſentimens que Dieu nous donne ne nous en ſeroient pas des preuues. Mes freres ne perdons iamais cette grace que vous & moy auons receu dans les eaux ſacrées du Bapteſme, c'eſt le gage de noſtre ſalut, la beauté de noſtre ame, qui en a effacé les laideurs du peché, qui en a chaſſé les demons, & nous a fait enfans de Dieu. Que ce ſoit là noſtre threſor, que ce ſoient nos richeſſes, & ſi le diable & tout l'enfer s'efforce de nous les rauir, aymons plus noſtre bien, qu'ils ne ſouhaitent noſtre mal; ſoyons iour & nuict ſur nos gardes, inuoquons le ſecours du Ciel, l'aſſiſtance des Anges, ayons recours à la priere autant de fois

que nous sentirons nostre cœur attaqué. En vn mot estimons le don de la Foy, aymons vn Dieu qui nous a aymé le premier, & que tout l'effort de nos haynes ne soit rien que pour le peché. Resolues nous & à la mort & aux douleurs de cette vie, offrons dés maintenant le tout à Dieu, afin qu'il en tire sa gloire, & que pour vn moment qui nous reste à souffrir en terre, nous en receuions dans le Ciel vne recompense eternelle. Aprés ce discours que sa foy & son zele enflammoit, & qu'autre que le S. Esprit ne luy auoit pû suggerer; Mes freres, leur dit-il, mettons nous à genoux, offrons nous tous à Dieu & pour la vie & pour la mort, suiuez tous mes paroles, afin que n'ayans tous qu'vn cœur nous n'ayons aussi qu'vne langue & la mesme priere en bouche. Là dessus il s'adresse à Dieu, mais auec des sentimẽs de deuotion si tendres, que le cœur les gouste mieux, que le papier ne les exprime.

Ce furent là ses dernieres paroles lors qu'il se separa d'auec nous il y a prés d'vn an; & les graces de Dieu que nous voyons en luy nous font maintenant re-

connoiſtre qu'en effet les tourmens, la captiuité, & la mort n'ont rien qui puiſſe nuire à vn cœur vrayement Chreſtien.

Remontant icy aux Hurons, Dieu de nouueau l'a voulu eſprouuer. Ils eſtoient cent de compagnie, & ayans fait enuiron cent lieües de chemin, ils ſe croyoient hors les dangers des Iroquois ; lors que cet ennemy qui eſtoit aux embuſches les ſurprend au paſſage en vn lieu où la riuiere tombant en precipice d'vne hauteur eſpouuentable oblige nos Hurons de mettre pied à terre, & porter leurs canots & leurs meubles ſur leurs eſpaules, pour reprendre plus haut le lict de la riuiere où elle ſe retrouue plus paiſible en ſon cours. Dans l'embaras de ce paſſage les Hurons furent ſurpris à l'impourueû, & attaquez ſi viuement, que les premiers ayant eſté ou tuez ſur la place, ou pris captifs de l'ennemy, les derniers perdirent courage, & ſe ſauuerent à la fuite, laiſſans en proye toutes leurs marchandiſes qui deſia leur auoient couſté la mort ou la captiuité d'vne vingtaine de perſonnes qu'ils auoient perduë en vne autre rencontre il y auoit fort peu de iours.

En ce combat ce bon Chrestien eut vne espaule transpercée de part en part d'vne balle de mousquet, & comme en suite il fut abandonné sans aucune assistance de deux ou trois iours ; quasi tout son sang respandu, auec la fatigue d'vn chemin qui de soy mesme fait horreur, le reduisirent dans le desespoir de la vie. Mon Dieu, s'escrioit-il, ie continue à esprouuer que par tout vous estes mon Dieu, autãt sur ces rochers où ie me voy abandõné, que vous l'estiez au milieu de ma captiuité, puisque par tout mon cœur est consolé dans la seule pensée que vous estes en tout lieu témoin de mes souffrances. Ie m'estois eschapé des mains de l'ennemy pour mourir auprés de mes Peres qui m'ont engendré dans la Foy : mais mon Dieu si vous me reseruez ce plaisir pour le Ciel, soyez beny pour vn iamais ; ie meurs aussi volontiers sur ces rochers, que dans le pays des Hurons, puis qu'en quelque lieu que ie meure, c'est vous seul qui disposerez de ma vie. Ces paroles iointes à sa misere toucherent enfin ses camarades Infideles, aprés que leur esprit se fut remis de l'espouuente où la

terreur de l'ennemy les auoit ietté. Ils prirent soin de luy, & enfin aprés bien des fatigues ils aborderent icy en nostre Maison. Ce fut bien lors que ce bon Chrestien ne pouuoit contenir sa ioye, & les ressentimens qu'il auoit des graces de Dieu nous parurent dés son abord. Vrayement, nous dit-il pour premieres paroles, le Dieu que vous preschez, & que ie croy est seul le tout puissant & le tout bon : il m'a conduit & protegé depuis vn an à trauers mille perils de ma vie, & s'il a voulu que mon corps ait souffert, ce n'a esté que pour faire sentir à mon ame qu'il y a des plaisirs mesme dans les souffrances, & que rien n'est terrible à celuy qui espere en luy.

Mais les discours qu'il fit aux Infideles surpassent ce qu'on peut croire d'vn sauuage, s'il n'estoit vray que le sainct Esprit rend disertes mesme les langues des enfans. Mes freres, leur dit-il, si vous ressentez de la ioye de me voir deliuré des cruautez des Iroquois, ie suis triste de vous trouuer encore sous la captiuité des diables, & moy mesme, ie ne m'estime pas encore entierement en liberté,

tandis que ie suis en ce monde, où le peché me peut rendre plus malheureusement captif que ie n'estois? Les cruautez que i'ay souffert sont tout à fait horribles; que sera-ce d'vn feu eternel? mais i'ay crainte que plusieurs de vous ne se mocquent de moy en leur cœur, & ne me croyent trop simple de craindre vn feu que iamais ie n'ay veu, plus que les flammes & les tourmens que i'ay souffert estant aux Iroquois. On m'a dit mesme que plusieurs se sont resioüis à la nouuelle de ma captiuité, qu'ils s'en prenoient au Dieu que i'adore, qu'ils disoient qu'il estoit sans pouuoir, & que ie n'estois pas à plaindre dans les malheurs qui m'auoient accueilly, puisque la misere où il m'auoit abandonné retiendroit les autres de suiure mon exemple, de se faire Chrestiens, & de seruir vn Maistre qui sans doute n'auroit pas la puissance ou la volonté de nous rendre heureux pour vn iamais, puis qu'il ne commençoit pas dés cette vie à nous faire sentir les effets de ce sien amour.

Mes freres, adiousta-t'il, ie ne sçay pas les desseins de Dieu dessus moy: estant

dans le plus fort de mes miseres, ie n'osois pas luy demander ny la mort ny la vie, pensant que i'estois vn enfant qui ignorois mon bien, & que luy qui estoit mon Pere auoit plus de sagesse pour ma conduite que moy mesme, & qu'il ne manqueroit point d'amour pour moy, tandis que ie ne manquerois point de confiance en luy. Me voila deliuré quasi contre mes esperances, ie ne sçay si ce n'est point vous qui en auez esté la cause par l'horreur de vos blasphemes. Ie croy que Dieu a voulu vous confondre dans vos pensées, qu'il a voulu se iustifier en ma personne, & vous monstrer qu'il ne m'auoit pas delaissé, & que iamais il ne manquera ny de pouuoir ny d'amour pour ceux qui sont à luy. Ie croy que ceux qui se resioüissent de ma prise sentent leur cœur maintenant dans la confusion, qu'ils rougissent de honte, qu'ils condamnent eux mesmes leur sagesse, voyans que Dieu a tiré sa gloire mesme de mes malheurs dont ils s'estoient seruis pour l'accuser. Ie ne sçay pas à quelle mort il me reserue, mais quelque malheur qui me puisse arriuer, ne vous en

prenez plus à luy, c'est assez qu'il vous ait confondu vne fois auant vostre mort, vostre impieté ne doit pas l'obliger de faire tousiours des miracles. Si vous ne reconnoissez & son pouuoir & sa bonté en cette vie, ce sera au iour du iugement où il se iustifiera pour vn iamais, & où ceux qui auront le plus blasphemé contre luy dans les miseres qui seront arriuées aux iustes icy bas en terre, seront plus dans la confusion lors qu'ils verront les eternelles recompenses qu'il nous preparoit alors mesme qu'il sembloit nous abandonner, n'y ayant plus pour les impies que des tourmens & vn desespoir eternel.

Charles Tsondatsaa s'estant aussi eschappé du peril où ce bon Ioseph demeura, nous a fait voir en sa personne que vrayement Dieu est bon, mesme lors qu'il afflige, & qu'à tous les cœurs qui l'aiment tout coopere pour leur bien. Ce bon Chrestien estoit vn des plus riches de son bourg, maintenant il est vn des plus pauures, mais sa foy, son zele & sa vertu n'ont iamais eu plus d'éclat: la parole de Dieu est animée dedans sa bou-

che, pas vn n'ose luy resister; il confond tous les Infideles, enseigne les Chrestiẽs, & par tout où il va on voit en ses discours & en sa vie que l'estime des choses du Ciel, la crainte de Dieu, l'horreur du peché, & le zele du salut des ames sont les quatre elemens d'vn cœur vrayement Chrestien.

Vn iour quelques Infideles le voyans inflexible à toutes leurs prieres, lors qu'il s'agissoit de quelque offense cõtre Dieu, & iamais n'ayant pû tirer de luy d'autre réponse, sinon qu'il redoutoit moins le feu que le peché, prirent dessein d'éprouuer son courage, & de voir en effet s'il seroit plus fort que le feu. Ils l'inuitent d'entrer dans vn bain: (c'est vne espece de four & vne sorte d'hypocauste où incontinẽt tout le corps se resout en sueur, & on seroit pour y estre bien tost étouffé, si souuent on ne la faisoit découurir pour respirer vn air plus libre) ce bõ Chrestien qui ne sçait rien de leur dessein, prend cela comme vne faueur ordinaire à ces peuples quand ils veulent caresser quelqu'vn. Il entre dans ce bain; mais il y sent dés son abord vne chaleur si excessiue,

qu'il les prie de luy permettre d'en sortir. Camarade, luy répond celuy qui l'auoit inuité, i'ay songé cette nuit qu'il falloit que tu disses trois mots en l'honneur de mon demon familier, autrement quelque malheur m'arriuera : ie te prie oblige ton amy, & si tu desire sortir ne me refuse pas trois paroles. Charles voit bien qu'on le veut obliger par force à ce que la douceur n'auoit iamais peu emporter de luy. Camarade, luy replique-t'il, le feu d'enfer est plus chaud que celuy-cy, pour éuiter l'vn ie serois fol de me ietter dans l'autre; Tu pourras bien me faire icy mourir si tu veux, mais non pas tirer de ma bouche aucun mot qui soüille mon cœur. Tu sçauras que ie n'ay point de langue lors qu'il faut commettre vn peché. On le coniure de n'estre pas si roide en vne chose qui luy coustant si peu doit tellement obliger son amy : on luy remonstre qu'il ne peut y auoir de sa faute, & que la contrainte où il est l'excuser deuant tout homme; on luy proteste que iamais il n'en sera parlé, & que s'il redoute les reprimandes des François, ils ne pourront pas le sçauoir: Enfin si tu crains

luy dit-on, vne ombre mesme du peché, ton mal ne sera pas hors de remede, puisque tous les pechez s'effacent; & qu'on nous dit qu'il y a dans le Ciel plus de pecheurs que d'innocens. Mes camarades, leur dit-il, ie ne crains pas les hommes ny les François, mais l'œil d'vn Dieu qui penetre & vos consciences & la mienne, & qui condamneroit ma faute quand bien toute la terre m'en loüeroit, l'esperance que nos pechez soiẽt effacez se doit auoir aprés qu'ils sont commis, mais non pas nous les faire commettre, si vous ne voulez excuser de folie celuy qui sous l'esperance de guarir d'vne playe mortelle se mettroit le cousteau dans le sein. Cependant la chaleur redouble, il se voit au milieu d'vn amas de pierres toutes rouges de feu & de charbons qui s'enflamment de plus en plus, & ne peut pas se remuer s'il ne veut marcher sur les braises. Mes camarades, leur dit-il, le cœur me manque, mais non pas le courage, i'estouffe icy & ne puis respirer, mais sçachez que quelque violence qu'on m'apporte, iamais ie ne plieray à vos desirs. Là dessus celuy qui l'auoit inuité change

de ton, & prend celuy de la colere, vomit mille blasphemes contre Dieu, maudit la Foy & les croyans, renonce à l'amitié qu'ils auoient depuis leur ieunesse; mais plus il entre en rage plus il voit qu'vn courage vrayement Chrestien n'a de crainte que pour le peché. Enfin les autres Infideles se rangent du costé le plus iuste, prennent la cause de l'innocent, tancent cet insolent d'en venir à ces extremitez, & luy mesme est confus lors qu'ayant découuert l'hypocauste, il voit ce bon Chrestien qui n'auoit plus quasi ny de poux ny de force, & qui estāt sorty & reuenu à soy n'eut point d'autres paroles pour se vanger de toutes ces iniures, sinon que le regardant d'vn œil aussi amy qu'à l'ordinaire, Mon camarade, luy dit-il, tu m'as tué, mais cela me console que ie n'ay pas offensé Dieu. Si iamais il t'ouure l'esprit & que tu ayes la Foy, tu sçauras que luy seul merite les honneurs que les diables s'vsurpent iniquement, & que nos vies ne peuuent estre mieux consommées qu'en son seruice.

I'ay parlé bien amplement dans les

precedentes Relations d'vn excellent Chrestien, dont la foy, le zele & la pieté ont esté depuis cinq années vne lumiere bien éclatante en cette Eglise. Il se nomme René Sondihsannen. Ie n'en diray qu'vn mot pour le present. Cet homme va tousiours croissant dans l'esprit de la Foy, qui anime si puissammẽt ses actions, & ses discours & plus encore ses souffrances, qu'à voir la suite de sa vie, & entendant ses sentimens on ne peut pas douter qu'il ne soit tout à Dieu. Il passe bien souuent les nuicts quasi entieres en la priere auec tant de douceur, qu'à peine ressent-il aucune distraction. Non, disoit-il, vn iour, ce n'est pas moy qui prie, au moins ie ne sçay pas ce que ie dis à Dieu: ie voy bien qu'il me parle, mais ie ne sçay pareillement ce qu'il me dit. Il m'est aduis qu'il prend mon cœur, & le retient auprés de soy, comme fait vne mere lors qu'elle caresse son enfant. Si on demande à cet enfant ce que sa mere luy a dit, il ne peut rien respondre, & ne peut dire que deux mots, qu'il ayme sa mere, & qu'elle a de l'amour pour luy.

Ce bon Chrestien estoit allé sur la fin

de l'automne à la chasse du castor, où il gagna à Dieu son fils aisné, que seul il auoit mené auec soy, exprés pour auoir le moyen dans cette solitude d'vn mois, de luy parler plus à loisir & plus au cœur. Alors vne chose luy arriua qui merite peut estre de trouuer icy quelque lieu. Dans le plus fort de son sommeil il luy sembla que tout le Ciel estoit remply de tonnerres, & d'éclairs; & que les foudres venoient de tous costez fondre sur luy. La crainte l'auoit saisi si puissammét, qu'il estoit dãs le desespoir de sa vie. Vne personne d'vn visage inconnu, mais d'vne maiesté pleine d'amour & de douceur, qui estoit descendue du Ciel, luy dit en s'approchant de luy, Prens ton chapelet, & prie Dieu. Il n'eut pas plûtost obey que ces images disparoissent, & que l'orage se dissipe. Le mesme luy arriue par trois diuerses fois, il est aduerty chaque fois d'auoir recours à la mesme priere, & tousiours il en ressent le mesme effet. Le lendemain sur le midy, le Ciel qui estoit tres pur & serain se change tout d'vn coup: ce ne sont que foudres & tonnerres, & il semble que tout cet orage

ienne se descharger sur eux. Prions
Dieu, dit-il à son fils, dis auec moy ton
chapelet. Ils n'auoient pas finy que les
nuages se retirent, le Ciel est plus essuyé
que iamais, & ne voyent plus deuant
eurs yeux aucun reste de cette tempeste.
A quelques heures de là, le Soleil se re-
couure, & de tous costez les esclairs &
es foudres les enuironnent. Reprenons
ostre chapelet, dit le pere à son fils,
Dieu veut nous obliger à la priere, le
Ciel retourne incontinant en sa beauté.
Enfin pour la troisiesme fois ils se voyent
erechef accueillis de l'orage, la nuée
a creuer sur leur teste, & les foudres du
iel n'en veulent ce semble qu'à eux.
e bon vieillard alloit encore recourir à
mesme priere, & desia tenoit en main
n chapelet, lors qu'il s'auise qu'il obeïs-
it à son songe. I'ay peché, dit-il à son
s, mais ç'a esté sans y penser, ne disons
s pour maintenant cette priere, autre-
ent i'accomplirois mon songe: prions
ieu seulement de cœur; s'il veut nous
eseruer de cet orage il n'est pas attaché
us à vne priere qu'à vne autre: ie ne
ay pas si en cela il y eust quelque chose

extraordinaire, mais la nuée se diuisa, & s'estant déchargée de part & d'autre proche du lieu où ils estoient, ils n'eurent pas vne goute de pluye, & benirent nôtre Seigneur de les auoir gardé.

Il arriue assez souuent plusieurs choses à ces bonnes gens, qui sans doute sont assez remarquables, mais leur simplicité fait qu'ils n'y font pas d'autre reflexion que sur l'heure, se contentant d'en auoir remercié Dieu lors qu'ils ont receu le benefice. Pour celle-cy ie ne l'ay sceu que par rencontre, ce bon homme long temps aprés nous ayant demandé si son peché auoit esté grief d'auoir obey du commencement à son songe, & com[ment] en cela il se deuoit comporter se[lon] Dieu.

Ie me suis resolu d'estre court en cet[te] Relation, & il faut laisser place pour l[es] suiuans Chapitres. Si ie dis que d'aucun[s] ont esté delaissez de leurs propres pare[nts] en haine de la Foy; que d'autres esta[nt] sollicitez au mal ont imitez le S. Iose[ph] & la chaste Susanne; que plusieurs pre[n]nent plaisir dans les souffrances & en r[e]mercient Dieu; que la plufpart mene[nt]

vne vie aussi innocente au milieu d'vne nation toute infidele, que s'ils viuoient parmy vn peuple tout Chrestien : Si i'adiouste à cela qu'ils prient tous Dieu publiquement matin & soir, qu'ils conçoiuent & goustent nos mysteres ; qu'ils se confessent du moins tous les huit iours ; qu'ils sont dans la pratique des vertus & dans l'horreur du vice ; en vn mot que leur vie presche plus haut que nos paroles, & contraint les plus Infideles de respecter la Foy, quelque haine qu'ils en conçoiuent ; c'est ce qu'icy nous voyons de nos yeux, ce que Dieu opere en leur cœur, ce que le Ciel admire dans vn païs barbare, qui depuis cinq mille ans n'auoit iamais connu son Createur, & puis que le sang de Iesus-Christ a esté répandu pour eux aussi bien que pour nous, pourquoy n'espererons-nous pas que la conuersion de ces peuples ira tousiours croissant, que la Foy y sera en son regne, & que la Croix se verra enfin arborée par tout ce nouueau monde ? Ne perdez pas courage, nous disoit, il y a quelque tẽps, vn sauuage Chrestien, nostre nombre va s'augmentant de iour en iour, celuy des

Infideles s'amoindrit, la pluspart connoissent assez la verité, & sont les premiers à se mocquer des superstitions du païs, ils redoutent le feu d'enfer, les seuls respects humains retiennēt ceux qui ont l'esprit mieux fait; quand nous serons vn peu plus forts, vous verrez que tout d'vn coup ils prendront nostre party, tout nôtre bourg sera Chrestien, & c'est alors que la Foy se fera iour sans resistance dans tous les autres qui ont les yeux sur nous.

Ie me souuiens à ce propos d'vne harangue que faisoit cet hyuer vn Capitaine Infidele de ce mesme bourg, inuitant ses suiets à vne danse superstitieuse du païs, & encourageant en mesme temps les Chrestiens de tenir bon dedans leur Foy. Courage mes neueux (disoit-il) vous autres qui n'auez point de Foy venez à cette danse que nos ancestres ont honorée, venez querir vne malade qui vous demande ce secours. Courage, adioustoit-il, vous qui estes Chrestiens, retirez vous dans vos cabanes qui sont saintes, ie n'y mets pas le pied pour auiourd'huy que nous pechons, nous n'auons

point d'esprit, ne nous imitez pas & soyez plus sages que nous. S'il est veritable ce qu'a dit la mesme Verité, que tout Royaume qui se diuise contre soy mesme est proche de sa ruine, ne pourrois-ie pas dire icy que le Royaume de Satan n'est pas loin de sa decadence, puis que ceux qui sont plus engagez en son party trauaillent eux mesmes à leur perte, soustenans le party de Dieu.

De la Mißion de S. Ioseph aux Atingueennonniahak.

CHAPITRE IV.

IL semble que le Ciel voulut partager auec nous dans la défaite de cette flotte de Chrestiens qui l'an passé tomberent entre les mains des Iroquois: ou pour mieux dire, il semble que le dessein de Dieu ne fut autre que de moissonner ce qui estoit de plus meur pour l'eternité, & ne nous laisser de ce nombre que ceux dont il vouloit faire à chacune des Eglises de ce païs vn Predicateur pour la

Foy. Ce fut la pensée que leur donna à tous le premier sentiment de leur cœur, & le salut qu'ils se donnerent les vns aux autres, lors qu'ils se virent eschapez du peril. Allons, ce dirent-ils, publier les grandeurs de celuy qui nous a deliurez, & si nous y manquons renonçons à la vie, resoluons-nous tous de mourir: car maintenant nous ne viuons plus pour nous mesmes, mais pour prescher la Foy & rendre nostre païs Chrestien. Dés l'heure mesme ils en firent promesse à Dieu, & du depuis leur zele nous a bien fait connoistre, que cet esprit de verité qui souffle où il luy plaist, ne met aucune difference entre le barbare & le Grec, & se fait des Apostres en quelque lieu qu'il se veüille faire adorer.

Ie commenceray ce Chapitre par l'vn de ces Chrestiens nommé Estienne Totiri. Remontant icy haut aprés la perte quasi de tout son bien qu'il venoit de faire proche des Trois Riuieres au rencontre des Iroquois, il apprit pour premiere nouuelle que sa mere estoit decedée depuis son depart. Son cœur en fut touché d'abord, comme il l'aymoit vniquement:

mais ayant rompu ſon ſilence, il s'enquiſt auant toutes choſes, ſi elle eſtoit morte en bonne Chreſtienne? oüy, luy dit-on. A ce mot il ioignit les mains, & eſleuant les yeux au Ciel, Mon Dieu, dit-il, qui pourroit ſe plaindre de vous, elle eſt heureuſe dans le Ciel, & maintenant elle ne peut plus vous offenſer. Pourueu que moy & mes parens mourions tous dans la Foy, ie ne puis regreter ny pour eux ny pour moy cette vie. Haſtez, s'il vous plaiſt noſtre mort, puis qu'ainſi vous haſterez noſtre bon-heur. Eſtant arriué en ſon bourg, les Chreſtiens qui venoient pour le conſoler ſe trouuerent plus deſolez que luy, auſſi fut-ce luy qui les conſola. Mes freres, leur dit-il, ne parlons pas de ce que i'ay perdu, mais ſongeons aux grands biens qui nous attendent dans le Ciel; vos larmes auſſi bien que les miennes ſe changeront en ioye, & les Infideles connoiſtront ſur nos viſages que nous auons la Foy & l'eſperance du Paradis dedans le cœur: Entrons dans la Chapelle, & loüons Dieu de tout.

C'eſt luy qui eſt le gardien de cette Chapelle, où tous les Chreſtiens & Ca-

techumenes viennent prier soir & matin; & comme plusieurs ont besoin d'instruction, il prend le soin des hommes en l'absence ou trop grande occupation des Peres qui ont charge de cette Mission; & sa femme qui ne luy cede en rien, soit en esprit, soit en vertu, prend le soin d'instruire les femmes, auec tant d'amour & de ioye que c'est vn plaisir de les voir dãs vne sainte ialousie d'auancer chacun de son costé les affaires de Dieu. Sur iour il visite tous ceux qu'il iuge auoir quelque bonne disposition, & leur tient des discours si animez de cet esprit qui le possede, qu'il penetre iusqu'au fond de l'ame, & fait sentir aux autres vne partie de ce qu'il sẽt. Aussi iamais ne va-t'il enseigner qu'il ne rentre en soy mesme, & ne demande à Dieu qu'il luy mette la parole en bouche: car, dit-il, ie voy bien que ce n'est pas moy qui leur parle, mais ie sens qu'on me dit au cœur des choses dont ie ne puis exprimer que la moindre partie.

I'ay douté si ie deuois icy rapporter vne vision, ou si vous voulez, vn songe de cet homme: quelque nom qu'on luy donne,

voicy le rapport que luy mesme en a fait. Ie voyois, disoit-il, vne croix dans le Ciel toute empourprée de sang, & nostre Seigneur estendu dessus, la teste à l'Orient, les pieds à l'Occident. Ie voyois vne foule de monde qui s'aduançoit de l'Occident, que nostre Seigneur attiroit par des regards d'amour, & qui n'ayant osé s'approcher de sa teste sacrée, se tenoient en respect aux pieds. Demeurant en silence & tout estonné au milieu de cette compagnie, i'entendy vne voix qui me commanda de me mettre en prieres: ie le fis dans vn sainct effroy, & sentois en mon ame des mouuemens & de crainte & d'amour qui surpassent toutes mes pensées. Il a eu cette mesme vision par trois diuerses fois, mais ie n'en eusse pas fait plus d'estat que d'vn songe, n'estoit que les impressions qu'elle a laissé dedans son cœur sont au dessus de la nature. Il faut que ces peuples d'Occident aillent adorer la croix de Iesus-Christ. Nous verrons en son lieu comme il a esté cet hyuer dans la nation neutre, comme il a presché la Foy: cependant il me suffit de dire qu'il ne veut & ne peut quasi parler d'autre chose.

Sa femme, ses freres, ses enfans, tout se ressent de cet esprit. Dieu est leur entretien, le Paradis leur esperance, leur crainte n'est que pour le peché, enfin si les benedictions de la terre leur manquent, celles du Ciel y decoulent abondamment. Il n'y a pas iusqu'à vne petite fille à peine de trois ans, qui ne participe à ces graces. Cet enfant a tellement succé la pieté auec le laict, qu'elle répond publiquement du Catechisme, sçait ses prieres, & prend plaisir à dénoüer sa langue beguayante parlant de Dieu, & des beautez du Paradis, parce que n'entendant quasi que semblables discours, à peine pourroit-elle aimer autre chose.

Le P. Charles Garnier & le P. Simon le Moyne ont eu le soin de cette Mission. Le nombre des Chrestiens y est accreû notablement. Entre ceux qui ont receu le S. Baptesme, ont esté trois Capitaines de consideration. Le premier se nomme Thomas Sondakȣa. Il auoit des desirs, il y a desia quelques années de se faire Chrestien: iamais n'auoit eu que de l'amour & pour nous & pour les choses de la Foy, & tousiours a vescu dans vne

innocēce morale, & vne bonté qui le rendoit aymable à tous; mais cōme il voyoit les Chreſtiens mal voulus, & que d'ailleurs ſa charge l'obligeoit de tenir la main aux ſuperſtitions du païs, qui font la plus grande part de leurs Conſeils, ſon courage n'eſtoit pas aſſez fort pour vouloir tout de bon ce qu'il ne vouloit qu'à demy. Aprés la mort d'vn ſien amy Chreſtien, dont i'ay parlé dans quelqu'vn des premiers Chapitres, Dieu luy toucha plus fortement le cœur: il commence à ſe faire inſtruire, il prend gouſt aux choſes du Ciel, & ſe reſout à embraſſer publiquement la Foy. Le Diable là deſſus l'eſpouuante en ſonge; tantoſt il voit deuant ſes yeux vn Capitaine de ſes anciens amis, qui reuenant de l'autre monde luy reproche ſon peu d'amour, de vouloir ainſi ſe ſeparer pour vn iamais de tous ceux qui auoient tant d'amour pour luy. Vne autre fois il aperçoit vn viſage incōnu, qui luy met en bouche vn morceau qui doit le rendre bien heureux; & en effet ſe reueillant il trouue ſur ſa langue ie ne ſçay quoy qu'il ne peut recognoiſtre; qu'vn Huron Infidele euſt tenu pour

vne marque de bon-heur, & qu'il eust conserué comme vn present de quelque Demon familier : car c'est ainsi que les demons se cõmuniquent en ces païs sous des formes empruntées, tantost d'vn ongle de hibou, tantost d'vne peau de quelque serpent monstrueux, ou de choses semblables qui apportent auec soy le bon-heur pour la pesche & la chasse, pour le trafiq & le ieu; d'aucuns mesmes sont en vsage comme des philtres pour attirer à soy l'amour.

Nostre Catechumene estoit desia trop auant dans les sentimens de la Foy pour s'estonner de ces menaces, ou se rendre aux promesses du Diable. Il renonce à tout ce commerce d'enfer, son recours est à Dieu; & depuis son Baptesme tous ces phantosmes disparurent. Il fait incontinant profession publique de la Foy, refuse d'assister aux Conseils où il s'agiroit de quelque chose defenduë par les loix de Dieu, & veut que tout le païs sçache qu'il prefere les deuoirs de Chrestien à toute autre chose; & le bon est qu'en tout cela, quoy qu'il fasse paroistre vn courage vrayement heroique,

foulant aux pieds tous les respects humains, qui ne regnent pas moins icy qu'en France, c'est toutefois auec vn esprit de douceur si aymable, que les plus ennemis de la Foy ne peuuent rien reprendre en luy. Aussi a-t'il à cœur cette vertu de mansuetude, comme la voye la plus puissante de gagner les Infideles à Iesus-Christ.

Mes freres, dit-il souuent aux Chrestiens qu'il exhorte, preschons aux Infideles par nos exemples, & sur tout prenons garde à ne les pas aigrir. Vn esprit alteré se reuolte contre soy mesme & contre Dieu; la verité ne luy paroist qu'au milieu d'vn nuage, & il ne peut auoir d'amour pour la vertu, quelque beauté qu'elle ayt tandis qu'il la regarde comme ennemie de son peché. Gagnons les à Dieu par amour; supportons leur foiblesse, ayons compassion de leurs fautes, ne parlons point si vous voulez de nos mysteres, pourueu que nous rendions nostre vie si aymable par son innocence, qu'ils soient contraints en nous aymant d'aymer la Foy.

Le second de ces Capitaines se nom-

me Mathurin Astiskȣa. C'est vne humeur toute cõtraire à celuy dont ie viẽs de parler : ce n'est qu'ardeur, ce n'est que feu & flamme, & comme il est d'vn excellent esprit & naturellement eloquent, il ne peut cõtenir son zele, il faut qu'il reprenne le vice, qu'il fasse la guerre au peché, qu'il confonde les Infideles, qu'il se mocque de tous leurs demons, qu'il parle des grandeurs de Dieu, des beautez de la Foy, du miserable estat des hommes en cette vie, si l'attente d'vn bon-heur eternel n'adoucissoit leurs peines, ne moderoit les craintes ineuitables d'vne mort qu'ils ont tousiours deuant les yeux, & ne contentoit les desirs insatiables qu'ils ressentent de se voir bien-heureux. Mon cœur, dit-il, est tout à Dieu, & ne songeant qu'à luy ie ne puis parler que de luy. Le Ciel & la terre & les eaux, tout m'inuite à le loüer sans cesse ; & quand mesme ie cesserois de regarder les ouurages qu'il a exposé à nos yeux, pour se faire connoistre, iamais ie ne cesseray de l'aymer. Mais ce qui est d'excellent en cet homme, ses actions parlent plus haut que ses paroles. Il a renoncé à sa charge

de Capitaine, crainte de s'y voir engagé à quelque offense contre Dieu: sa mere, sa femme, ses parens, tout son bourg s'est bandé contre luy; rien de tout cela ne l'a pû esbranler. La pauureté, nous disoit-il, ne m'estonnera pas, Dieu me seruira de parens, & de mere, & luy seul sera mon appuy. Que ma femme s'éloigne de moy & me rauisse mes enfans; ie les ayme en effet plus que chose du monde, mais iamais leur amour n'empeschera celuy de Dieu. Mon cœur est disposé à tout, vn regard vers le Ciel me fait paroistre cõme vn rien tout ce que ie voy sur la terre, & la Foy que i'ay d'vn enfer me fait enuisager les miseres de cette vie comme de petits maux, qui ne meritent pas nos craintes, lors qu'il est question d'euiter vn malheur eternel. Enfin sa patience a gagné les plus Infideles, son courage les a contraint d'aduoüer que la Foy esleue vn cœur au dessus & des biens & des malheurs de cette vie: & sa ioye qui paroissoit dans le plus fort de toutes ces trauerses leur a fait reconnoistre qu'il y a des plaisirs en l'homme autres que ceux du corps, & où les sens n'ont point de part.

Le troisiesme de ces Capitaines Neophytes est chef d'vne bande d'enuiron trois cens hommes de guerre, qui demeuroient à vne iournée des Iroquois plus proches des Hurons, mais se voyans trop exposez à l'ennemy abandonnerent leur païs il y a enuiron cinq ans, amenerent icy leurs familles, & depuis se sont répandus çà & là dans les bourgades Huronnes. Ce Capitaine se nomme Martin Tehoachiakȣan. C'est vn courage qui ne respire que la guerre, & sa vie n'est qu'vne suite de combats. Il estoit amy intime de ce grand guerrier Eustache Ahatsistari dont nous auons desia parlé, & luy auoit promis de son viuant qu'il le suiuroit en la Foy. Mais le malheur arriué à ce sien amy si peu de tẽps aprés qu'il auoit receu le Baptesme, nous faisoit croire que ces promesses n'auroient pas leur effet, que plustost il auroit auersion de la Foy, qu'il redouteroit le Baptesme, & seroit confirmé dans vne opinion commune en ces païs, que se faire Chrestien c'est renoncer à cette vie & appeller à soy la mort. Dieu toutefois a tiré nos aduantages de nos pertes, ses voyes sont

esloignées de nos pensées, & il veut que la mort d'vn Chrestien soit la semance & le germe d'vn autre. Ce fut alors que ce Capitaine encore Infidele se sentit plus touché au cœur, qu'il commença à redouter plus le feu d'enfer que la mort, & que la pensée de se voir vn iour bienheureux dans le Ciel auec l'ame de cet amy qu'il regrettoit, luy en fit prendre le chemin. Non, disoit-il au Pere qui l'instruisoit, tu m'aurois desia baptizé si tu voyois mon cœur, tu serois conuaincu que ie desire bien faire, & que quoy qu'il arriue ie veux viure & mourir Chrestien. Veux tu donc que ie sois damné, adioustoit-il vne autre fois; ie suis continuellement ou à la chasse dans les bois, ou aux prises auec l'ennemy; en quelque part que i'aille ie suis en danger de ma vie, & le feu plustost que la vieillesse consommera cette charogne que tu voy: que deuiendra mon ame si tu n'effaces mes pechez? veux tu que d'vn malheur ie me precipite en vn autre, & que ie meure sans estre baptizé?

Ayant eu iour pour son Baptesme il assembla ses gens. Mes neueux, leur dit-

il, les ennemis sont à nos portes, se sauue qui pourra: reprochez moy si iamais vous m'auez veu paslir au milieu des perils; mais à ce coup ie vous confesse que i'ay perdu courage, ie me retire du malheur, me suiue qui voudra, nos affaires sont au desespoir. On iuge à l'entendre parler qu'vne armée ennemie est aux frontieres du païs, qu'il en a eu quelque aduis asseuré: les vns songent aux armes, les autres à la retraite, tous sont saisis de crainte. Enfin les voyant dedans l'émotion il reprend la parole. Mes neueux, leur dit-il, ie ne crains pas les Iroquois, ie redoute les cruautez plus inhumaines des demons de l'enfer, d'vn feu qui iamais ne s'esteint; ie vous quitte sans vous quitter, ou plustost ie quitte vos sotises, i'abandonne nos mauuaises coustumes, ie renonce dés ce moment à toute sorte de peché, & sçachez que demain ie seray Chrestien.

Ces Baptesmes de personnes si considerables en ont attiré plusieurs autres, mais ce qui nous console dauantage, est de voir que l'esprit de la Foy prenne toûiours de plus en plus l'ascendãt dans leurs

ames, que la grace trouue entrée dans leurs cœurs autant que dans les noſtres, & que pour eſtre nez barbares ils n'en sont pas moins bons Chreſtiens.

Mon fils, diſoit vn iour vn de ces bons ſauuages à vn ſien fils qu'il exhortoit au bien, maintenant que ie ſuis au monde ie crains que ta foy ne ſoit appuyée ſur la mienne. Quoy qu'il m'arriue ne deſiſte iamais du ſeruice de Dieu, & quand bien ie ſerois maſſacré, dy touſiours d'vn meſme viſage, Noſtre Pere qui es au Ciel, ne ſonge pas à moy diſant cette priere; mais ſouuiens-toy que celuy-là ne peut mourir qui doit eſtre l'vnique appuy & de ta foy & de la mienne, qui eſt ton Pere & le mien, & qui ſeul doit ſouſtenir tes eſperances, quād bien tu te verrois abandonné de tous les hommes. Ie ne ſçay pas ſi Dieu auoit donné à ce bon ſauuage quelque veuë de ſa mort prochaine, quoy qu'il en ſoit il fut aſſaſſiné peu de iours aprés d'vne bande Iroquoiſe; & l'enfant à peine aagé de quatorze ans a tellement ſuiuy la vertu de ſon pere, ces dernieres paroles ont fait tant d'impreſſion dedans ſon ame, que ie ne puis douter que cet

esprit diuin qui touche fortement d'vne extremité à l'autre, & va disposant toutes choses auec douceur pour le salut de ses esleus, n'eust animé & le cœur & la voix de ce pere, afin qu'en mesme temps il le disposast à vne saincte mort, & le fils à vne saincteté de vie digne du nom de Chrestien, & de la Foy que tousiours il a du depuis conserué malgré sa mere & tous ses parens Infideles, en vn aage qui ne peut auoir de resolution pour vn suiet si esloigné des sentimens de la nature, sinon celle qui vient du Ciel.

Cet enfant n'a pas esté seul vexé de ses parens à cause de la Foy : plusieurs ont eu besoin d'vn semblable courage. Tel a esté contraint de se voir errant çà & là, & de chercher ailleurs sa vie, estant chassé de sa cabane où on ne pouuoit le supporter dãs l'exercice de Chrestien. D'autres se sont bannis eux mesmes de leur propre maison, se sont priuez des contentemens de la vie, & du suport de leurs parens, aimans mieux renoncer aux douceurs de cette amitié, & abandonner cet appuy de la nature, que de souiller la beauté de la grace qu'ils auoient receu

au Baptesme. Car plus, disoient-ils, nous sentons d'inclination pour nos parens, moins d'horreur auons nous naturellement de leurs fautes, & plus aussi deuons nous craindre qu'en les aimant nous n'aimions enfin leurs pechez.

Tous les Chrestiens de cette Mission ont esté fortement dans l'espreuue, principalement sur la fin de l'hyuer. Car comme leur nombre s'estoit rendu considerable, qu'ils tenoient bon à ne point vouloir assister aux superstitions du païs, qu'en suite de cela ces ceremonies diaboliques estoiẽt delaissées de plusieurs, que les débauches deuenoient vn peu refroidies; on redoubla les calomnies contre la Foy, qu'elle tendoit à la subuersion du païs, que les malades demeuroient sans secours, que la guerre alloit tout rauageant de plus en plus, que la famine les menaçoit, que les plus innocentes recreations (c'est ainsi qu'ils appellẽt leurs crimes) ne trouuoient plus quasi de lieu, & que par tout où se rencontroit vn Chrestien, il falloit ou rougir de honte, ou abandonner la pensée du peché, que leurs ancestres ne viuoient pas dans ces

reserues, qu'en ce temps là le païs estoit florissant, que tous les malheurs les accueilloient depuis qu'on auoit commencé de publier icy la parole de Dieu, que les croyans (c'est icy le nom des Chrestiens) deuoient ou bien se retirer à part, ou conseruer leur Foy dans le fond de leur ame, sans condamner si publiquement les coustumes de leurs peres, qu'il ne falloit plus les inuiter ny aux conseils, ny aux festins, qu'on deuoit rompre le commerce auec eux: ou plustost si on vouloit conseruer le païs, assembler sans delay vn Conseil general pour faire renõcer la Foy ou de gré ou de force à ceux qui se trouuoient desia dans ce party. En vn mot les calomnies en viennent si auãt, & cette haine contre la Foy est renduë si publique, que les Chrestiens, qui du commencement ne croyoient pas que les affaires en deussent venir à ce point, iugerent qu'il falloit au plustost coniurer cet orage.

Ils s'assemblent pour cet effet & cherchent les moyens de parer à ce coup: mais plus ils parlent là dessus, plus ils y voyent d'obscurité. Enfin l'vn d'eux

prend la parole. Mes freres, leur dit-il, ce sont les affaires de Dieu plus que les noſtres, c'eſt à luy d'appaiſer ces tempeſtes, & à nous de ſouffrir auec ioye, ou du moins auec patience autant qu'il le voudra. Voila les ſentimens que Dieu me donne, faites moy part des voſtres, puiſque nos cœurs n'eſtans qu'vn dans la Foy ne doiuẽt auoir rien de ſecret lors qu'on s'attaque à nous comme Chreſtiẽs. Pour moy, dit l'vn, lors que i'entends ces calomnies, & que les iniures me ſuiuent, ie paſſe mon chemin, ie penſe que ces pauures Infideles ſont comme des chiens qui abayent. Que m'importe quoy qu'ils diſent ou faſſent contre moy, pourueu que i'aille au Ciel. Ie me tourne vers eux, replique vn autre, ie leur dis qu'ils prennent courage, qu'ils continuent à me maudire, que Dieu me fait du bien lors qu'ils me font du mal, & qu'en me diſant ces iniures, ils attirent ſur moy vn amas de benedictions qui leur ſont inconnuës. Mon cœur, dit vn troiſiéme, voudroit bien quelquefois ſe vanger, mais quand ie ſonge que Ieſus-Chriſt eſtant ſur terre a plus enduré que cela, ie me conſole, &

ie le prie qu'il me donne courage iuſqu'à la fin. Chacun auance ſes penſées, & aprés tout ils reconnoiſſent que Dieu eſt touſiours ſemblable à ſoy meſme, qu'il eſt le Dieu de paix, & le Dieu de conſolation, & que plus on endure pour luy, moins on s'eſtonne des ſouffrances.

Pour concluſion, Mes freres, leur dit Eſtienne Totiri, puis qu'en cette aſſemblée vous me regardez comme voſtre Capitaine, voicy le reſultat de ce Conſeil, & la penſée que Dieu me donne, Ne craignons rien que le peché.

Ie ne ſçay pas où aboutiront ces orages, mais ie ne ſuis pas hors d'eſperance de voir en ces païs, dans peu d'années, des martyrs pour la Foy, & peut eſtre ne ſerons-nous pas les premiers. La ferueur de quelqu'vn de ces bons Neophytes meritera cette faueur du Ciel; au moins i'en voy que Dieu ce ſemble va diſpoſant à cette grace, qui meſpriſent leur vie, & enuiſagent cette mort comme vne recompenſe de ce qu'ils font & voudroient faire pour l'auancement de la Foy. Quoy qu'il en ſoit, ces deſirs ne ſont pas dans la portée de la nature, & les voyant de-

dans vn cœur barbare, nous sommes contraints de reconnoistre que c'est vn ouurage de Dieu, qu'il y trauaille plus que nous, & qu'il veut en tirer sa gloire, c'est à nous de le suiure, & d'affermir sur luy nos esperances, quelque opposition que l'enfer & la terre puissent apporter à la conuersion de ces peuples.

Ie m'estois reserué sur la fin de ce Chapitre à rapporter quelques sentimens de ces bons Chrestiens, mais la crainte de la longueur me les fera obmettre; c'est assez que le Ciel les voit, & que l'Eternité nous donne tout le loisir de benir l'Autheur de ces graces, qui par tout est luy mesme, riche & abondant en ses misericordes. Encore vne ou deux choses auant que le finir.

Vn bon homme aagé de soixante ans, sa femme, & deux de leurs enfans, tous Chrestiens, ayant appris qu'vne de leur parente se mouroit au milieu des bois, & qu'vn petit enfant encore à la mamelle ne pouuoit suruiure à sa mere, furent touchez de charité, & du desir de sauuer & la mere & l'enfant, au moins pour le Ciel. Ils se font tous instruire de la for-

mule du Baptesme, partent de compagnie dans vn temps bien fascheux sur la fin de l'hyuer, font trois iournées entieres de chemin sur des neiges profondes, & la plusspart sur les glaces d'vn lac, qui estant percées çà & là estoient remplies d'autant de precipices. A peine faisoient-ils cent pas sur ce lac, qu'ils ne se vissent en danger de la mort, & mesme quelques-vns enfoncerent bien auant dedans l'eau. Enfin aprés bien des trauaux, & bien des craintes, ils trouuent cette pauure femme malade, baptisent son enfant, secourent & l'vn & l'autre des rafraichissemens qu'ils ont porté; & ie ne doute point que le Ciel ne prist plaisir à cette charité, & que Dieu n'ait voulu la benir. Maintenant & la mere & l'enfant sont pleins de vie, & cette famille Chrestienne va s'auançant de iour en iour dans les sentimens de la Foy. Non, disoient-ils à leur retour, iamais nous n'eussions crû qu'il y eut des plaisirs si remplis de douceur au milieu des perils, nous craignions tous la mort quasi à chaque pas que nous faisiõs dessus ces glaces, mais cette crainte estoit aimable, nous estions en mesme

temps & dans la peur & dans la ioye, & iamais nous n'auons prié Dieu de si bon cœur & auec tant d'amour : Nous n'osions luy demander ny la mort ny la vie. Mon Dieu, luy disions nous sans cesse, vous voyez nostre cœur, & pourquoy nous sommes en chemin, disposez de nos vies selon vos volontez, que nostre peine vous aggrée, aprés cela quoy qu'il arriue nostre esprit est content, si nous nous noyons dedans ces eaux nous serons heureux dans le Ciel.

Nous auons introduit icy dans les Hurons que les Chrestiens portassent leur chapelet au col comme vne marque de leur Foy : nous en voyons de bons effets. Ie ne sçay, disoit vn iour vne femme infidele à vn ieune Chrestien, ce qui a pû changer la beauté de ton naturel : depuis que tu porte ce chapelet tu n'es plus ce que tu as esté, & moy mesme ie n'ay pas l'asseurance de te porter ces paroles de douceur dont autrefois tu m'as si souuent preuenuë : c'est sans doute que ce chapelet t'ensorcele ; oste-le de ton col & ie te parleray. En effet la deuotion que ressentent tous nos Chrestiens, soit à dire

leur chapelet, soit à le porter sur eux comme vn gage sacré de ce que Dieu leur est, & de ce qu'ils veulent luy estre; cet amour qu'ils ont pour la Vierge, merite que le Ciel les protege d'vn secours plus puissant, qu'il soit leur bouclier & leur defense, notamment pour la chasteté, en vn païs où on met au rang des vertus d'estre impudique. Mais sur tout les Festes & Dimanches ils s'assemblent sur le midy pour le reciter tous ensemble, ils le font à deux chœurs se répondant les vns aux autres auec tant de douceur, qu'on voit bien que leur ame a des attraits particuliers à cette sorte de priere.

Ie finiray ce Chapitre par vne mort d'vne Chrestienne, qui sans doute aura esté tres-precieuse aux yeux de Dieu: elle se nommoit Christine Tsorihia & auoit esté baptizée en l'année 1639. elle estoit mere de cet excellent Chrestien dont i'ay desia parlé, Estienne Totiri: & ie puis dire en verité, que depuis le moment de sa conuersion elle auoit esté tousiours montant dans la pratique des vertus les plus hautes qui soient au Christianisme; mais sur tout dans vn amour des souffrã-

ces & afflictions de cette vie, qui, disoit-elle, luy sembloient plenes de douceur, depuis qu'elle auoit sceu que ce corps affligé deuoit enfin resusciter pour iouïr d'vne gloire qui n'auroit point de fin. Elle receut ses Sacremens auec des sentimens de pieté remplis d'amour; entre autres elle sentoit vne affection tres tendre enuers la saincte Vierge; Ie ne doute point que dans le Ciel elle ne gouste à iamais les fruits de cette deuotion: mais ie ne sçay si mesme auant la mort elle n'en a point ressenty les douceurs: au moins voicy ce qui luy arriua quelques heures auant que de mourir; lors qu'elle estoit proche de l'agonie ayant desia perdu l'vsage & le sentiment de la veuë, elle s'escria tout d'vn coup comme estonnée & rauie dans l'admiration, O mon fils ne voy tu pas cette rare beauté de cette grãde Dame éclatante en lumiere qui est icy à mon costé; ne voy tu pas ce beau liure qu'elle porte ouuert entre ses mains, n'entens tu pas ces paroles d'amour: ô qu'elle me parle bien mieux que nos freres les François, que ses discours penetrent bien plus auant dedans mon cœur,

qu'elle est aymable & qu'il fait beau la voir ! Cette bonne femme parloit à vn de ses enfans excellent Chrestien nommé Paul Okatakȣan ; Ma mere vous resuez, luy dit ce ieune homme, ie ne voy rien, & vous comment pourriez vous voir ce que vous dites ayant desia les yeux fermez ? Non, non, mon fils, replique cette mere, ie ne me trompe aucunement, ny ne te veux tromper. Regarde de l'autre costé ces ieunes François qui l'accompagnent, les plus beaux que i'aye iamais veu, que leurs habits sont riches, mais plustost preste l'oreille à ce que me dit cette Dame, ô qu'il fait beau la voir ! là dessus elle encline à la mort. Elle fut la seconde enterrée en nostre Cemetiere de sainte Marie, y ayant esté transportée de son bourg où elle mourut, essoigné de six lieües, ainsi que de son viuant elle l'auoit desiré.

Nous auons esté plus de huict mois sãs sçauoir cette particularité de sa mort, son fils Paul n'ayant pas tenu plus de conte de cette vision que d'vne resuerie, dans la pensée qu'il auoit qu'il ne pouuoit y auoir d'autre veuë que celle des

yeux. Vn iour par vn rencontre il raconta le tout à son aisné Estienne Totiri, qui enfin nous le declara il y a quelques iours sur le point qu'il estoit de partir pour la guerre, nous disant qu'il croyoit pour luy que ces ieunes François d'vne beauté si rare estoient des Anges du Ciel qui tenoient compagnie à la tres-sainte Vierge, pour qui sa mere auoit eu des deuotions si tendres.

De la Mission de sainct Michel aux Tahontaenrat.

CHAPITRE V.

L'AN passé nous receumes les premieres nouuelles de Quebec par deux Hurõs, qui y ayant hyuerné remonterent icy haut sur la fin du printemps, aborderent à nos portes, nous rendirẽt quelques pacquets de lettres qu'ils auoient sauuez d'vn naufrage où ils firent perte de tout leur bien : mais dirent ils nous n'auons pas perdu ce que nous estimons plus que nos biens & que nos vies. Le Pere Brebeuf a esté nostre maistre, la Foy a trou-

ité entrée dans nos cœurs, les exemples que nous auons veu des François & des Algonquins conuertis, le zele & la charité des saintes filles Religieuses, l'amour que les Capitaines François portent aux Chrestiens, & ces femmes de grãd courage qui ont passé les mers pour auancer les momens de nostre conuersion, l'appuy qu'Onontio donne à la Foy (c'est Monsieur de Montmagny nostre Gouuerneur) & l'estime qu'il en fait paroistre par dessus toutes choses, sa vertu que nous voyions aussi souuẽt que son visage: Tout cela, disoient-ils, sont des preuues qui nous ont contraint d'auoüer que les veritez que tant de monde nous annonce meritent vniquement d'estre adorées; & qu'il faut que le Dieu des Chrestiens soit vrayement tout puissant, puisque tant de personnes de merite s'employent si saintement en son seruice. En vn mot dirent ils, nous estions descendus à Quebec infideles, & nous en reuenons Chrestiens.

Ils estoient tous deux du bourg de S. Michel, l'vn se nomme Paul Atondo, l'autre Iean Baptiste Aotiokѹandoron:

auſſitoſt qu'ils y furent arriuez, on les accueille de toutes parts; on leur demande leur fortune, Paul Atondo prend la parole, comme il eſt Capitaine: Sçachez mes freres, leur dit-il, que i'ay promis à Dieu de viure & de mourir en ſon ſeruice, que ie ſuis baptizé, que ma gloire eſt d'eſtre Chreſtien. Si i'ay eſté d'vn naturel fâcheux, & ſi pluſieurs m'ont redouté, attendez quelques mois à porter iugement de moy, les François en me baptizant ont tiré tout le mal qui eſtoit en mon ame, mon cœur eſt tout changé, & vous verrez que la douceur eſt entrée dans mon eſprit auec la Foy. Faites vous baptizer mes freres; que tous craignent l'enfer, nos malheurs cefferont, nous n'aurons plus de traiſtres en nos conſeils qui reçoiuent penſion de l'ennemy pour luy deſcouurir nos deſſeins, le larcin ſera banny d'auec nous; on ne ſçaura que le nom de l'enuie, la médiſance n'oſera paroiſtre, nos haynes ne ſeront plus que pour le vice, & d'vne terre de malheur nous en ferons vn païs de benediction. Là deſſus il prend vn Crucifix en main; Mes freres, adioûte-t'il, i'ay crû auec vous

que c'estoit là celuy qui nous causoit les maladies, & qui dépeuploit nos bourgades, i'ay esté des premiers à dire que les regars en estoient venimeux & apportoient la mort. Nos pechez ferment nos yeux à la lumiere, la Foy a fait tomber les tayes, qui causoient mon aueuglement : maintenant c'est ce Crucifié que i'adore, c'est luy seul que ie reconnois pour maistre de nos vies, pour auteur de nostre salut.

Ce changement d'vn homme qu'on eust creu deuoir estre vn des derniers à embrasser la Foy estonne les esprits, mais sa constance leur donna plus d'admiration quelques iours aprés. Le malheur tout d'vn coup l'accueille, la mort luy rauit vn enfant qui estoit son vnique ; vne niepce, qui en ce païs est vn appuy plus asseuré à vn homme que ses propres enfans, est emportée en mesme temps de maladie ; deux Iroquois cachez derriere vn arbre sortent de leurs embuches assassinent au-milieu de son champ vne sœur qui seule luy restoit. Ces desastres m'eussent estonnez si ie n'auois la Foy, dit-il aux Infideles, & c'est maintenant que ie

voy

voy que les richesses d'vn Chrestien ne sont pas hors de luy, qu'il porte son thresor en son cœur, & que l'esperance du Ciel affermit plus vne ame que tous les malheurs de la terre n'auront de force pour l'abatre. Il restoit encore à sa sœur assez de vie pour son salut; Ce bon Neophyte luy parle du Paradis & de l'enfer, luy fait detester ses pechez, elle souhaite le Baptesme, luy qui n'auoit iamais fait ce mestier la recommande à Dieu, la baptize autant qu'il le peut, & afin, disoit-il, que plus asseurément elle soit baptisée, il luy fait renouueller ses actes, & renouuelle son Baptesme iusqu'à cinq & six fois. Mais tous n'eurent pas plus d'effet l'vn que l'autre: car quoy que l'eau ne manquast pas à son Baptesme, il auoit oublié la formule, ou iamais ne l'auoit apprise. Tu es le Maistre de sa vie toy qui as fait le Ciel & la terre, n'importe qu'elle meure pourueu que sō ame soit bien-heureuse dans le Ciel: c'est toy qui as mis la Foy dans son cœur, & maintenant ie la baptise, afin que luy faisant misericorde tu luy efface ses pechez. Voila les paroles dont il se seruoit au

Baptesme. Mais ce Dieu de misericorde qui iamais ne manque aux esleus eut égard à sa charité, & à la Foy sincere de cette pauure femme, qui auoit plus de desir d'estre toute à luy à la mort, qu'elle n'auoit de regret de la vie; les forces luy reuiennent vn peu; ce feruent Neophyte court cinq lieuës d'vne mesme halaine pour venir en nostre Maison querir quelqu'vn des nostres. Deux de nos Peres y courent en haste, trouuent cette femme toute disposée pour le Ciel, où son ame s'enuola bien tost aprés auoir esté baptisée.

Ie ne fais pas moins d'estat de Iean Baptiste Aotiokȣandoron, que de Paul Atondo: il est vray qu'il n'est pas de si grand credit, qu'il a moins de paroles, mais ie croy que son cœur n'est pas moins touché, & nous voyons en son procedé ie ne sçay quoy qui paroist plus animé du S. Esprit. Quoy qu'il en soit ces deux bons Neophytes, & quelque nombre de Chrestiens qui estoient desia dans leur bourg auec plusieurs Catechumenes, nous presserent si fortement sur la fin de l'Automne de faire vn plus long seiour

auec eux, de les instruire plus à loisir, & ne pas les priuer de la mesme consolation que nous donniõs aux bourgs de la Conception, de S. Ioseph, & de S. Iean Baptiste, que nous ne pûsmes resister à de si saints desirs. Il y fallut dresser vne Chapelle, & y establir vne Mission plus à demeure que nous n'auions fait iusques alors.

Le Pere Ioseph Marie Chaumonot & le Pere François du Peron en ont eu le soin, & Dieu m'a donné la consolation enuiron deux mois de l'hyuer d'y voir les premieres ferueurs de cette Eglise.

Les Chrestiens se voyant reünis aprés le retour de leurs pesches & voyages, firent vn Conseil entre eux pour s'animer plus puissamment au bien, & s'y obliger de nouueau par vne protestation publique de leur Foy. En suite ayant appellé ceux qui se disposoient au Baptesme: Mes freres, leur dirent-ils, ce n'est pas sur vos levres qu'on doit reconnoistre la Foy qui est dans vostre cœur, vos œuures en seront des témoins plus fideles que vos paroles; quittez dés maintenant la

pensée que vous auez d'estre Chrestiens, si vous n'estes tous resolus d'en maintenir le nom par la pureté de vos vies. Vous auez à combattre les Demons de l'enfer, qui tant de siecles nous ont tenu dans leur captiuité, nous auons autant d'ennemis de nostre salut qu'il y a d'hommes en ces contrées, faites estat que vos peres & meres & mesme vos enfans sont ceux que vous auez le plus à craindre, renoncez aux mouuemens de la nature, & n'escoutez pas vostre cœur qui le premier vous trahira si vous vous fiez trop à luy : en vn mot estre Chrestien, mes freres, c'est detester le mal, & plustost mourir que pecher. A ces paroles les Catechumenes s'écrient qu'ils estoient donc Chrestiens, qu'ils sont tous resolus de croire en Dieu, & luy obeïr iusqu'à la mort. En effet ils presserent de telle façon leur Baptesme qu'on ne pût pas le differer. Mais il faut que la Foy trouue par tout des resistances, & si elle ne prend sa naissance dans la persecution, il est à craindre qu'elle n'eust pas assez de vigueur pour se soustenir elle mesme, & croistre dans les actions de sainteté.

Quelques Algonquins de l'Isle ayant hyuerné cette année aux Hurons, vn de leurs Capitaines appellé Agȣachimagan, & par les Frãçois le Charbon, ne manqua pas de faire icy vn coup de son mestier. Cet homme malheureux plus noir en l'ame mille fois que le nom qu'il porte, & vray boutefeu contre la Foy & les François, estant arriué au bourg de saint Michel y assemble secretemẽt les Capitaines: Mes freres, leur dit-il, i'ay toûjours eu autant d'amour pour vous, que de hayne contre les Iroquois nos ennemis communs, dont vous sçauez que l'an passé ie ressenty la cruauté, m'estant veu deux fois leur captif, & ayant chaque fois eschapé de leurs mains lors qu'ils estoiẽt à la veille de me brusler tout vif. I'entends que vostre bourg est esbranlé par les discours des robes noires, que plusieurs ont desia receu le Baptesme, qu'vn plus grand nombre le souhaitent, & que vous mesmes prestez l'oreille à ces discours qui charment en effect à l'abord. Mais sãs doute vous ignorez, mes freres, où aboutiront ces promesses d'vne vie eternelle. I'ay esté parmy les François à

Quebec & aux Trois Riuieres; ils m'ont enſeigné le fond de leur doctrine, ie n'ignore rien des choſes de la Foy; mais plus i'ay aprofondy leurs myſteres, & moins y ay-ie veu de iour. Ce ſont des fables controuuées pour nous donner de veritables craintes d'vn feu imaginaire, & ſous vne fauſſe eſperance d'vn bien qui jamais ne nous doit arriuer, nous engager dans des malheurs ineuitables. Ie ne parle pas ſans en auoir l'experience. Vous auez veu il y a quelques années les Algonquins en ſi grãd nombre que nous eſtions la terreur de nos ennemis; maintenant nous ſommes reduits au neant, les maladies nous ont exterminé, la guerre nous dépeuple, la famine nous va pourſuiuant en quelque lieu que nous allions. C'eſt la Foy qui nous apporte ces malheurs; qu'ainſi ne ſoit lors que ie deſcendis il y a deux ans à Quebec pour voir où auroit abouty la Foy des Montagnets & Algonquins qui auoient receu le Bapteſme, on me fit voir vne maiſon remplie de borgnes & de boiteux, d'eſtropiats & d'aueugles, de ſquelettes toutes décharnées, & de gens qui tous portoient la mort ſur

leur visage. Ce sont là les appanages de la Foy, c'est cette Maison qu'ils estiment, (il parloit de l'hospital basty proche de Quebec pour les malades) ce sont ces gés-là qu'ils caressent, parce que se resoudre à estre Chrestien c'est prendre le party de toutes ces miseres. Outre cela, il faut s'attendre de n'estre plus heureux ny à la pesche ny à la chasse. Enfin, mes freres, adiousta-t'il, si auiourd'huy ie voyois tout vostre bourg Chrestien, ie suis content d'estre estimé le plus grand imposteur du monde s'il en restoit aucun de vous qui ne fust mort auant la fin de la troisiéme année: pour moy i'ay presenty ces malheurs de la Foy, en vain l'ay-ie predit à ceux qui ayant refusé de me croire, ont trop tard aprés leurs miseres reconnu qu'ils estoient trompez. Aucun Chrestien s'est-il échappé comme moy des mains de mille morts qui m'estoient preparées; si leur Dieu est en effet le Tout-puissant, pourquoy les laisse-t'il dedans l'opprobre, que ne rompt-il leurs chaisnes, que n'est-il leur liberateur, que ne fait-il paroistre en vn païs où il veut estre reconnu, que vrayement il fait bon

de l'auoir pour son Souuerain ? Mais puisque ceux qui refusent de l'adorer sont plus heureux que ne sont ses suiets, si vous auez, mes freres, quelque reste de sentiment & d'amour pour vous mesmes, pour vos enfans, & pour vostre patrie, choisissez auec moy de le prendre plustost pour ennemy que pour amy.

Ce malheureux disgracié de la nature, estant plus que demy sourd, portoit en sa personne la réponse à sa plus forte calomnie. Mais n'y ayant pas vn qui soûtinst le party de Dieu, & qui luy demandast si c'estoit ou sa foy ou son impieté qui luy causast cette disgrace, & luy eust rauy ses enfans, ses freres, & ses neueux, que la mort auoit trouué dedans les bois, lors qu'ils fuyoient auec luy les semonces qu'on leur faisoit de leur salut, il ébranla tellement les esprits, & leur donna des craintes si puissantes de ces malheurs dõt il les menaçoit, que la terreur en fut incontinent répanduë dans le bourg. Les impies triompherent alors ; les foibles perdirent courage, & plusieurs qui sembloient n'estre pas éloignez du Royaume de Dieu prirent dessein d'attendre & de

voir quel ſuccez auroit la Foy dans les autres qui y demeuroient engagez. Les Chreſtiens cependant tiennent bon, leur courage s'anime, ils parlent auſſi haut que iamais, & nous voyons en cette Egliſe que ſi le Diable a du pouuoir ſur ceux qui ne ſont pas ſortis encore de ſa captiuité par le ſacrement du Bapteſme, ces eaux ſacrées éleuent vne ame au deſſus des craintes terreſtes, & font qu'elle ne redoute que Dieu & le peché.

Ie voy bien que ie diray vne partie des meſmes choſes qu'aux precedens Chapitres, ſi ie veux icy rapporter les ſentimens des Chreſtiens de cette Miſſion: car noſtre Seigneur leur donne les meſmes affections & les meſmes volontez. Ie diray ſeulement en paſſant que Dieu a auſſi donné à cette Egliſe vn Predicateur de ſa nation, & ſi vous voulez vn Apoſtre qui ſouſtient dignement ſon party, il ſe nomme Barnabé Otſinonannhont. Cet homme a touſiours eſté des plus conſiderables de toute ſa nation à cauſe de ſa naiſſance, (car ils ont icy leur nobleſſe auſſi bien qu'en France, & en ſont auſſi ialoux) mais ſon eſprit qui eſt tout à fait

excellent, & son courage qui l'a rendu la terreur du païs ennemy, l'ont fait plus remarquable. En vn mot il est de ces personnes qui portent sur le front ie ne sçay quoy digne d'empire, & à le voir vn arc ou vne épée en main, on diroit que c'est vn portrait animé de ces anciens Cesars dont nous ne voyons en Europe que des images toutes enfumées: la Foy en a fait vn excellẽt Chrestien. Nous dirons dans quelqu'vn des suiuans Chapitres cõme il a esté cet hyuer prescher le nom de Dieu dans les parties plus éloignées de la Nation neutre. Auant que de partir d'icy, & depuis son retour par tout où il se trouue il faut que l'impieté soit confonduë & Dieu glorifié. Il touche iusqu'au cœur & parle si fortement des mysteres de nostre Foy, que les plus infideles qui l'entendent à loisir sont contraints d'adoüer qu'ils souhaiteroient que tout le païs fust Chrestien: mais tous ceux qui approuuoient ce que disoit nostre Seigneur ne se rangeoient pas de son party. C'est assez, & nous deuons nous contenter qu'appellant à la Foy tout le monde, ceux-là seulement s'y redui-

sent qui ont la marque des esleus.

Auant que de finir ce Chapitre ie ne puis oublier vne chose assez remarquable, qui arriua il y a quelque temps à ce bon Chrestien. Il estoit au milieu d'vn grand lac dans vn petit canot d'escorce en compagnie des Infideles : vne tempeste les surprend, le Ciel est tout couuert de tonnerres & d'esclairs, & l'eau d'autant de precipices qu'ils voyent de vagues deuant eux. Aprés auoir en vain espuisé & leur industrie & leur force pour resister à la tempeste, ils en viennẽt au desespoir, ils inuoquent vn certain Demon nommé Iannaoa, qui disent-ils, s'estant par desespoir ietté autrefois dans ce lac, y excite tous ces orages lors qu'il se veut vanger des hommes, & les appaise aprés qu'on luy a rendu quelque hommage ; ils iettẽt en son honneur du petun dedans l'eau, qui est en ces contrées vne façon de sacrifice. Courage, mes camarades, leur dit ce bon Neophyte, nous perirons bien tost, puisque vous appellez le malheur à vostre aide : pour moy ie mourray volontiers plustost que de deuoir ma vie à des Demons pour qui ie

n'ay que de la haine. Malheureux, luy disent ces Infideles, inuoque donc ton Dieu, & nous reconnoistrons son pouuoir s'il nous deliure de la mort. Le canot cependant fait eau, les vagues viennent fondre sur eux, & celuy qui gouuerne abandonne le soin de son vaisseau, & sa vie. Barnabé là dessus s'escrie, Grand Dieu qui estes obey des tempestes ayez pitié de nous. A ce moment la furie des vents s'appaisa, ces montagnes d'eau s'aplanissent, ils voyent vn calme sur tout le lac si fauorable à leur dessein, qu'incontinēt ils aborderēt. Mais quoy, ces esprits Infideles en refusent la gloire à Dieu, ils disent que c'est le Demon qu'ils ont inuoqué qui a exaucé leurs prieres, & que c'est là son ordinaire de les retirer du peril lors qu'ils sont plus auant dans le desespoir. Aprés tout la famine les presse, ils n'ont point d'autres prouisions que leur arc & leurs fléches: Que ton Dieu te fasse prendre vn cerf, disent-ils à ce bon Chrestien, puisque tu dy qu'il est aussi puissant dans les bois que sur l'eau. Que vos Demons, leur respond-t'il, vous fassent tuer auiourd'huy quelque vache

ſauuage. Ils ſortent chacun de ſon coſté, & vont chercher dans ces vaſtes foreſts dequoy ſubuenir à leur faim. A peine Barnabé auoit-il fait vn quart de lieüe, qu'il trouue à ſon rencontre vn ieune cerf, il le perce de ſes fléches, il le deſpoüille ſur la place, ſe charge de ce doux fardeau, retourne au lieu où eſtoit leur bagage, prepare le ſouper qui attend tous les autres abſents. Sur le ſoir mes chaſſeurs arriuent plus affamez & moins chargez qu'ils n'eſtoient partis; le Chreſtien les attend au chemin, & comme ils ne luy voyent que ſon carquois en main. Ton Dieu, luy diſent-ils, a eſté ſourd pour cette fois à tes prieres, quelque autre iour que tu auras eſté plus heureux, alors il t'aura entendu. Non non, dit-il, nous ne viuons qu'à ſes deſpens, voſtre impieté ne l'a pas empeſché de nous faire du bien; mais vous meriteriez de mourir icy de famine; il vous traite comme vn bon pere fait de meſchants enfans qu'il eſpere quelque iour deuoir ſe reconnoiſtre.

De la Mission des Anges aux Atiouendaronk, ou Nation Neutre.

Chapitre VI.

LE peu de nombre que nous sommes estant à peine suffisant pour cultiuer les bourgades qui nous sont plus voisines, nous n'auons pû continuer l'instruction de la Nation neutre, où il y a deux ans que nous iettâmes les premieres semences de l'Euangile. Quelques Chrestiens Hurons y ont esté en nostre place, y ont fait le deuoir d'Apostres, & peut estre auec plus de succés pour le present que nous n'eussions fait par nous mesmes.

Estienne Totiri du bourg de S. Ioseph accompagné d'vn sien frere s'estans arrestez dans les bourgades plus frontieres, trouuerent des oreilles si disposées à les entendre, qu'à peine auoient-ils trois ou quatre heures dans la nuict pour prendre leur sommeil. Ils portoient leur chapelet au col, & comme la curiosité picque autant ces peuples barbares, qu'elle

fait en Europe les Natiõs plus ciuilisées, cette nouueauté en des personnes qui d'ailleurs en tout leur ressemblẽt, faisoit qu'à chaque bourgade on leur en demandoit la raison. C'est, disoient-ils, vne des marques, que nous reconnoissons pour maistre celuy qui seul a creé le Ciel & la terre. Il nous est inuisible, quoy qu'il remplisse tout le monde; & que luy seul soustienne toutes choses, ainsi que l'ame remplit nos corps, les viuifie & les soustient, quoy qu'elle mesme iamais ne paroisse à nos yeux. En suite ils alloient deduisans les principaux mysteres de la Foy. Mais ce qui touchoit dauantage ces peuples, estoit la crainte de ces feux qu'on disoit leur estre ineuitables, s'ils n'adoroient ce grand maistre de la nature. Et pourquoy donc, repartoient-ils, n'a-t'on continué de nous venir instruire? pourquoy nous donnez vous la connoissance de ce malheur qui nous attend, si on ne vient en mesme temps pour nous en deliurer? autrement nous donnant cette crainte que iusqu'icy nous n'auions pas, c'est pour nous rendre miserables dés cettte vie, auant que

nous le soyons en l'autre.

Barnabé Otsinnonannhont excellent Chrestien du bourg de S. Michel ayant penetré iusqu'au fond du païs, y a fait vn plus long seiour; & comme il est de grande authorité parmy ces peuples, son zele y a donné bien plus de iour aux veritez de nostre Foy, & son exemple a presché plus fortement que ses discours. Il refusa publiquement des desirs d'vne femme effrontée, qui demandoit de luy ce que sa conscience ne luy pouuoit permettre, quoy que les coustumes de ces païs l'y condamnassent, & qu'on appelle icy vertu, ce qui deuant Dieu n'est qu'vn crime. Il a eu mille combats à rendre contre ceux mesme qu'il cherissoit le plus, ayant tousiours constamment refusé d'obeyr à leurs songes, qui est le Dieu de tous ces peuples. Et comme on luy reprochoit que la Foy estoit vn ioug insupportable, l'obligeât de rompre ainsi les droits de l'amitié, & le priuer des plus grands plaisirs de la vie. Non, disoit-il, si pour aller en Paradis ie sçauois vn chemin couuert de precipices, i'irois teste baissée & m'estimerois trop heureux de mou-

mourir en la peine. A quelque prix que nous gagnions vn bon-heur eternel, nous ne l'auons qu'à bon marché.

Enfin lors qu'il fut prest de son retour il se vit obligé de donner le Baptesme à vne sienne fille qu'il laissoit en ce païs-là, où il a grand nombre de parens. Mais souuiens-toy ma fille, luy disoit-il, de conseruer precieusement la grace que tu reçois par le Baptesme. Quand le Diable ou les langues impies te pousseront au mal, pense que Dieu te voit, quoy que ton pere soit absent; & si cette consideration ne t'arreste, resouuiens-toy au moins de celle-cy; Que la plus grande douleur que tu puisse causer à ton pere, est de commettre vn peché qui te doiue à iamais separer d'auec luy.

Sur la fin de l'hyuer vne bande d'enuiron cent personnes de ces peuples de la Natiõ Neutre sont venus nous visiter en ce païs. Ils y ont veu l'Eglise naissante des Hurons; se sont informez de nos Chrestiens des choses de la Foy, nous les auons instruits nous mesmes, & s'il faut croire à leur parole, ils s'en sont retournez auec vn regret que nous ne leur te-

nons compagnie; & des promesses que leur païs ne fera pas de resistance à receuoir la Foy, aussi tost qu'ayans suffisamment fait bréche icy dans les Hurons; nous aurons le moyen de donner iusqu'à eux. Dieu veüille que cette semence porte fruicts en son temps.

Ces peuples de la Nation neutre ont tousiours guerre auec ceux de la Nation du feu encore plus éloignez de nous. Ils y allerent l'Esté dernier en nombre de deux mille, y attaquerent vn bourg bien muny d'vne palissade, & qui fut fortement defendu par neuf cens guerriers qui soustinrent l'assaut; enfin ils le forcerent aprés vn siege de dix iours, en tuerent bon nombre sur la place, prirent huit cens captifs, tant hommes que femmes & enfans; aprés auoir bruslé soixante & dix des plus guerriers, creué les yeux & cerné tout le tour de la bouche aux vieillards, que par aprés ils abandonnent à leur conduite, afin qu'ils traisnent ainsi vne vie miserable. Voila le fleau qui depeuple tous ces païs: car leur guerre n'est qu'à s'exterminer.

Cette Nation du feu est plus peuplée

elle seule que ne sont tous ensemble ceux de la Nation Neutre, tous les Hurons & les Iroquois ennemis des Hurons: elle contient grand nombre de villages qui parlent la langue Algonquine, qui regne encore plus auant. La vie nous manquera plustost que des nations nouuelles à conquester à Iesus-Christ; & il faut que la Foy adoucisse ces peuples, ainsi qu'elle commence d'appriuoiser ceux de mesme langage qui habitent vers le Septentrion. Au moins quelques Hurons dignes de foy, qui tous les ans vont trafiquer auec des nations Algonquines qui y sont répanduës çà & là, nous ont fait le rapport qu'ils en ont trouué de Chrestiens qui se mettent à genoux comme nous, ioignent les mains, regardent vers le Ciel, prient Dieu soir & matin, deuant & aprés le repas: & la meilleure marque de leur Foy, est qu'ils ne sont plus méchãs ny deshonnestes comme ils estoient auparauant. Ils les appellent Ondoutaoüakeronnon. Ce sont peuples enuiron cent lieuës dans les terres au dessus du Saguené tirant au Nort, qui ayans receu quelque instruction les vns à Taduossak, les

autres aux Trois Riuieres, où ils ne vont que comme des oiseaux de passage, portent dedans leurs bois, leurs lacs & leurs montagnes solitaires la Foy & la crainte de Dieu, qui trouue son seiour par tout.

De la Mission de sainct Iean Baptiste aux Arendaronnons.

CHAPITRE VII.

LE Pere Antoine Daniel a continué dans le soin de cette Mission, qui cette année a eu dans son ressort les bourgs de S. Iean Baptiste & de S. Ioachim, & vn troisiéme éloigné d'enuiron six lieuës, qui porte le nom de S. Ignace. Dieu a par tout augmenté le nombre des Chrestiens & des Catechumenes: mais pour rapporter quelque chose plus en particulier de cette Eglise.

Vn bon vieillard Chrestien aagé de plus de cent ans, ayant appris que les ennemis s'approchoient de son bourg pour l'enleuer par force, se réioüissoit au milieu des frayeurs publiques & des pleurs

qu'il entendoit de tous costez, disant aux Infideles qu'à ce coup il alloit estre heureux, & ioüir des plaisirs que sa Foy luy faisoit esperer.

Dans ce mesme esprit de la Foy vne femme Chrestienne qui venoit de perdre la veuë, & sentoit des douleurs quasi insupportables, chantoit au plus fort de son mal, que la pensée du Paradis adoucissoit ses peines, que sa misere trouueroit vne fin, mais que la ioye qu'elle esperoit dedans le Ciel iamais ne finiroit.

Vn ieune homme Chrestien qui l'an passé se voyant poursuiuy d'vne bande Iroquoise, s'estoit ietté quasi par desespoir derriere vn arbrisseau où il trouua la vie lors qu'il n'attendoit que la mort, nous racontoit qu'au milieu de ses craintes il fut tout sur le point d'appeller l'ennemy, songeant qu'aprés la mort il seroit heureux dans le Ciel. Mon Dieu, disoit-il dans le fond de son cœur, c'est vous qui me cachez icy, l'ennemy est à vingt pas de moy, si vous n'aidiez à me couurir serois-ie icy en seureté? Disposez de ma vie selon qu'il vous plaira. Si ie sçauois vos volontez ie me presenterois moy

meſme, & leur dirois qu'ils me bruſlaſſent, & alors ie vous offrirois mes tourmens. Ie ne vous demande, mon Dieu, rien que le Ciel, où ie puiſſe à iamais vous voir comme vous me voyez maintenant. Ce ieune homme eſt venu bien ſouuent de dix & douze lieuës pour entendre la Meſſe; & comme c'eſtoit en vn temps dangereux pour la crainte des ennemis, & que nous luy diſions qu'il auoit tort de s'expoſer à ce peril ſans bonne compagnie: Et quoy, nous diſoit-il, Dieu n'eſt-il pas auec moy? ſi ie ſuis tué en chemin pourrois-ie mieux mourir? N'irois-ie pas droit dans le Ciel? Puis-ie craindre la mort, quoy que ie marche au milieu des perils, m'entretenant dans ces penſées.

Les parens d'vn ieune Neophyte luy ayant propoſé vn party qui luy eſtoit aduantageux, luy demanderent ſi la fille luy agreoit. Vous ne regardez qu'au dehors, leur dit-il, ce que ie veux aimer ne ſe voit point des yeux. A-t'elle de bonnes penſées pour le Ciel? Eſt-elle diſpoſée de mourir en la Foy? Son cœur eſt-il à Dieu? Aimera-t'elle ſon ſalut? Si cela eſt

ie l'aime : sans cela iamais elle ne me sera rien.

Vn Capitaine Chrestien des plus considerables du bourg de S. Iean Baptiste, ayant parlé publiquemẽt en faueur d'vn songe de quelque sien amy, en fut incontinent touché au cœur. I'ay fasché Dieu, dit-il au Pere, mon peché merite punition ; & comme il a esté public ne crains point de m'ordonner vne penitence publique, parle & ie t'obeïray. Le Pere luy ordonne d'estre huict iours sans se trouuer à aucun festin. C'estoit le condamner à vn ieusne plus estroit qu'au pain & à l'eau, & l'obliger plus de dix fois le iour de respondre à tous les Infideles, qu'il faisoit penitence de son peché. Quelquefois il estoit plus de trois heures aprés midy auant qu'il eust rompu son ieusne, à cause que les festins qui se faisoient en sa propre cabane empeschoient le repas ordinaire. Le Pere s'en estant apperceu voulut luy relascher sa penitence. Mon frere, luy repartit ce Capitaine, tu n'as pas assez de courage, tu te défies trop de nous autres ; non, non, ne mollis point. Ie prens plaisir à me pu-

nir de mon peché, il faut acheuer iusqu'au bout : Quiconque offense Dieu est trop heureux d'en estre quitte à si bon marché.

Ie pensois finir ce Chapitre par la conuersion d'vn magicien le plus fameux qui soit en ces païs. La crainte de l'Enfer auoit ce semble touché son cœur ; desia il auoit ietté publiquement dedans le feu ses characteres, il auoit protesté en la presence mesme des Infideles, que iamais les Demons n'auroient plus de part auec luy, que Dieu seul meritoit d'estre adoré de tous les hommes, que les Diables en effet ne conspirent qu'à nostre malheur. Mais auant qu'il eust receu le sainct Baptesme, il est retourné à son vomissement; & la honte qu'il a maintenant d'auoir décredité son art, fait qu'il blaspheme contre Dieu plus horriblement que iamais, qu'il se donne à tous les Demons; quoy que de fois à autres sa conscience l'ayt pressé de venir nous demander pardon. Ie prie nostre Seigneur qu'il en tire sa gloire : mais pour dire la verité, il semble que ce malheureux soit du nombre des reprouuez; en vn mot il vou-

droit bien estre tout à Dieu dans le Ciel, & tout au Diable sur la terre.

De la Mission de sainte Elizabeth aux Algonquins Atontrataronnons.

CHAPITRE VIII.

LEs Iroquois qui se font craindre sur le grand fleuue de S. Laurent, & qui tous les hyuers depuis quelques années ont esté dans ces vastes forests, à la chasse des hommes, ont fait quitter aux Algonquins qui habitoient les costes de ce fleuue, non seulement leur chasse, mais aussi leur païs, & les ont reduit cet hyuer à se ranger icy proche de nos Hurons, pour y viure plus en asseurance ; si bien que s'estant trouué vne bourgade entiere de ces pauures Nations errantes & fugitiues auprés du bourg de sainct Iean Baptiste, nous nous sommes veus obligez de leur donner quelque assistance, & de ioindre pour cet effet au P. Antoine Daniel qui auoit soin de la Mission Huronne, dont i'ay parlé dans le Chapitre precedent, le P. René Me-

nard, qui ayant suffisamment l'vsage de l'vne & l'autre langue, auoit en mesme temps le soin de cette Mission Algonquine, à laquelle nous auons donné le nom de sainte Elizabeth.

Dans ce ramas de peuples qui d'ordinaire n'ont point d'autre maison que les bois & les fleuues, il s'est troué dix ou douze Chrestiens qui autrefois ont esté baptisez aux Trois Riuieres ou à Kebec, & d'autres qui iamais n'auoient oüy parler de Dieu.

Le Pere aprés quelques visites n'eut pas beaucoup de peine à leur gagner à tous le cœur. Prens courage, luy disoiét-ils, tu dis vray qu'il est raisonnable d'auoir recours à ce grand Maistre de nos vies : enseigne nous ce qu'il faut dire pour qu'il entende nos prieres ; ne te lasse point de parler, & iamais nous ne serons las de t'entendre ; quoy que nous n'ayõs pas tant d'esprit, ne laisse pas d'auoir pitié de nous. *Afflictio dat intellectum*, la misere a ce semble ouuert leur esprit ; & si la crainte des Iroquois ne rendoit la demeure proche des François redoutable, ie croy qu'en peu d'années on en fe-

roit vn peuple tout Chreſtien. Au moins deferent-ils beaucoup à nos paroles, & la pluſpart ſe rendent ſouples à la raiſon.

Le Pere ayant appris qu'vn Infidele auoit deux femmes, dont l'vne eſtoit Chreſtienne, parle à cet homme de la griefueté de ſa faute, de la grandeur de Dieu qu'il offenſoit, & des peines d'enfer qui luy eſtoient ineuitables s'il continuoit dans ce peché. Mon frere, repart l'Infidele, ie reconnois la verité de ce que tu m'enſeigne, mais ie ne me ſens pas encore aſſez fort pour obeïr entierement à Dieu: ie luy obeïray en partie, & dés maintenant ie renonce à l'vne de ces femmes, & ne veut retenir que celle qui croit en Dieu, prie le qu'il ait pitié de moy.

Vne mere Infidele cõmandoit à ſa fille de ſe trouuer à vn feſtin ſuperſtitieux, où les ceremonies demandent qu'on n'y aſſiſte que tout nud. Le P. Menard ayant entendu ce commandement impudique repréd & la mere & la fille. Nos Capitaines nous le commandent, repliquent-elles: Oüy mais Dieu le defend, & ce feu qui bruſle à iamais les pecheurs ſera vô-

tre supplice, si vous refusez de luy obeïr. A ce mot ces femmes demeurent sans replique, & n'oserent pas mesme sortir de leur cabane pour aller voir cette ceremonie, ayant appris que Dieu y seroit offensé.

Vne femme Infidele estant tombée griefuement malade, on luy dit que nous auions recours à Dieu en nos afflictions, comme à celuy qui nous en pouuoit deliurer, qu'elle le priast de tout son cœur, & que peut estre il auroit pitié d'elle. Le mesme Pere qui l'auoit enseignée passant par là deux iours aprés, & s'estonnant de la veoir trauailler aussi fortemẽt que les autres; cette femme l'appelle, luy dit qu'il n'est pas vn menteur, que vrayement Dieu est tout puissant, & que l'ayant prié, en mesme temps elle s'est veuë guerie. Puis luy parlant plus en secret, elle adiouste que son esprit estoit en peine, que le meschant Manitou luy estoit apparu la nuict, l'auoit menacée de la mort si elle ne luy faisoit vn sacrifice, & que publiquement elle n'aduoüast tenir de luy la vie. Tu sçais, luy repartit le Pere, que Dieu seul t'a guery, n'obeis

pas à ce Demon qui cherche les moyens de te perdre pour vn iamais. Non, non, replique cette femme, ie veux honorer Dieu, ie le prieray toute ma vie, & iamais ie ne m'oublieray de luy. Elle est tres-bien disposée au Baptesme, & toute sa famille n'est pas esloignée du Royaume de Dieu.

D'aucuns suiuoient le Pere de cabane en cabane, ne pouuans se lasser de l'entendre parler de Dieu : d'autres le venoient trouuer reglément tous les soirs & matins, quelque orage & tempeste qu'il y eust au plus fort de l'hyuer, quoy que ces cabanes Algonquines fussent éloignées du bourg de S. Iean Baptiste vn quart de lieuë de tres-mauuais chemin; & c'estoit vne consolation à nos Peres de voir en leur Chapelle Dieu adoré en mesme temps en ces deux langues differentes, Huronne & Algonquine, & par des peuples qui n'auoient rien de commun que la Foy.

La conduite de Dieu s'est particulierement fait paroistre sur quelques-vns qui ont receu le sainct Baptesme, & entre autres sur vn guerrier qui receut dans ces

eaux sacrées le nom d'Antoine. Cet homme s'est échapé plus de huit fois des mains de l'ennemy, & depuis son enfance sa vie n'a esté qu'vne suite de combats & d'auantures qui succedoient les vns aux autres. Encore depuis peu, il n'y a pas six mois, qu'estant entre les mains des Iroquois qui auoient desia commencé d'exercer dessus luy leur rage, il trouua le moyen de couper ses liens, & se sauuer tout nud dans le plus profond de la nuit, faisant plus de cent lieuës dans des routes égarées, n'ayant pour toute nourriture que les herbes & les racines qu'il trouuoit dans le milieu des bois. Dés lors, dit-il, ie remerciay Dieu sans le connoistre, car iamais ie n'auois receu d'instruction: seulement il y a quelques années qu'vn de mes camarades me dit, qu'il y auoit vn grand Maistre de tout ce monde qu'il falloit adorer. Ie m'estois oublié de luy, mais lors que ie me vis miserable, il fut tout mon refuge, i'attendois de luy du secours, & me voyant échapé des terreurs de la mort, & des feux qui m'estoiẽt preparez, ie reconnus qu'à luy seul i'estois obligé de ma vie. Le Pere l'ayant

entendu parler de la sorte quasi en mesme temps qu'il arriua; Mais sçais-tu, luy dit-il, les desseins de Dieu dessus toy. Ce n'est pas assez que tu le reconnoisse, mais il veut que tu l'aime, & que luy ayant obéy icy bas sur la terre tu sois heureux à iamais dans le Ciel. Ces paroles entrerent si auant dans l'ame de ce pauure captif si souuent échapé de la mort, que dés lors il prit feu, se resolut d'estre Chrestien, & du depuis quelque resistãce qu'il ait trouué, quelques difficultez qui se soient presentées, iamais il ne s'est démenty de ses saintes resolutions.

Vn autre quasi de mesme aage qui luy tint compagnie au Baptesme, prit le nom de René. Ce ieune homme ne fut pas plustost retourné de la chasse qu'il vint trouuer le Pere. Efface moy ie te prie mes pechez, luy dit-il, nous sommes dans de continuels dangers de nos vies, où irois-ie n'estant pas baptisé? ie crains plus l'enfer que la mort, ie suis tout resolu de seruir Dieu; & quoy qu'il arriue iamais ie ne l'offenseray: il voit la sincerité de mon cœur, & ie croy qu'il est content de moy, ne me sois pas plus ri-

goureux que luy. En effet ses actions n'ont point démenty ses paroles, & toûjours il s'est comporté en Chrestien mesme auant que de l'estre.

De la Mißion du S. Esprit aux Algonquins Nipissiriniens.

Chapitre IX.

QVOY que la langue Huronne ait vne tres-grande estenduë & soit commune à quantité de peuples que la Foy n'a iamais éclairé ; elle se trouue toutefois tellement ramassée au milieu d'vne infinité de Nations répanduës çà & là à l'Orient, à l'Occident, au Septentrion, au Midy, qui toutes ont l'vsage de la langue Algonquine, qu'il semble que les peuples de la langue Huronne ne soient quasi que comme au centre d'vne vaste circonference remplie de peuples Algonquins. Et ainsi nostre peine n'est pas de trouuer icy de l'employ, mais plûtost dans le peu d'ouuriers que nous sommes, de nous resoudre en quelle part nous deuons plustost appliquer nos trauaux.

Finis-

Finissant la Relation de l'an passé, ie dy que le P. Claude Piiart & le P. René Menard s'estoient depuis peu de iours embarquez auec les Nipissiriniens pour continuer de les instruire en leur païs, éloigné du lieu où nous sommes enuiron de soixante & dix lieuës. Ils y ont demeuré depuis le mois d'Auril iusqu'au mois de Septembre; ou pour mieux dire ils ont suiuy tout ce temps-là ces peuples sans demeure, dans les bois, dans les fleuues, dans les rochers & dans les lacs, n'ayans pour abry qu'vne escorce, pour paué qu'vne terre humide, ou la pente de quelque rocher inégal, qui sert & de table & de siege & de lict, de chambre & de cuisine, de caue & de grenier, de Chapelle & de tout. En vn mot on y mene vne vie où on apprend bien tost que la Nature se contente de peu: & s'il faut quitter sa maison en quelque lieu qu'on aille, il se trouue qu'on n'a rien perdu, & qu'en moins d'vne demie heure on s'est basty vn logement entier.

Les Peres commencerent leur instruction par les principaux Capitaines, *sed non hos elegit Dominus;* mais Dieu ne

commence pas ses ouurages par ce qui éclate le plus. Il faut qu'vne pauure vieille aueugle l'emporte, & reçoiue toute la premiere les benedictions qui decoulent du Ciel. La grace s'empara de son cœur & changea bien tost la nature : c'estoit vn esprit orgueilleux & plein de raillerie, qui se mocquoit des choses de la Foy. Dieu ne l'eut pas si tost touchée qu'elle ne fust plus ce qu'elle estoit ; ses paroles ne sont que douceur, elle respecte nos mysteres, elle souhaite le Baptesme ; enfin l'ayant receu, & se voyant dans le bon-heur des enfans de Dieu, elle ne songe qu'au Ciel. C'estoit vn plaisir, disent nos Peres, de la voir le iour qu'elle venoit pour estre baptisée, par vn temps assez rude, par vn chemin de roches où elle s'égaroit à cause de son aueuglemẽt, & où sans doute elle eust perdu courage, si sa ferueur ne luy eust rendu ces peines agreables, & ces égaremens pleins d'amour.

Vne femme infidele en trauail d'enfant estoit depuis deux iours dans le desespoir de la vie. Les Medecins ou plûtost les Sorciers du païs ayans épuisé tout

leur art, & iugeans que la mere & l'enfant n'en pourroient reschaper, vinrent trouuer nos Peres. Est-il donc vray, leur dirent-ils, que celuy que vous honorez soit plus puissant que nos Demons? qu'il fasse paroistre son pouuoir, priez-le qu'il resuscite cette femme qui a perdu le iugement, & va perdre la vie; au moins qu'elle se deliure de son fruict auant que de mourir. S'il entend vos prieres vous disposerez de l'enfant, vous le pourrez instruire, vous luy dõnerez le Baptesme, & pas vn ne vous resistera. Nos Peres se transportent où estoit la malade, la recommandent à Dieu & aux prieres de S. Ignace. Ce grand Sainct fut bien tost exaucé; sur l'heure mesme cette femme mourante se deliure tres-heureusement de son fruict, l'enfant se trouue plein de vie, la mere reuient en santé, tous en donnent la gloire à Dieu, & reconnoissent que c'est luy qui seul merite d'estre adoré.

Il n'est pas difficile de faire que ces peuples ayent recours à Dieu dans leurs necessitez; & si les Heretiques qui veulent que la Foy sans les œuures nous iusti-

fie, venoient en ces païs enseigner leur erreur, ils trouueroient nos sauuages de tres-bon accord auec eux: car pourueu qu'on les laisse viure en barbares, ils se feront bien tost Chrestiens. Mais quand nous leur disons que pour honorer Dieu & estre heureux au Ciel, il faut abandonner le vice, viure en homme & non pas en beste, songer plus à nos ames qui sont immortelles qu'à vn corps qui pourrira aprés la mort; enfin qu'il faut les bonnes œuures auec la Foy, c'est ce qui leur semble fascheux, ce qui les espouuante & les rebute de la saintété de nos mysteres, & cela seul nous les rend ennemis.

Nos Peres l'esprouuerent bien tost au milieu de ce peuple errant, car lors qu'il fallut en venir au point, décrediter le vice, reprendre ceux qui auoient deux femmes, defendre le recours aux superstitions diaboliques, ce fut lors qu'ils trouuerent plus de resistance, qu'il y eut à combatre plus fortement; que les supposts du Diable & ceux qui passent icy pour Magiciens se rendirent plus insolens à blasphemer contre la Foy, à vser de menaces, & faire quelque chose de plus.

Quiconque vienne icy doit apporter son ame entre ses mains, & attendre la mort peut estre autant de la rage d'vn Algonquin ou d'vn Huron, que d'vn ennemy Iroquois. Vn barbare qui ne craint aucune iustice ny de Dieu ny des hommes, a bien tost fait vn mauuais coup.

Vn de ces supposts de Satan s'estant vn iour mis en colere contre vn des Peres, se ietta furieusement sur luy, & l'ayant terrassé estoit aprés pour l'estrangler. Le Pere appellant Dieu à son secours fut entendu de quelqu'vn qui de bon-heur n'estoit pas esloigné, & qui ayant horreur d'vne méchanceté si noire se ietta sur cet homme, luy arracha la proye des mains, & enfin arresta son crime.

Ces resistances n'empeschoient pas que quelques-vns, mesme des principaux, ne goustassent les choses de Dieu, ne se fissent assiduement instruire, & n'eussent recours aux prieres qu'ils faisoient dans vne Chapelle, qui n'auoit rien de riche qu'vn Autel où les Anges adoroient tous les iours ce qu'ils voyent de plus auguste dans le Ciel. Mais nos Peres ne voyans pas encore en tout cela rien d'assez fort

pour les fondemens d'vne Eglise, qui doiuent estre solides, si on veut bastir quelque chose qui soit de durée; & ayans appris que ces peuples deuoient hyuerner icy dans les Hurons, se resolurent de ne baptiser rien que ceux qu'ils voyoiét en danger de mort, & differerent à esprouuer les autres pendant tout le cours de l'hyuer.

En effet sur la fin de Decembre non seulement les Nipissiriniens, mais aussi plusieurs autres de ces Nations errantes & de mesme langue Algonquine qui habitent sur les riuages de nostre mer douce, arriuerent quasi à nos portes, dresserent leurs cabanes assez proches de nous: & le Pere Claude Piiart qui seul alors nous restoit de la langue Algonquine continua de les instruire.

Le premier qui receut le Baptesme en estat de pleine santé, fut vn Capitaine de guerre nommé Atimoueskan. C'estoit vn naturel fougueux & superbe, principalement en nostre endroit: La Foy en a fait vn agneau & l'a rendu méconnoissable. Il prit le nom d'Eustache lors qu'il se fit Chrestien, & du depuis il a tourné

tellement son courage à se vaincre soy-mesme, à mépriser les railleries des Infideles, à resister à leurs attaques, que quelques efforts qu'ayent apporté les plus ennemis de la Foy pour l'engager à quelque faute, iamais ils n'ont pû rien gagner sur luy. Vn iour qu'on l'entraisnoit par force en vn lieu dont sa seule Foy luy pouuoit donner de l'horreur; voyãt qu'il n'eust pû vaincre en combatant, il se deliura par la fuite des mains de ceux qui vouloient le perdre en l'aimant. Souuent il a quitté les compagnies pour ce suiet; il a sorty brusquement des festins au milieu des ceremonies, quoy que parmy ces peuples cela soit iugé pour vn crime. Mais, disoit-il, i'aime mieux estre criminel aux yeux de tous les hõmes qu'aux yeux de Dieu. Il prie publiquement soir & matin en sa cabane, & ne rougit en aucun lieu de paroistre Chrestien. Comm quelques railleurs luy reprochoient que sa Foy le rendoit esclaue, & que c'estoit trop s'abaisser d'obeïr au Pere qui l'enseignoit; Et bien, dit-il, ie ne veux plus luy obeïr, mais ie veux obeïr à Dieu duquel il porte la parole. Ie n'ay plus qu'v-

ne crainte en ce monde, disoit-il vne fois, de perdre la grace du Baptesme, c'est l'entretien de mes pensées, & le desir qui regne plus dedans mon cœur.

Vne faueur du Ciel en attire bien tost vne autre, & les graces de Dieu ne s'arrestent pas à vn seul. Celuy qui suiuit au Baptesme ce Capitaine, fut appellé Estienne, son surnom est Mangouch. C'est vn homme d'vne fort douce humeur, qui auoit desia connoissance de nos mysteres pour auoir quasi tousiours esté le Maistre de nos Peres en la langue: mais il les sçauoit sãs les croire, & ce qu'il auoit entendu du Paradis & de l'Enfer iamais n'auoit fait de bréche en sõ cœur.

Quand Dieu anime vne parole elle a mille fois plus d'effet que la plus forte Rhetorique des Aristotes & Cicerons. Le P. Charles Raymbaut passant l'Esté dernier par les Nipissiriniẽs, languissant d'vne maladie dõt il mourut, estãt arriué à Kebec, ne dit que trois lignes à cet hõme qui percerent son cœur. Mangouch, luy dit-il, tu voy bien que ie m'en vay mourir, c'est maintenant que ie ne voudrois pas te mentir: ie t'asseure qu'il y a

là bas vn feu qui bruslera eternellement les mécroyans. Cet homme auoit entendu mille fois cette verité, mais alors il la redouta : il demeura sans repartie, quoy que son cœur fut plus fortement agité que iamais. Sans doute, conclud-il deslors en soy mesme, cela est vray, il faut que i'obeïsse à Dieu ; mais qui dénoüera les liens qui me tiennent enchaisné ? en vn mot il se sentoit trop foible, & voyoit sa misere sans pouuoir encore en sortir.

Enfin la grace a acheué son coup. Cet hyuer lors qu'vn certain des plus considerables de toute la Natiõ, que Dieu auoit touché tout le premier, perdit courage, & refusa sur le point d'estre baptisé le bonheur des enfans de Dieu, celuy-cy prit sa place, fut tout changé en vn moment ; il brisa tout d'vn coup ses chaisnes, rompit le nœud de sa captiuité, se mit à prier Dieu publiquement, renonça aux superstitions du païs, se mocqua de tous ceux qui s'opposerent à son dessein ; & il parut en sa personne, qu'en vn moment le S. Esprit donne plus de force à vn cœur dont il veut prendre possession, qu'il n'ê-

toit remply de foiblesse lors qu'il estoit abandonné aux laschetez d'vne nature corrompuë.

Sa ferueur est accreuë depuis son Baptesme ; il va tousiours montant dans cet esprit de Foy qui anime son zele, qui enflamme sa charité, qui viuifie tout ce qu'il fait, & par tout le donne à connoistre pour excellent Chrestien. Il a gagné sa femme à Dieu, & luy mesme l'instruit pour la disposer à la grace. Non, dit-il quelquefois, ie ne sens plus de peine à rien, toutes choses me sont faciles, & il m'est aduis que ie marche dans vn chemin tout applany sçachãt ce que ie sçay. Quand mesme ceux qui m'ont instruit se banderoient tous contre moy, & me chasseroient de la compagnie des Chrestiens i'aurois recours à Dieu, il seroit ma conduite, & tousiours ie viurois dans l'esperance que voulant estre tout à luy, quoy que fissent les hommes, luy seul auroit pitié de moy.

Quelques autres personnes sont esbrãlées de ces exemples, & donnent esperance de quelque bon succez ; mais nous ne iugeons pas qu'il faille se presser auec

des sauuages, ny leur confier la saincteté de nos mysteres sans quelque sorte espreuue. Cependant on ne laisse pas d'enuoyer tousiours dans le Ciel des ames innocentes; & quelquefois auec tant de bon-heur, qu'il est aisé de voir que les conduites de la diuine prouidence sont par tout adorables, & en tout lieu remplies d'amour pour ses Esleus. Ce sont autant d'Aduocats dans le Ciel, autant d'intercesseurs auprés de Dieu, qui en fin fléchiront sa misericorde & attireront sa benediction sur ces peuples.

LETTRE DE M. DC. XLIV.

MON REVEREND PERE,

I'adressois l'an passé la Relation à vostre Reuerence, mais les porteurs ayans esté pris ou défaits en chemin par les ennemis, les Anges du Ciel la conduisirent heureusement entre les mains du P. Isaac Iogues, pour luy seruir de quelque consolation dans sa captiuité, & luy faire voir les fruicts de ses trauaux & souffrãces Apostoliques. Nous

en enuoyâmes depuis vne secōde copie, nous ne sçauons encore ce qu'elle est deuenuë. Nous auons tout suiet de craindre que les mesmes accidens n'arriuent cette année ; c'est pourquoy pour essayer toutes les voyes possibles de faire sçauoir à vostre Reuerence de nos nouuelles, n'ayãt pû encore receuoir des memoires plus amples de nos Peres, pour vne nouuelle Relation, voicy par auance vn mot qui pourra dōner quelque idée de l'estat present des affaires de Dieu en ce païs.

La guerre y a continué ses rauages ordinaires pendant l'Esté : les Iroquois ennemis de ces peuples ont bouclé tous les passages & les auenuës de la Riuiere qui conduit à Kebec ; & de ceux que la necessité des marchandises de France auoit contraint de fermer les yeux à ces dangers, plusieurs y sont demeurez ; les autres pour la pluspart sont retournez tout nuds ou percez d'arquebusades, aprés auoir eschapé sept ou huit fois les mains & la cruauté de ces barbares.

La desolation n'estoit pas moindre sur le païs ; de pauures femmes se sont trouuées presque tous les iours assommées

dans leurs champs; les bourgs dans les allarmes continuelles, & toutes les troupes qui s'estoient leuées en bon nombre pour aller donner la chasse à l'ennemy sur les frontieres, ont esté défaites & mises en déroute, les captifs emmenez à centaines, & souuent nous n'auons point eu d'autres courriers & porteurs de ces funestes nouuelles, que de pauures malheureux eschapez du milieu des flammes, dont le corps demy bruslé, & les doigts des mains coupez, nous donnoiēt plus d'asseurance que leur parole mesme, du malheur qui les auoit accueilly eux & leurs camarades.

Ce fleau du Ciel en estoit d'autant plus sensible qu'il estoit accompagné de celuy de la famine, vniuerselle parmy toutes ces Nations à plus de cent lieuës à la ronde: le bled d'Inde, qui est icy l'vnique soustien de la vie, y estoit si rare, que les plus accommodez à peine en auoient-ils pour ensemencer leurs terres; plusieurs ne viuoient que d'vn peu de gland, de potirons, & de chetiues racines qu'ils alloient souuent chercher bien loin en des lieux de massacre, & qui n'estoient

batus que des pas de l'ennemy.

Nous auons tiré cet auantage de la necessité publique, que Dieu par vne prouidence toute particuliere nous ayant pourueu à suffisance de bled du païs, nous a en mesme temps donné vne belle occasion de faire connoistre à nos Chrestiens par des effets bien sensibles, l'étroite vnion que nous contractons auec eux par l'esprit de la Foy. Nostre maison, dans laquelle nous auons vne espece d'hospital hors de nostre appartement, leur a tousiours esté ouuerte; ils y sont venus se rafraischir de temps en temps les vns aprés les autres, pour trauailler par aprés plus aisément à leurs champs. Les Infideles ont esté viuement touchez de cette charité inusitée parmy eux, & plusieurs en sont deuenus excellens Chrestiens.

Des moyens estudiez par la prudence humaine sont trop bas pour conduire des entreprises que Dieu regarde comme siennes. La guerre, la famine, les persecutions, toutes ces tempestes qui sembloient plus que iamais deuoir abattre le Christianisme, l'ont puissamment

estably. Contre l'ordinaire des années precedentes, nos Peres ont eu autant & plus d'employ pendant l'esté que durant l'hyuer : nos Missions ont esté changées en Residences, les Chapelles agrandies par tout : faute de cloches il nous a fallu pendre de vieux chaudrons à l'instance & à la sollicitation de nos Chrestiens: les cimetieres ont esté benis, les processions dans les bourgs, les funerailles selon la coustume de l'Eglise, les Croix erigées & adorées solennellement à la veuë des barbares.

Les anciens Chrestiens menent vne vie irreprochable & pleine de sainteté, les bons sentimens que Dieu leur donne plus que iamais nous font connoistre que le sainct Esprit prend tous les iours vne nouuelle & plus forte possession de leurs cœurs. Ils font l'office de Dogiques en l'absence de nos Peres. Dans leurs guerres & leurs chasses estans mesmes en grandes troupes, font faire les prieres publiques, & marcher le seruice diuin aussi exactement, que s'ils estoient dans leur Eglise ; instruisent & baptisent auec beaucoup de satisfaction &

edification dans les dangers; remplissent les Nations estrangeres où ils vont en marchandise de l'odeur de leur vertu, y preschent la sainteté de la loy Chrestienne, font naistre par tout le desir de iouïr du bon-heur qu'ils possedent, & nous ouurent insensiblement la porte à plusieurs grands peuples qui ne pouuoient entendre nostre nom sans fremir, & ne nous auoient regardé par le passé, que comme des personnes qui leur portoient malheur.

Pour ce qui est des nouueaux Chrestiens, le nombre en a esté notablement plus grand cette année que les precedentes. Les Infideles mesmes humiliez & rendus plus dociles par l'affliction, nous semblent beaucoup moins éloignez du Royaume de Dieu. Enfin le corps des Chrestiens aprés de fortes épreuues du Ciel, se va rendant considerable & commence à emporter le dessus en quelques bourgs. Surquoy vn des plus notables de ce païs se plaignant vn iour à vn Capitaine Chrestien, de l'empire que prenoit insensiblement la Foy sur les coustumes de leurs ancestres, & disant qu'il seroit à pro-

propos de s'oppoſer au pluſtoſt au cours de l'Euangile; cela euſt eſté bon dans les commencemens, dit ce braue Neophyte, mais maintenant que les choſes ſont ſi auancées, cette entrepriſe ſeroit tout à fait au deſſus des forces humaines: il nous ſera plus aiſé à nous de conuertir ce qui reſte encore dans l'infidelité, qu'à vous de nous faire quitter noſtre reſolution, & abandonner la Foy.

Dieu verifie ce bon courage; auant que d'en venir à ce point, nous auons encor de puiſſans obſtacles à rompre, l'inſtabilité inueterée dans les mariages ne ſeroit pas vn des moindres, ſans la charité de quelques perſonnes, auſquelles nous ſommes redeuables d'vn bon nombre de familles Chreſtiennes, que nous n'aurions iamais gagnées à Dieu ſans ces aſſiſtances temporelles; & nous auons tous ſujet d'eſperer que nos Egliſes iront touſiours croiſſans par tout, tandis que ces ſources de pieté ne tariront point: vn mariage bien eſtably nous donne ſouuent quinze ou ſeize Chreſtiens.

Mais la plus forte eſpine que nous

ayons, est que les ennemis de ces peuples ayãs le dessus par le moyen des arquebuses qu'ils onr de quelques Europeãs, nous sommes maintenans comme inuestis & assiegez de tous costez, sans pouuoir soulager la misere d'vne infinité de peuples, qui viuent encore dans l'ignorance du vray Dieu; ny receuoir mesme du secours de la France qu'auec des peines incroyables. Nous attendons vniquement du Ciel, l'aplanissement de ces difficultez & les prieres, & les vœux qu'on fera pour nous, & pour tant de pauures Barbares, seront sans doute les assistances les plus asseurées qu'on nous puisse rendre. Au moins si le malheur des temps empesche que tous les effets de la charité de tant d'ames sainctes, ne viennent iusques à nous, tant de larmes qu'elles versent nuict & iour deuant les sacrez Autels, leurs souspirs & leurs gemissemens penetreront malgré la rage des Iroquois, iusques au plus haut des Cieux, pour y crier misericorde en faueur de tant de Nations racheptées du precieux sang du Fils de Dieu. Nous

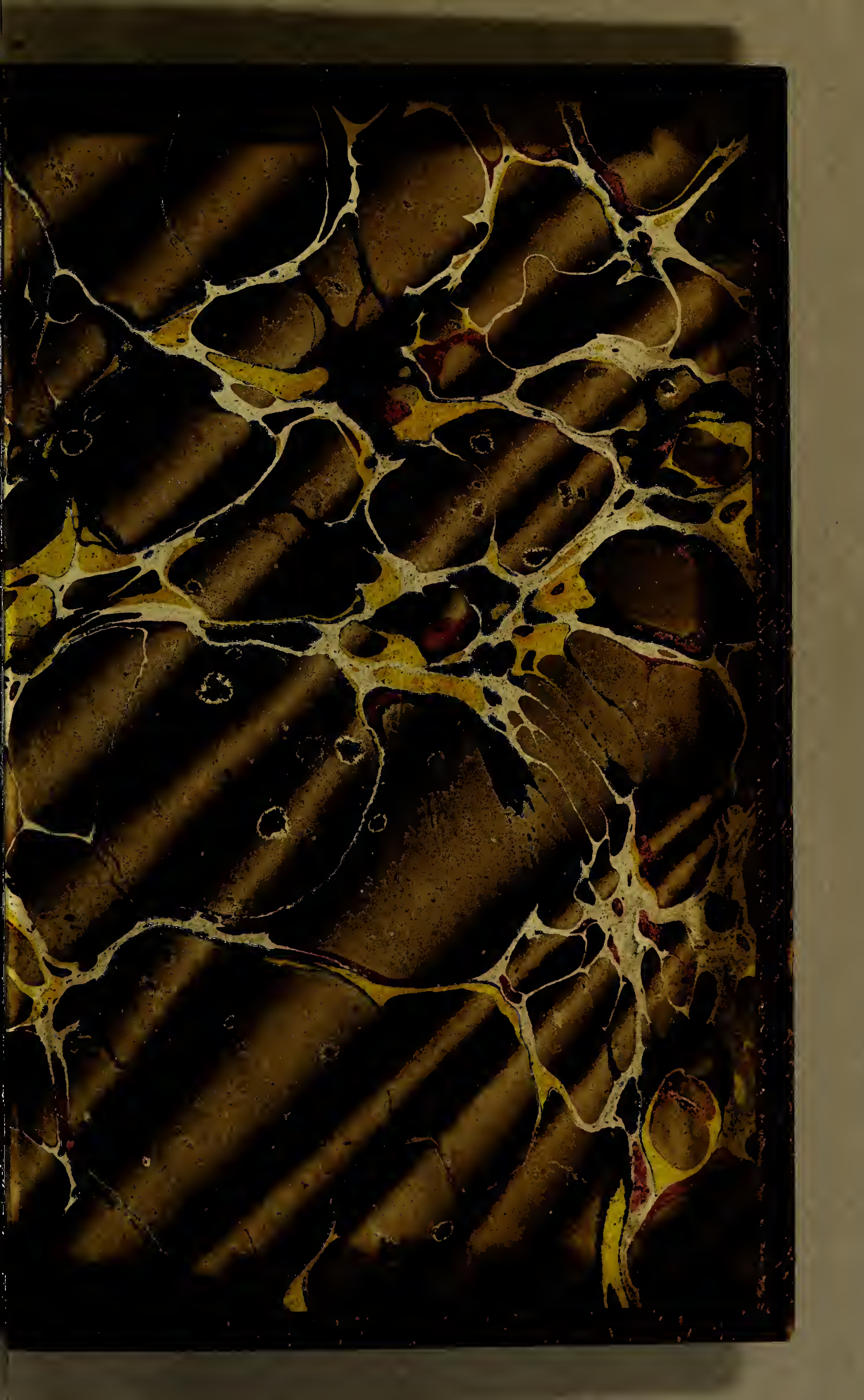
ſalüons tous humblement voſtre Reuerence, & nous recommandons affectueuſement à ſes SS. SS. & PP.

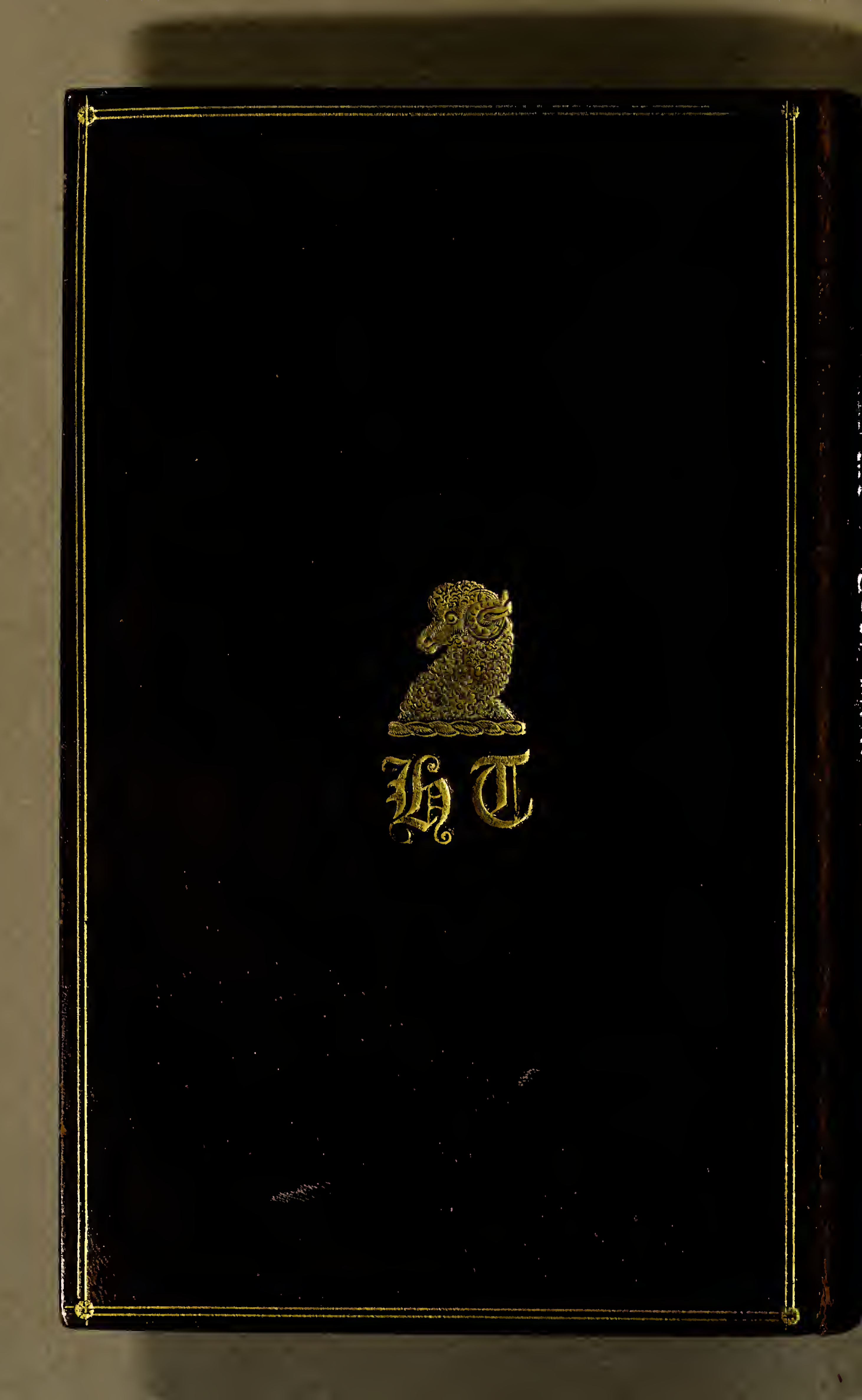
De V. R.

Des Hurons, ce dernier de Mars, 1644.

Tres-humble & tres-obeyſſant
ſeruiteur en N. Seigneur,
HIEROSME LALEMANT.






H T